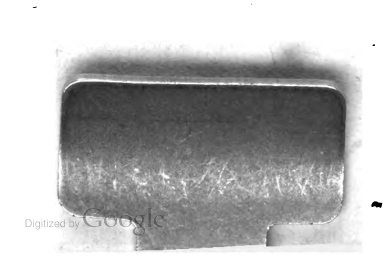






LE TEMPS PASSÉ.

Ouvrages du même Auteur.

Lettres de mylady Lindsey, ou l'Épouse pacifique, 2 vol. 1780.

Mémoires de Clarence Weldone, ou le Pouvoir de la Vertu, 2 vol. 1781.

Anna-Rose-Tree, Histoire anglaise, 2 vol. 1783.

Eugénie Bedfort, ou le Mariage cru impossible, 2 vol. 1784.

Richard Bodley, ou la Prévoyance malheureuse, 2 vol. 1785.

Tout est possible à l'Amitié, ou Histoire de Mylord Love-Rose et de Sophie Mostain, 2 vol. 1786.

Lettres de mylord Walton à sir Hugh Battle, son ami, 2 vol. 1789.

Les trois Sœurs, ou la Folie guérie par l'Amour, 4 vol. 1796.

Les trois Frères, ou Lydia Churchill, 2 vol. an 6.

Theobald Leymour, ou la Maison murée, 3 vol. an 7.

Miralba, chef des Brigands, 2 vol. an 8.

LE TEMPS PASSÉ,

OU

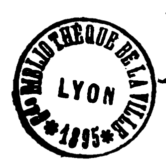
LES MALHEURS DE MADEMOISELLE DE MO***

ÉMIGRÉE.

PAR CHARLOTTE BOURNON MALARME,
De l'Académie des Arcades de Rome.

When, by just-vengeance, guilty mortals perish
The gods behold their punishment with pleasure.

ADDISON, *tragédie de Caton.*



TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arts, N° 16.

AN IX.—1801.

LE TEMPS PASSÉ,

OU

LES MALHEURS

DE

MADEMOISELLE DE MO.***

EMIGRÉE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Postillon. Acte d'humanité. Le Watchman.

Au feu, au feu, prenez pitié d'une infortunée qui va périr ! au nom du ciel, secourez moi !

Ces accens lamentables sortaient d'une maison située dans King street[1], et furent entendus par un postillon qui

[1] Rue du roi, quartier de Wesminster.



conduisait une chaise, dans laquelle étaient deux voyageurs. Ne pouvant douter que la personne qui implorait ainsi l'assistance des passans ne fût dans une grande détresse, le postillon s'arrêta, et allait en expliquer le motif à ceux qu'il conduisait, quand la même voix répétant ses plaintes et ses prières, les voyageurs se précipitèrent de la voiture, et volèrent où l'humanité les appelait. Une femme se présenta à la fenêtre au moment où ils allaient frapper.—Enfoncez la porte, dit-elle, personne ne peut ouvrir, je suis seule dans la maison, et l'on m'a enfermée dans cette chambre, où le feu va bientôt m'atteindre, si vous ne vous hâtez de me délivrer.

Sans s'inquiéter s'il était prudent d'entrer dans une maison en brisant la porte, les deux inconnus, mus fortement par le desir de sauver leur semblable, travaillaient, aidé du postillon, à faire sauter la

serrure ; mais ils auraient eu peine à réussir, et sans doute le retard que les difficultés apportaient aurait été fatal à l'infortunée, si un watchman [1], attiré par le bruit, ne fût accouru avec sa lanterne: il était alors près de minuit. On l'informa de l'incident, il sentit combien le temps pressait ; et, sans en perdre, il alla vîte chercher un serrurier.

Les voyageurs avaient perdu l'espérance de voir leurs efforts couronnés par le succès : la femme ne s'était plus montrée à la fenêtre, vainement ils l'avaient appelée, elle ne répondait pas : une odeur de soufre annonçait l'existence du feu dont on n'appercevait que la fumée, qui sortait impétueusement par la croisée.

L'honnête watchman ne se fit pas attendre ; il revint accompagné d'un serrurier, qui eut infiniment de peine à crocheter la serrure : enfin, le passage fut

[1] Garde de nuit.

libre. Les deux inconnus montèrent les premiers ; le crieur de nuit et l'ouvrier les suivirent : ils s'attendaient bien à trouver encore une porte fermée, mais celle-là céda facilement. Quel horrible spectacle s'offrit alors à leurs yeux ! Un lit presqu'entièrement consumé, le plafond qui commençait à s'enflammer, une femme étendue sur le plancher, et sans connaissance : sur une table que le feu n'avait pas encore endommagée, un verre rempli d'une liqueur noirâtre, et à côté un pistolet. Les voyageurs se hâtèrent d'emporter l'infortunée, et la déposèrent dans leur voiture ; un des deux monta avec elle pour la soutenir, tandis que l'autre instruisait le watchman de leurs noms et demeures, dans le cas où leur déposition serait nécessaire ; puis, se plaçant près de l'inconnue, il dit au postillon d'aller le plus doucement possible jusqu'en Saint-James square, où il logeait,

laissant au watchman le soin d'appeler des secours pour arrêter l'incendie.

CHAPITRE II.

Un Émigré français. Il n'est pas d'homme sans défaut.

Des deux voyageurs, l'un était Français, passé en Angleterre au commencement de la révolution de son pays. Il y avait trouvé bonheur, richesse, considération et tranquillité; il avait avec lui sa fille unique, qui joignait à une naissance distinguée des talens agréables, un excellent cœur, de l'esprit, une éducation soignée, et une beauté peu ordinaire. A son arrivée à Londres, M. de Bouran fut présenté à la cour, et y reçut l'accueil le plus flatteur. Le titre d'émigré, à cette époque, en était un pour inspirer de l'intérêt et de la bienveillance.

M. de Bouran n'eut donc d'autre embarras que celui du choix parmi les premiers seigneurs de la Grande Bretagne pour former la société de sa fille. Félicité de Bouran inspira d'abord l'admiration que ses charmes étaient faits pour exciter. A ce sentiment succéda celui de l'estime : sa douceur, sa modestie lui gagnèrent bientôt tous les cœurs ; les femmes l'aimaient et la recherchaient ; les hommes la suivaient par-tout, et ambitionnaient le bonheur d'être admis dans la maison de son père, et celui de parvenir à lui plaire. Un seul sut se faire distinguer par la jolie Française. Il possédait les qualités qui caractérisent l'honnête homme et l'homme aimable : jeune, beau, bien fait, riche et libre de ses actions, on eût dit que le sort l'avait marqué pour placer la charmante de Bouran au rang que ses vertus et ses graces lui avaient désigné. Sa délicatesse ne lui per-

mit pas de s'adresser au père avant de savoir de la fille si sa démarche aurait son approbation. Félicité lui avoua, avec la franchise qui sied si bien à l'innocence, que, loin de vouloir lui refuser sa main, elle avait desiré plusieurs fois que son peu de fortune et la proscription de son père ne fussent pas des obstacles capables de détruire le goût qu'elle s'était apperçue lui avoir inspiré.

Cet aveu enchanta mylord comte Douglas, et, sur-le-champ, il fit sa demande à M. de Bouran. Le mariage fut célébré un mois après. Le noble comte assura à sa femme un douaire de quinze cents guinées de rente, et fit à son beau-père une rente viagère de cinq cents livres[1]. Depuis deux ans M. de Bouran jouissait de la suprême félicité de voir sa fille chérie au comble du bonheur, lui-même eût été parfaitement heureux, si le souvenir d'une mère

[1] Sterlings.

âgée qu'il avait laissée dans sa patrie, et que le chagrin d'avoir été abandonnée par lui avait rendue aveugle, n'était venu souvent attrister son esprit, et affecter son cœur, naturellement sensible. Je dois ajouter, qu'ayant aussi quelques reproches assez graves à se faire relativement à son unique sœur, restée en France, et avec laquelle il avait eu de grands torts, il se livrait de temps en temps à des réflexions qui amenaient ses regrets, et obscurcissaient sa gaieté.

Inquiet de n'avoir aucune nouvelle de sa bonne et respectable mère, M. de Bouran s'était rendu à Epsom avec mylord Annesley, cousin de son gendre, pour aller trouver un négociant qui arrivait du continent, et qui, lors de son départ, s'était chargé de prendre des informations sur le sort de M.me de Bouran : ce marchand, qui ne devait être que trois mois absent, en demeura quinze ;

les difficultés à surmonter pour entrer dans un pays où tout étranger qui n'appartenait pas à une puissance neutre était vu de mauvais œil, l'avaient décidé à faire une tournée qui pût donner le change sur le lieu d'où il venait. En conséquence il avait parcouru la Suisse, et, revenant par Hambourg, il se trouva tellement effrayé des rapports qu'on lui avait faits sur la situation terrible de la France, qu'il était repassé en Angleterre, sans avoir abordé un pays dont des antropophages étaient devenus maîtres. M. de Bouran, ignorant l'issue de son voyage, s'était rendu à Epsom dès l'instant qu'il avait été instruit de son arrivée. Ce fut à son retour de cette ville, qu'aidé de mylord Annesley, il secourut l'infortunée que j'ai laissée dans l'état le plus alarmant à la fin du premier chapitre.

Je dois faire connaître mylord Annesley; il était fils unique de mylord comte

d'Anglesey; âgé de vingt-trois ans, bien partagé du côté du physique, et encore mieux de celui du moral, il faisait le bonheur et l'espoir d'un père qui eût été un modèle de perfection, si les qualités qui le rendaient recommandable n'avaient été un peu obscurcies par un orgueil insurmontable sur l'ancienneté et la splendeur de sa famille. Ce défaut était poussé au point qu'il ne pressait pas son fils de faire un choix, dans l'espoir qu'une circonstance aussi juste qu'heureuse lui offrirait pour compagne une princesse tenant à la famille royale d'Angleterre; car, il ne voulait pour belle-fille qu'une Anglaise. Du reste, mylord Anglesey était bon, sensible, humain, généreux; rien dans sa conduite publique et privée ne dénotait son extraordinaire manie. A la cour on l'estimait, à la ville on l'aimait, et dans ses terres il était adoré. Veuf depuis beaucoup d'années, il aurait pu contracter

plusieurs brillans mariages; mais fidèle à la mémoire d'une femme qu'il avait tendrement chérie, et trop attaché à son fils, seul fruit qu'il eût obtenu de son hymen, pour l'exposer aux caprices, et peut-être aux mauvais procédés d'une belle-mère, il avait concentré tous ses plaisirs dans la surveillance de l'éducation de son cher Herbert, qui répondit à de si généreux sacrifices par un dévouement et une obéissance sans bornes.

Herbert Annesley, je l'ai dit, était tellement gratifié des bienfaits de la nature, qu'il en devint un objet d'envie et de jalousie pour toute la belle jeunesse de la capitale. Cependant il avait tant de douceur, et paraissait si peu se glorifier de ces avantages qu'on ne doit qu'au hasard, que même ceux qui étaient fâchés de le voir si favorablement partagé, ne pouvaient s'empêcher d'avoir pour lui beaucoup d'amitié. Cousin et ami du

comte Douglas, sa société ayant plu à mylady, il était de toutes ses parties. Malgré la disproportion d'âge, M. de Bouran (qui avait alors quarante ans) et lui, se lièrent au point de passer peu de jours sans se réunir. Cette intimité fut cause que mylord Annesley participa à la bonne action de son ami, ayant voulu l'accompagner à Epsom.

CHAPITRE III.

Pressentiment d'amour.

PENDANT le court trajet de King street à Saint-James square, l'infortunée que les deux amis tenaient dans leurs bras ne donna aucun signe de vie; vainement ils avaient baissé toutes les glaces, et essayaient de lui faire respirer un flacon de sels : en arrivant à l'hôtel, ils furent obligés de la porter pour la descendre de

la chaise. Mylady Douglas, en entendant arrêter la voiture, s'était précipitée au-devant de son père ; la vue d'une étrangère dont la vie paraissait être en danger, l'appareil de son transport, tout était fait pour la surprendre : Mylord l'eut bientôt mise au fait, et alors elle partagea l'inquiétude des deux amis. On porta le corps (qui ne méritait alors nulle autre désignation) dans un salon, et on le déposa sur un canapé. Mylady congédia les messieurs, en les chargeant d'envoyer chercher un médecin, appela ses femmes, et donna tous ses soins à tâcher de rappeler à la vie l'intéressant objet qui avait été sauvé trop miraculeusement, pour ne pas espérer que la providence acheverait son ouvrage.

Aucune entrave ne gênait la respiration de la malade ; son unique vêtement consistait en une blouze de mousseline ; de superbes cheveux blonds cendrés om-

brageaient tellement sa figure, que personne de ceux qui l'avaient secourue n'avait encore apperçu ses traits : mylady, dans la seule idée de lui procurer de l'air, les dérangea. Quelle fut sa surprise en découvrant la plus belle tête possible! Malgré la pâleur de la mort, qui couvrait le visage de l'inconnue, on ne pouvait la fixer sans admiration. — Pauvre enfant! s'écria mylady, si jeune, et si près du tombeau! Une larme d'attendrissement s'échappa de l'œil de mylady, et tomba sur la main de l'inconnue, qu'elle pressait dans les siennes.

Une heure s'était écoulée en efforts infructueux, sans qu'il y eût aucun changement dans l'état de la malade : le médecin appelé arriva, tâta le pouls, et assura qu'elle tarderait peu à recouvrer la connaissance; effectivement, deux minutes après qu'il lui eut fait avaler une liqueur qu'il avait sur lui, elle ouvrit les

yeux ; l'étonnement de ne pas savoir où elle était, ou son extrême faiblesse, les lui fit refermer aussitôt. Le docteur voulut qu'on la mît au lit ; l'ordre avait été donné d'en préparer un dans lequel on la plaça : sa respiration était convulsive, on lui fit prendre un calmant qui la plongea dans un profond sommeil : le médecin répéta qu'il n'y avait point de danger ; il ordonna des remèdes dans le cas où elle se réveillerait dans la nuit, promit de revenir le lendemain matin, et partit.

Mylady laissa près de la jeune personne une femme pour la veiller, et fut rejoindre son père. Mylord Annesley était encore avec lui ; il n'avait pas voulu s'en aller sans savoir si les secours avaient produit quelque heureux effet. Après les avoir rassurés sur l'état de l'inconnue, mylady leur dit en souriant :—Je parie que vous ne vous doutez pas que vous avez sauvé la vie à une des plus belles femmes

du monde. — Cette circonstance, dit M. de Bouran, n'ajoute rien au plaisir que j'éprouve à la savoir hors de danger. —Du moins, reprit mylady, cette circonstance ne diminue pas l'intérêt qu'elle doit inspirer; c'est à vous, Herbert, à qui j'en fais la demande. Cette question fit rougir le jeune homme, qui répondit avec une espèce de trouble : — Sans doute la beauté a des droits à..... la pitié. — Ah! de grace, mylord, trouvez un autre terme; celui de pitié me choque, et ne convient nullement au sentiment que peut inspirer la jolie personne que je prends sous ma protection. Herbert s'inclina, baisa la main de mylady, souhaita le bon soir à son ami, et se retira.

Dès qu'il fut sorti, Félicité montra à son père une lettre du comte Douglas qui annonçait son retour pour le jeudi suivant, et, après l'avoir embrassé, elle passa dans son appartement.

Mylady, dont la sollicitude était partagée entre deux objets intéressans pour son cœur, la prochaine arrivée de son mari absent depuis trois semaines, qui lui avaient semblé trois siècles, et le desir de savoir comment se trouvait la malade; mylady, dis-je, fut éveillée de très-bonne heure : son premier soin fut de passer chez la jeune infortunée ; la femme qui l'avait gardée lui fit signe qu'elle dormait encore. Félicité s'approcha doucement du lit; un mouvement que fit l'inconnue annonça que son sommeil allait finir. Félicité s'assit à côté, et vit bientôt les beaux yeux de la jeune personne s'ouvrir et se fixer sur elle avec un mélange d'effroi, de surprise et de douceur. —Rassurez-vous, intéressante enfant, lui dit mylady en lui prenant la main affectueusement, vous êtes hors de tous dangers, et avec des amis.—Des amis ! ah ! il y a bien long-temps que je n'en ai plus; mais

je sens en vous écoutant que j'ai eu grand tort de me défier de la providence : sûrement un ennemi ne s'exprime pas ainsi. Excusez, Madame, si j'ose vous demander par quel heureux hasard je me trouve être sous la protection d'un ange.—Vous saurez tout cela, ma chère enfant; mais il faut commencer par vous rétablir tout-à-fait ; soyez sans impatience, passez la journée dans une tranquillité que nulle inquiétude ne doit troubler : le médecin va arriver, suivez ses ordonnances, et sid emain vous êtes assez bien pour recevoir compagnie, mon père viendra vous donner tous les éclaircissemens que naturellement vous devez desirer. Mylady pressa la main de l'inconnue, et la quitta après avoir recommandé à la femme qui venait de prendre la place de celle qui avait passé la nuit, d'avoir le plus grand soin de la malade.

Mylord Annesley, contre son ordi-

naire, dormit mal; le spectacle qu'il avait eu sous les yeux l'occupa le reste de la nuit: il se félicitait d'avoir, en obéissant à cette douce impulsion du cœur qui nous porte à secourir le malheureux, il se félicitait, dis-je, d'avoir eu le bonheur de servir la jeunesse et la beauté. D'après ce qu'avait dit mylady Douglas, il ne pouvait douter que l'inconnue ne réunît ces deux avantages, avec lesquels on est toujours sûr d'intéresser. L'idée du vase posé sur une table, et qui sans doute contenait du poison, le pistolet destiné bien certainement à un effroyable usage, le feu dévorant disposé pour consumer le lit, des portes soigneusement fermées, une maison abandonnée, tout était pour ce jeune homme des sujets de réflexions, dont le résultat ne lui présentait qu'incertitude; elles l'occupèrent jusqu'à l'heure de son lever, que le jour réglait. Il avait coutume de lire dans son cabinet jusqu'à

onze heures; alors il passait chez son père, déjeûnait avec lui, et lui tenait compagnie jusqu'à une heure après midi; puis il visitait ses amis, ses connaissances, revenait faire sa toilette, et allait presque tous les jours dîner à l'hôtel Douglas, qu'il ne quittait plus qu'à minuit. Sûrement le temps lui parut, le jour dont je parle, plus long qu'à l'ordinaire; car, à neuf heures, il se présenta chez mylord d'Anglesey, qui témoigna sa surprise de le voir si matin: Herbert regarde à sa montre, rougit, et dit qu'il s'est trompé d'heure; il allait se retirer, mais son père le retint. — Restez mon fils, et laissez-moi profiter de cette agréable erreur, nous serons plus de temps ensemble. Annesley, sensible à la tendresse du comte d'Anglesey, céda sans effort à sa flatteuse invitation; cependant il était distrait, et avait l'air soucieux; son père, qui s'en apperçut, crut qu'il ne se portait pas bien,

et lui témoigna son inquiétude. Herbert le rassura, et s'efforça de cacher l'espèce d'impatience qu'il éprouvait, sans pouvoir en définir la cause. Le temps s'écoula, et le jeune homme sortit. Au lieu de porter ses pas où il allait chaque jour, il les dirigea vers Saint-James square, et se trouva à la porte de l'hôtel Douglas, sans s'être avoué l'intention de s'y rendre: honteux d'agir presque contre sa volonté, il se retourna brusquement, et allait s'éloigner, quand M. de Bouran, qui revenait chez lui, le rencontra, et le força d'entrer. Mylady attendait sa voiture pour sortir, lorsqu'il arriva; elle proposa à Annesley de l'accompagner chez sa marchande de modes. Il accepta avec empressement: pendant le trajet, Félicité se fit un plaisir de garder le silence sur le compte de l'inconnue; elle voulait que Herbert lui en parlât le premier: mais il n'osait faire de questions, et pourtant

il brûlait d'être instruit. Sa curiosité, ou plutôt son impatience prévalut; il balbutia. — Mylady a-t-elle vu ce matin l'infortunée? — Voilà ce que j'attendais. En vérité, vous autres hommes, vous êtes d'une indifférence pour tous les événemens! Le premier feu passé, tout est dit. Annesley rougit, peut-être de l'injustice de l'accusation; mylady ne le remarqua pas, et continua. — Mon père est comme vous; ce matin je suis allée chez lui en sortant de la chambre de notre protégée; pendant une demi-heure il m'a parlé de cent balivernes, sans qu'il lui soit venu à l'esprit de s'informer de cette pauvre enfant. Quel cœur avez vous donc pour négliger si vîte les malheureux? Ah! Herbert, je vous croyais plus sensible. Quel reproche, grand dieu! pour un homme qui depuis douze heures ne s'occupait que de l'objet dont on le soupçonnait d'avoir oublié jusqu'à l'existence. Il s'excusa de la

faute qu'il n'avait pas commise, et répéta sa question. — Comment est-elle ce matin? — Assez bien pour espérer que demain nous pourrons être instruits de ses malheurs. — Si vous m'en croyez, mylady, il ne faudra pas la presser sur ce point; la vraie générosité est discrète. — Grand-merci de la leçon. — Vous me comprenez mal; je veux dire que peut-être le récit de ses chagrins, dans un moment où son physique a reçu un si violent échec, pourrait la faire retomber dans l'état d'où nous l'avons tirée avec tant de difficulté. — Je suis de votre avis, mon cher cousin, la délicatesse doit imposer silence à la curiosité; mais cependant, si l'infortunée trouve un adoucissement à déposer ses peines dans le sein de l'amitié compatissante, nous l'écouterons sans être indiscrets, n'est-ce pas, Herbert? A propos, dit Félicité, sans donner le temps à Annesley de répondre à sa question, elle a, je crois,

un double droit à mon intérêt, je pense que nous sommes du même pays. — Elle serait Française? dit précipitamment Herbert; ah! tant mieux. — Tant mieux pour moi, mais, pour vous, cela doit vous être fort indifférent. — Avez vous donc oublié que les Français sont de tous les peuples celui que j'affectionne le plus? — Cela pouvait être autrefois, parce qu'ils étaient aimables, humains, sensibles, délicats; mais aujourd'hui qu'ils sont devenus stupides, barbares, ingrats, malfaisans[1]. — Vous êtes sévère, belle dame. — Je suis juste, et, si vous vouliez l'être... mais brisons sur ce sujet; vous savez qu'il m'est désagréable de le traiter. — Nous parlions de la jolie Française. — Qui vous

[1] Il faut faire attention que la comtesse Douglas est fille d'un émigré, qu'elle l'est elle-même, et qu'alors, en 1794, la France renfermait beaucoup de gens tels qu'elle les peint.

a dit qu'elle fût jolie?— Ah! je vois, mylady, que vous avez dessein de me chercher querelle?—Répondez à ma question, Herbert, qui vous l'a dit?—Une charmante bouche qui, je crois, ne ment jamais, (mylady sourit) la vôtre, madame. — J'ai tort: allons, sans rancune.

La voiture s'arrête, on descend; mylord Annesley baise la main qu'on lui présente, en signe de raccommodement, et l'on va gaiement s'occuper de la grave affaire des nouvelles modes de France, de ce pays qu'on n'aime plus, mais qu'on ne peut oublier, et qu'on serait bien aise de revoir.

Les emplettes terminées, on retourne à l'hôtel; mylady demande en entrant des nouvelles de l'étrangère: une de ses femmes lui répond que le médecin qui vient de sortir assure qu'elle n'a plus aucun besoin de son ministère, et que demain il ne paraîtra pas qu'elle ait été malade.

Annesley tenait encore la main de Félicité ; il la pressa dans la sienne par un mouvement involontaire : la grande joie ne réfléchit pas.

Il y avait beaucoup de personnes à dîner ; une partie des convives étaient arrivés ; cinq heures sonnaient à toutes les pendules. On donna l'ordre de servir. Herbert, honteux de son extrême négligé, voulut se retirer ; mais mylady lui ordonna de rester, se chargeant de faire ses excuses ; ce qu'elle fit, en disant que mylord Annesley avait eu tant d'occupations tout le jour, qu'il n'avait pas eu le temps de faire une toilette. Herbert rougit du peu de vérité de l'assertion, car de sa vie il n'avait employé une journée si inutilement.

CHAPITRE IV.

Espièglerie de mylady Douglàs ; preuve de la bonté de son cœur. Insomnie.

Le lendemain tant desiré parut enfin ; mylord Annesley n'osa se montrer à l'hôtel Douglas qu'à son heure accoutumée. On l'annonce, il entre, et trouve mylady causant amicalement avec une jeune personne qu'il ne connaissait pas. Il crut d'abord que c'était l'inconnue ; mais la fraîcheur de son teint, qui n'annonçait pas une personne sortant de maladie, et sur-tout la richesse et l'élégance de sa parure déroutèrent tout-à-fait ses idées. —Ma chère miss Amelina, dit mylady, ce jeune homme est un ami de mon mari, de mon père, et aussi un peu le mien ; permettez que je vous le présente. Mylord,

cette aimable personne est une fille charmante que vous serez enchanté de connaître. Herbert fit le salut le plus gauche, et ne prononça pas un mot. Trompé dans son attente, il s'occupait si peu de l'amie de Félicité, qu'il ne daigna pas la favoriser d'un regard. M. de Bouran entra avec deux ou trois hommes, et l'on servit. Milady pris le bras de miss Amelina pour passer dans la salle à manger; vainement Herbert avait cherché à s'approcher d'elle, il lui fallut conserver et cacher son impatience tout le temps du dîner. Pendant sa durée miss Amelina n'avait articulé que des monosyllabes; j'en excepte deux ou trois *à parte* avec mylady, à côté de qui elle était placée.

On suivait chez mylord comte Douglas l'usage français, c'est-à-dire que les dames ne quittaient point la table avant les messieurs; il avait adopté cet usage parce qu'il convenait à Félicité. Ce ten-

dre époux s'était conformé sans peine à son goût. Seulement il avait demandé comme une grace, de permettre qu'aux très-grands dîners de cérémonie la coutume anglaise prévalût, afin de ne pas heurter ceux qui tenaient à leurs anciennes habitudes.

En quittant la table, Annesley s'empara de vive force de la main de la maîtresse de la maison.—En vérité, Herbert, lui dit-elle, d'un ton sérieusement plaisant, je crois que vous me faites violence?—Sans doute, mylady, et je l'avoue, c'est qu'aussi il est très-impoli de priver toute une journée les gens du plaisir de vous dire un mot.—Hier une leçon de de délicatesse, aujourd'hui, une de politesse; avec un instituteur aussi exact, je serais bien coupable de faire des fautes. —Vous me plaisantez d'une manière cruelle, mylady.—Oh! non, je ne plaisante pas; mais voyons ce que vous avez

à me dire, et elle le tira dans l'embrasure d'une fenêtre du salon. — Moi, mylady? je n'ai....... rien à vous dire. —Vous n'êtes pas conséquent; si nous n'avons point d'affaire ensemble, que vous importe que je m'occupe exclusivement de mon amie? — De votre amie! mais jamais il n'a été question de cette amie. —C'est qu'elle n'était pas ici. — A propos, vous ne me parlez pas de....... — De qui? Herbert. — De cette jeune infortunée. — Vous avez raison, je l'oubliais : elle se porte au mieux. — Elle descendra donc ce soir? — Mon dieu! vous ne la verrez pas, elle est partie. — Partie! répéta Annesley d'un air confondu. — Je ne crois pas qu'elle revienne jamais en Angleterre. — Que je suis fâché! — De quoi? mylord. — De ne pas l'avoir vue. — Au contraire, félicitez-vous-en : que sait-on? peut-être sa beauté aurait-elle pu troubler la tranquillité dont vous jouis-

sez. Mais d'où vient, continua mylady, en ayant l'air de s'interrompre, d'où vient ne me dites-vous rien de miss Amelina ? Je crois, sur mon ame, que vous n'avez pas encore fixé vos yeux sur elle ; regardez-la donc, je la trouve presqu'aussi belle que l'inconnue.

Herbert, plutôt par politesse, que pour répondre à l'invitation de myladi, jeta un coup-d'œil sur la jeune personne. Elle est assez bien, dit-il. — L'éloge n'est pas exagéré, reprit Félicité en rejoignant la compagnie. — Serez-vous assez bonne, ma chère Amelina, pour consentir à remplir le desir de mylord Annesley ; il a entendu parler de votre talent supérieur sur le *piano*, et brûle de vous entendre ; mon *forte* est en état, voulez-vous essayer de nous enchanter ? Amelina se leva sans répondre, et fut se placer devant l'instrument : pendant qu'elle préludait, M. de Bouran s'extasia sur les graces, les char-

mes, les talens et l'esprit de la jeune personne; Herbert ne put s'empêcher de remarquer que le dernier devait se deviner, car les trois mots qu'elle avait prononcés ne pouvaient faire porter un jugement certain. M. de Bouran sourit, et engagea Herbert à donner toute son attention à la charmante musicienne.

Elle exécuta, d'abord, une sonate d'Haydn, dont les grandes difficultés excitaient plus d'admiration que de plaisir. Annesley, plongé dans les réflexions, n'en fut distrait que par les applaudissemens donnés à miss Amelina; s'il y joignit les siens, ce fut si bas que personne ne l'entendit.—Ceci, ma chère bonne, dit mylady, prouve que vous êtes de la première force; à présent, daignez descendre du trône pour prendre un instant l'humble houlette; faites-nous le cadeau de chanter, en vous accompagnant, un joli petit air français: vous avez appris

cette langue, et j'aime à l'entendre, surtout dans une jolie bouche. Amelina sur-le-champ chanta une ariette française, qu'Herbert n'écouta guère plus que la sonate; dès qu'elle eut fini, un cavalier de la société lui demanda si elle savait des airs italiens? Amelina, sans se faire prier, se remit au *piano*, et le tendre, le mélodieux Cimarosa fixa son choix: en pouvait-elle faire un meilleur pour mériter de nouveaux applaudissemens? Oh! pour cette fois, il n'y eut pas moyen de se refuser aux délices de l'entendre; la musique, la voix et les paroles surent trouver le chemin du cœur d'Herbert. Sans le vouloir, il changea de place pour se rapprocher de la syrène; peut-être aussi fut-ce pour la mieux voir. Il la fixe, quel changement s'opère en lui! celle qu'il trouvait à peine passable une heure avant, lui semble une divinité. Chacun de ses traits reçoit tacitement un de ses éloges.

L'inconnue est oubliée; Amelina seule l'occupe, c'est une fille céleste, jamais beauté aussi parfaite ne s'est offerte à ses yeux, elle possède tous les talens! Mon ami de Bouran a raison, c'est le symbole de toutes les perfections. L'indifférence avait clos sa bouche, l'enthousiasme causa le même effet. Immobile de surprise et d'admiration, il ne prononça pas un éloge. Mylady, qui prit tout-à-fait le change, lui reprocha d'être distrait, au point de ne pas écouter la plus sublime virtuose. Cette apostrophe le rendit à lui-même.—Ne point écouter miss Amelina, ah! mylady, c'est un tort que je ne puis avoir!—Dites-lui donc que vous l'avez admirée, continua Félicité, en conduisant Annesley près d'Amelina.—Permettez, Mylady, que je ne parle pas au passé exclusivement; j'ai admiré, et j'admire toujours. —Je vous reconnais, reprit mylady, voilà l'homme aimable retrouvé.

En ce moment M. de Bouran emmena les convives dans son appartement, pour leur communiquer des nouvelles. Mylady, ne voyant plus d'indiscrétion à parler, dit en souriant à Mylord : — Puisque vous n'êtes plus un stupide et triste personnage, j'invite la belle étrangère à faire ses remercîmens à son second bienfaiteur. — Quoi ! miss Amelina serait ? — L'infortunée à qui vous avez sauvé la vie, dit en rougissant la jeune personne, et qui n'oubliera jamais ce qu'elle vous doit de reconnaissance. — Convenez, Herbert, reprit mylady, que, voulant vous tromper, j'ai bien fait de prier ma belle amie de garder le silence : son accent nous eût sur-le-champ vendus. — Je l'avoue. — Convenez aussi que nous avons tous parfaitement joué nos rôles ; mon père s'est surpassé. — L'invention est de vous, sans doute, mylady. — Rien n'est plus vrai, j'aime assez à tourmenter les hommes

— Je le dirai à mon cousin. — Il le sait bien. — Et ne vous en chérit pas moins. — Je le crois. — Et qui pourrait ne pas vous adorer! dit alors l'étrangère. — Attendez pour me juger que vous me connaissiez davantage. — Je connais votre réputation, mylady. — Et si elle valait mieux que moi. — Oh! non, dit Herbert, telle bonne qu'elle soit, vous valez encore mieux qu'elle. Les convives, rentrant alors, firent cesser une conversation qui devait être particulière.

La comtesse Douglas, en projetant de s'amuser de la surprise d'Herbert, lorsqu'il saurait qu'Amelina, qu'elle lui présentait comme une ancienne amie, n'était autre que la jeune personne qui lui devait la vie, n'avait pas seulement eu son plaisir pour but, elle desirait faire accepter à l'étrangère des vêtemens analogues à ce qu'elle la croyait être, et sa délicatesse aurait souffert de les lui offrir

sans motif. Celui de jouer un rôle dans une malice qu'elle voulait faire à son cousin levait toutes les difficultés, et n'en éprouva aucune. La jeune personne, entièrement remise de son effroi, et heureuse de se trouver sous la protection d'une famille respectable sous tous les rapports, s'était fait un plaisir de seconder celui que mylady semblait se promettre à faire prendre le change sur son compte à mylord Annesley ; elle avait instruit M. de Bouran de son projet, et tout, comme on l'a vu, l'avait servie à souhait.

Le reste de la soirée se passa en conversation générale ; il vint un grand nombre de visites. Amelina parla peu ; mais ce peu prouva qu'il s'en fallait beaucoup qu'elle fût étrangère à la bonne compagnie. Comme Herbert l'observait avec attention, il remarqua que, malgré les efforts qu'elle faisait pour paraître gaie, la tristesse venait souvent obscurcir

ses traits; il vit même des larmes rouler dans ses yeux, en écoutant le récit de nouvelles cruautés qui venaient de s'exercer en France. Le nom d'une des dernières victimes la fit tressaillir. Herbert chercha à la distraire; mais, quoiqu'elle eût l'air de se prêter à son intention, elle ne put reprendre sa première sécurité.

Après que tout le monde se fut retiré, excepté Herbert, et M. de Bouran, Amelina s'adressa à mylady: — Il est juste, ma chère et respectable bienfaitrice, que vous connaissiez l'infortunée à laquelle vous tendez une main secourable; vous attendez mylord comte Douglas votre époux demain; c'est en sa présence, et devant mes deux protecteurs, que je vous ferai le détail de mes malheurs. Je suis bien jeune; mais j'ai plus souffert en moins de deux années, que l'être le plus infortuné pendant le cours d'une vie longue et pénible. Je puis vous assurer d'a-

vance que vous n'aurez point à rougir de vos bienfaits : trahie, rejetée, emprisonnée, menacée, insultée par-tout, je n'en ai pas moins conservé l'estime de moi-même; exposée à mille dangers, j'ai su me préserver du déshonneur, et si les barbares n'ont pas anéanti ma famille entière, ceux de mes parens qui me retrouveront pourront sans honte me recevoir dans leurs bras.

La pauvre enfant sanglotait en prononçant ces mots. Félicité se leva, et la pressa affectueusement sur son sein. — Assez, mon amie, assez, je n'ai aucun doute sur la pureté de vos mœurs; votre air, votre ton, votre éducation, tout annonce en vous la fille bien née. Si de nous raconter vos peines peut les alléger, nous vous écouterons; mais, au nom du ciel! que ce ne soit que ce seul motif qui vous engage à parler. Desirez-vous qu'on ignore le nom du pays qui vous a vu

naître? ce secret restera entre mon père, mon mari, notre ami, vous et moi. Oh! oui, je le conçois, aujourd'hui on ne s'enorgueillit plus du titre de Français; et j'avoue que, depuis que ma patrie est devenue le théâtre des atrocités, je voudrais être née par-tout ailleurs. Cependant, ma chère compatriote, l'excès du mal a souvent conduit au bien; espérons qu'un jour à venir, bientôt peut-être [1], les monstres qui assouvissent leur sanguinaire fureur sur tant de milliers d'innocentes victimes paieront de leurs coupables têtes les crimes affreux dont ils se sont souillés.

[1] Au moment où j'écris, le génie bienfaisant de la France plane de nouveau sur cette contrée qui fut si malheureuse; en créant un nouveau gouvernement, il lui a rendu la tranquillité intérieure, et c'est de la cime du Saint-Bernard qu'il prend son vol pour assurer la paix aux Français, que le fléau de la guerre désole depuis si long-temps.

— Je le desire, dit en soupirant M. de Bouran. — Et moi aussi, dit encore Amelina. — *Bon soir, ma bien chère Amelina*, reprit la comtesse, *reposez en paix*, que nulle inquiétude pour le présent et l'avenir ne trouble votre tranquillité; le passé ne peut s'effacer, mais du moins nous n'épargnerons rien pour tâcher d'en adoucir l'amer souvenir. Amelina porta sur son cœur la main que mylady lui avait tendue, salua les deux messieurs, et suivit la femme de chambre que mylady lui avait laissée pour son service.

Si mylord Annesley avait passé les deux précédentes nuits sans dormir, il eut, celle-ci, de meilleures raisons pour rester éveillé; et, si l'idée d'une femme à qui il avait, il est vrai, sauvé la vie, mais qu'il n'avait pas vue, l'occupa uniquement pendant trente-six heures, il devenait beaucoup plus raisonnable d'y penser

après s'être enivré du plaisir de l'admirer. Les malheurs dont elle paraissait accablée la lui rendaient encore plus chère ; il desirait connaître ses peines pour essayer de les adoucir. Cependant il n'osait se flatter d'y réussir ; sans doute elle avait perdu ses parens, ses amis, et s'était trouvée exposée à tous les genres de souffrances. Combien l'humanité délicate de la comtesse Douglas l'éleva à ses yeux ! sûrement elle tâchera de rendre heureux le sort de cette aimable fille ; et peut-être..... il s'arrêta, ses réflexions l'auraient conduit trop loin.

Le jour le surprit sans avoir fermé les yeux ; c'est ainsi que l'amour nous traite : inquiétudes, tourmens, craintes, agitations, voilà ses faveurs. Heureux, trente fois heureux celui qui n'a rien à démêler avec ce terrible dieu ! Herbert jusques-là ne l'avait pas connu, et croyait toujours le braver.

Mylord comte Douglas arriva le jour suivant, comme il l'avait annoncé; son aimable moitié lui présenta Amelina, comme elle aurait présenté une sœur chérie, le priant de l'aimer pour l'amour d'elle. Le comte répondit parfaitement aux desirs de mylady, en faisant à l'étrangère l'accueil le plus amical. De toute la journée il ne fut pas possible à Amelina d'exécuter le projet qu'elle avait formé de se faire connaître à ses bienfaiteurs; le retour du comte occasionna une joie générale; et comme c'était faire sa cour à mylady que de la témoigner, chacun s'y livra sans retenue. La jeune personne prit assez sur elle pour la partager.

Le lendemain ayant apporté plus de calme, Amelina, du consentement de mylady, fixa la soirée pour raconter le récit de ses aventures. En conséquence, mylord Annesley fut le seul excepté de l'ordre donné pour ne laisser entrer personne.

En sortant de table, on passa dans le boudoir de mylady, et Amelina fut invitée à satisfaire le desir qu'on avait de connaître ses malheurs; desir qui ne tenait point à la curiosité, mais seulement à celui de la soulager en partageant ses peines.

CHAPITRE V.

Histoire d'Amelina.

AMELINA commença: « Je suis née en France, Paris fut mon berceau; quand je vis le jour, ma famille jouissait de tous les avantages qui contribuent au bonheur. Mon père était l'aîné de la maison ancienne et illustre des Mo***. Mon aïeul, plus par son mérite personnel que par la faveur de son souverain, avait atteint le plus haut degré de la gloire pour un brave militaire: il avait le bâton de maré-

chal. Trois enfans, deux garçons et une fille composaient sa famille. Mon père suivit la carrière que le sien lui avait tracée, et serait sans doute parvenu au même grade, si la révolution n'avait mis un terme à ses exploits et à sa vie.

Des larmes, juste tribut de la piété filiale, s'échappèrent des yeux d'Amelina; elle se les couvrit un instant, puis continua son douloureux récit.

« Mon oncle paternel entra dans l'état ecclésiastique, et devint évêque de M..... Ma tante était abbesse de l'abbaye de..... Mon père, qui pouvait prétendre à tout par sa haute naissance, son immense fortune, ses qualités, et aussi par les bontés dont le roi le comblait, épousa la fille unique du prince de B..... dont les charmes égalaient les vertus. Quatre enfans naquirent de ce brillant hyménée, deux fils et deux filles. Hélas ! je reste le seul rejeton de mon infortunée famille. J'ai

reçu le dernier baiser de mes plus proches parens. Ce fut pour les conduire à la mort qu'on les arracha de mes faibles bras.

« Je n'entrerai dans aucun détail sur les causes des désordres qui ont désolé la France, c'est à l'histoire qu'il appartient de traiter ce sujet aussi vaste qu'il sera difficile à traiter, parce que l'impartialité n'en saisira pas toutes les nuances.

« Le règne du redoutable comité de salut public, d'exécrable mémoire, existait depuis quelque temps ; les arrestations étaient déjà nombreuses, mais aucun membre de ma famille n'avait encore été atteint. Cependant nous vivions dans des angoisses perpétuelles ; car la peur du mal est quelquefois pire que le mal lui-même. Mon oncle, l'évêque de M..... était émigré ; ma tante l'abbesse avait été obligée de quitter son abbaye, et vivait avec nous ; ma sœur, mariée au duc de

L..... était aussi rentrée dans la maison paternelle, lors du départ de son mari, qui avait été rejoindre son prince et son ami en pays ennemi; mes deux frères, dont l'un était veuf, et l'autre âgé de quinze ans, (j'en avais alors quatorze) étaient aussi à l'hôtel.

« Pour ne pas nous rendre suspects par une extraordinaire retraite, nous continuïons à voir nos amis, nos connaissances, et à aller aux spectacles. Ma mère, qui m'aimait beaucoup, ne m'avait jamais éloignée d'elle, et, depuis l'âge le plus tendre, je participais à ses plaisirs, comme je partageais ses peines.

« Nous étions au théâtre de la République : on donnait Robert chef de brigands. Ma mère, ma sœur, mon jeune frère et moi, arrivés un peu tard, nous ne pûmes nous placer que sur un second rang ; le premier banc de la loge dans laquelle nous étions entrés était occupé

en partie par des gens qu'on nommait sans culottes, et par une jeune et jolie personne, accompagnée d'une femme âgée qui, je crois, était sa gouvernante. Vers le milieu de la pièce, nous vîmes approcher deux hommes à figures sinistres; un des deux dit à l'autre: — Je suis sûr que c'est elle, et poussant mon frère rudement de côté, pour se placer derrière la jolie dame, il causa assez de bruit par ce mouvement pour la forcer de tourner la tête en fixant ce nouvel arrivé, qui se faisait faire place d'une manière si impérieuse; elle changea de couleur. Comme je la regardais alors, je vis les efforts qu'elle faisait pour cacher son effroi; et tâchant de sourire, elle lui dit d'une voix douce: Ah! c'est vous, citoyen Ga..l....—Oui, c'est moi, citoyenne. —Avouez que vous avez ressenti bien de la peine lorsque vous avez su que j'étais libre? — Tel chagrin que m'ait fait

éprouver la nouvelle de vous savoir hors de prison, il n'a pas égalé le plaisir que j'avais éprouvé en vous y conduisant.

« Cette odieuse réponse fut prononcée d'une voix terrible ; la jeune personne se retourna du côté du théâtre, et l'homme affreux s'éloigna.

« Une partie de ceux qui occupaient la loge avec nous parut terrifiée ; mais les acolytes de ce monstre rirent avec éclat de ce qu'ils appelaient une drôle de saillie. Ce même Ga..l.... était l'ami de Grammont et de son fils, dont les noms seuls font encore frémir, quoiqu'ils aient payé de leurs têtes leurs énormes forfaits. [1]

« L'espèce de calme dont nous semblions jouir fut d'abord troublé par le décret du vingt-sept germinal, qui exilait de Paris toute la noblesse. Mon père prit

[1] Le glaive de la mort n'a point fait justice de Ga..l... mais la Providence tôt ou tard ne peut manquer d'atteindre ce coupable.

une *passe* pour une de ses terres en Picardie. A peine un mois s'était écoulé, depuis que nous y séjournions, qu'un détachement de gendarmerie nationale vint nous en arracher, pour nous ramener à Paris. On nous déposa au ci-devant couvent de Port-Royal, nommé dans ce temps la Bourbe.

« Nous étions dans le moment le plus critique; la terreur était à l'ordre du jour; tout le monde semblait pétrifié, à peine osait-on se regarder; la pensée même semblait être comprimée : cependant nous trouvâmes fort bonne compagnie dans notre nouvelle demeure, et j'aurais supporté sans peine une pareille captivité, si chaque jour ne nous avait enlevé des compagnons d'infortunes. Notre tour vint aussi. On commença par mon père et ma mère. Non, je n'essaierai pas de vous peindre nos déchiremens mutuels, lors de cette cruelle séparation; nulle incer-

titude ne nous restait sur le sort qui attendait les respectables auteurs de mes jours : je perdis connaissance dans leurs bras, en recevant leurs tristes adieux, et fus portée mourante dans mon lit; ma tante, ma sœur et mes frères vinrent mêler leurs larmes aux miennes.

« Deux jours s'étaient écoulés depuis l'époque fatale : une fièvre ardente me dévorait, et j'appelais la mort à grands cris; mes vœux ne furent pas exaucés, une main invisible sembla protéger ma vie pour prolonger mes souffrances.

« Le matin du troisième jour on appela le reste de ma déplorable famille; j'étais aussi nommée. Un des agens du tribunal de sang ne voulut pas permettre qu'on me transportât dans l'état où j'étais; vainement je demandais, j'implorais la grace de suivre mes parens : on me força de rester. Ma tante, ma sœur et mes frères vinrent me donner le dernier baiser.

Vous concevrez plus aisément que je ne pourrais vous l'exprimer, l'état affreux dans lequel ils me laissèrent; le désespoir se joignit au délire, je voulais me donner la mort, et sans les soins vigilans de la petite-fille du maréchal de D... qui ne me quitta pas pendant la journée et la nuit suivante, j'aurais sans doute exécuté ce noir projet.

« Le lendemain, le même jeune homme qui n'avait pas voulu m'emmener la veille, vint avec un ordre de Fouquier-Tinville, portant que le concierge eût à me remettre entre ses mains. J'étais si mal qu'il fut très-difficile de me transporter dans une voiture qui nous attendait à la porte, et dans laquelle je trouvai une femme âgée, et une jeune fille de mon âge. Le silence le plus profond régna entre nous, depuis la prison jusqu'à la maison où l'on me conduisait ; elle était de médiocre apparence, et située au faubourg Saint-

Marceau. On me porta à travers une allée qui aboutissait à une chambre sombre et assez mal meublée ; ce fut l'humble asile qui m'était destiné.

« Je tardai peu à m'appercevoir que les généreuses personnes qui m'accueillaient avec tant d'humanité n'étaient rien moins que ce qu'elles voulaient paraître. Elles ont eu assez bonne opinion de moi pour me confier leur secret, que j'ai juré, sur l'honneur, de garder jusqu'à la mort ; je ne puis donc vous dire que peu de chose sur ce qui les concerne : qu'il vous suffise de savoir que la mère et la fille appartenaient à une des premières familles de la France, et qu'elles devaient l'une et l'autre la vie au jeune homme qui avait sauvé la mienne. Ce garçon était fils d'un ancien serviteur de la maison : pour être utile à ses maîtres, il feignit d'adopter les opinions des monstres régnans ; il força même son cœur, naturellement

bon et sensible, à des actes de férocité, afin de donner de lui l'idée qu'il desirait qu'on en prît. Ses maîtres étant devenus suspects, il entendit signifier l'ordre de les arrêter dans la nuit; le brave garçon courut à l'hôtel. Malheureusement son maître était sorti; il fit déguiser sa maîtresse et sa fille, et les conduisit dans le chétif logement dont je vous ai parlé, les donnant pour sa mère et sa sœur, qui étaient mortes depuis long-temps. Dès qu'elles furent en sûreté, il retourna à son maître; hélas! il était trop tard, on le conduisait en prison: le zélé jeune homme fit si bien, qu'il parvint à l'en tirer; mais la révolution qu'il avait éprouvée avait été trop forte, il ne fut réuni que deux jours à sa famille, et mourut en recommandant sa femme et son enfant à leur libérateur. Il se passait peu de jours sans que ce digne garçon ne trouvât les moyens d'arracher quelques victimes à

l'échafaud. Il avait apprivoisé Fouquier-Tinville, ce tigre féroce, au point de lui faire lâcher la proie qu'il se proposait de dévorer. Par son moyen j'obtins un passeport pour Hambourg: il aurait pu en procurer un à ses maîtresses; mais la mère avait fréquemment des attaques de nerfs, et ne pouvait, par conséquent, s'exposer aux fatigues inséparables d'un pareil voyage.

« Dès que ma santé fut entièrement rétablie, je pris une place dans la diligence, et me mis en route. Je dois vous dire que le prévoyant jeune homme, lors de l'arrestation de son maître, s'était emparé d'une somme d'argent considérable et de presque tous les bijoux; cela lui avait été d'autant plus facile, qu'il savait les secrets du secrétaire, et que les agens subalternes avaient beaucoup de déférence et de respect pour lui, en raison de son apparente intimité avec l'accusateur pu-

blic. Le tout fut fidellement remis entre les mains de la propriétaire qui, vu le genre de vie que la nécessité la forçait d'adopter, faisait une dépense extrêmement bornée. Cette généreuse dame me força d'accepter trois cents louis que je cachai soigneusement pour ne point exciter l'envie ni les soupçons, dans un moment où le numéraire était la plus rare et la plus précieuse des marchandises.

« La diligence était occupée de la manière la plus désagréable. Quelques-uns des voyageurs devaient rester dans différentes villes par où nous passions. Mon air d'isolement, la tristesse dont mes récens malheurs avaient laissé de fortes traces sur ma figure, et plus encore, mon extrême jeunesse, excitèrent une vive curiosité parmi mes compagnons de voyage. Le premier jour on n'osa pas la témoigner directement, mais dès le lendemain

on m'accabla de questions : ne voulant point y répondre, et desirant éviter un air de mystère, j'étais assez embarrassée. Je tâchai de m'éloigner le moins possible de la vérité, sans cependant laisser connaître ma véritable situation. Je dis donc qu'étant orpheline, et ne pouvant exister sans ressource en France, les personnes qui avaient pris soin de mon enfance m'envoyaient chez un parent, banquier à Hambourg.

« Voici l'occasion, mylady, de vous apprendre les raisons qui dirigeaient mes pas dans cette ville d'Allemagne, plutôt qu'en tout autre endroit. Dans les voyages de mon frère aîné, il avait été à Hambourg; le banquier dont je parle était chargé de lui fournir de l'argent; l'ayant trouvé aimable et de bonne compagnie, il s'était particulièrement lié avec lui. A son retour il ne tarissait point sur son éloge, et avait entretenu avec lui une

correspondance que la révolution seule avait interrompue. L'idée me vint de me rendre chez lui, et de lui demander un asile pendant quelque temps.

« Je ne vous ennuierai pas du détail des maussades personnages qui composaient avec moi la voiture publique, et je ne tracerai que légèrement l'esquisse de ceux qui n'ont eu aucune part aux vexations qu'il m'a fallu éprouver.

« Nous étions dix : un ex-religieuse et un ex-capucin, mariés, disaient-ils, depuis deux mois, et dont les propos licencieux annonçaient l'oubli des mœurs. Ils gardaient le silence sur le sujet de leur voyage ; une paysanne dans l'esprit de son état ; un homme âgé, grossier, et de mauvaise humeur, se plaignant à tort et à travers, et apostrophant tout le monde ; une femme de province et sa fille, âgée de dix à onze ans, deux êtres nuls, et qui n'ont pas laissé échapper douze pa-

roles pendant les trois jours qu'ils sont restés avec nous. Un homme d'une quarantaine d'années, aussi hideux à l'extérieur qu'il était méchant et pervers par le cœur. Son nom figurera dans les fastes sanguinaires de la révolution; sur la ligne où seront tracés ceux des Coffi.... des Henr.... des etc. etc. on trouvera celui du féroce Laid.... [1]; il allait travailler les esprits dans l'Alsace et pays environnans, et voulait, disait-il, y former des Séides. Les deux autres voyageurs étaient jeunes; l'un se nommait Brussant, c'était un agent du comité de salut public; l'autre Bla..... celui-ci ne laissait échapper aucune occasion de dire qu'il était cousin et ami du vertueux Roberspierre.

« A la seconde couchée, je reçus une

[1] Cet homme odieux promène encore son horrible existence. On lit sur sa figure, non le repentir des crimes qu'il a commis, mais le chagrin de n'en pouvoir plus commettre.

insulte du citoyen Laid.... Je ne sais par quel moyen il trouva le secret de s'introduire dans ma chambre au milieu de la nuit ; mes cris attirèrent du monde, et le misérable s'échappa en me menaçant de la plus terrible vengeance. Pendant tout le jour suivant ses effroyables yeux ne me fixèrent qu'avec colère : les deux jeunes gens lui firent des plaisanteries sur sa désastreuse visite nocturne; cela ne fit qu'ajouter à sa fureur. Nous arrivâmes à la nuit fermée dans la ville qui terminait la journée. Laid.... au lieu d'entrer dans l'auberge, s'éclipsa, et nous ne le revîmes pas de la soirée. En sortant de table, chacun gagna sa chambre; la mienne n'était séparée que par une cloison de celle des citoyens Brussant et Bla.... J'allais me coucher quand je les entendis prononcer le nom de Fleury, qui était celui qu'on avait relaté sur mon passeport, et que je portais. — Je parie qu'il

la fera arrêter pour se venger de ses mépris, dit Brussant. — Entre nous, répondit l'autre, aurait-il si grand tort? Il se satisferait, et rendrait service à la république; car je jurerais que cette fille est une échappée de la guillotine. — Quelle idée! c'est une enfant. — Il n'y en a plus aujourd'hui : as-tu donc oublié ce petit garçon de dix ans qui, aux jours mémorables de la juste vengeance du peuple, parvint à tirer sa mère de la prison de la Force? — Je ne puis croire que cette petite Fleury mérite en rien le titre de suspecte? — Je te dis qu'elle l'est, et beaucoup. D'abord, elle a l'air de nous mépriser tous : quand on la tutoie, sa bouche se serre, et paraît prête à vous imposer silence. — Il est vrai qu'elle témoigne quelquefois de la hauteur. — Dis de l'insolence : si on veut lui prendre la main, elle vous repousse avec mépris; si on lui fait un compliment, elle feint de ne pas

entendre, pour ne pas répondre. Je le répète, cette fille m'est très-suspecte. — De sorte que si Laid.... ne lui fait aucun mal, tu te chargeras volontiers de la commission? — Nous verrons.

« Ici finit le terrible dialogue. Vous sentez parfaitement, mylady, ce que je dus éprouver en l'écoutant: de tous côtés je n'appercevais que dangers; car, si j'échappais à Laid..., Bla.... avait juré ma perte. Il me vint à l'idée de fuir; mais, sans nulle connaissance du pays, comment espérer pouvoir me cacher, et échapper aux recherches de scélérats munis de toutes sortes de pouvoirs! Au lieu de me coucher, je m'étais prosternée à genoux, et j'implorais le secours du ciel. En ce moment ma porte s'ouvrit avec fracas: c'était Laid.... qui entrait suivi de deux hommes. — Vous voyez, leur dit-il, par la situation où nous la trouvons, que ce n'est pas une patriote; ainsi

faites votre devoir. Les deux hommes s'approchèrent, et m'arrêtaient, disaient-ils, au nom de la loi, quand Brussant s'élança dans la chambre. — Qui es-tu, dit-il à Laid.... pour oser agir en ma présence sans mon ordre ? Regarde mes pouvoirs ; tous les autres leur sont subordonnés. Citoyens, retirez-vous ; je réponds de cette jeune personne, je la connais, cela doit vous suffire. Les suppôts du crime regardent Laid.... balancent, et ne savent que faire, quand Brussant, tirant son porte-feuille, leur montre je ne sais quelle cédule, à l'aspect de laquelle ils se prosternent en se retirant. Laid.... sortit de son côté en écumant de rage. Brussant, s'approchant de moi, me dit : — Sois sans crainte, ma belle fille, je te protégerai contre ce vilain Laid.... ; couche-toi, et dors comme si rien n'était arrivé.

« Stupéfaite de tout ce qui venait de se passer, je doutais si ce n'était pas un

rêve ; mes yeux fixaient encore la porte que venait de fermer Brussant, lorsque je l'entendis rentrer dans sa chambre. — Tu es un traître, lui dit Bla... et cette fille est ta complice ; de ce pas je vais te dénoncer : le sang de Roberspierre qui coule dans mes veines bouillonne d'horreur d'avoir habité avec toi. — Avant de sortir, dit Brussant, nous allons avoir une petite conversation ensemble ; et je l'entendis tourner la clef de la porte. — Ne me retiens pas, ou je vais crier au meurtre. — Tu ne crieras pas ; car si tu élèves seulement la voix, je te brûle la cervelle: sûrement tu as des pistolets, je ne veux pas te tuer sans défense ; allons, prépare-toi. — Comment ! reprit Bla... d'une voix tremblante, nous nous battrions pour une femme? — Qu'importe le motif? — Brussant, tu n'y penses pas ; deux amis, tels que nous. — Je ne suis pas l'ami d'un lâche, finissons ; je n'écoute plus rien,

défends-toi, ou je te tire à bout portant. Sans doute, le combat commença; car j'entendis le bruit de deux pistolets qui partirent ensemble; et je reconnus la voix de Bla... qui dit en tombant: Je suis mort.

« Toute la maison fut en un instant sur pied: j'étais dans des transes impossibles à exprimer. Laid.... fut un des premiers qui se fit entendre. — C'est un assassinat. — Non, dit l'hôte, car celui qui a succombé tient encore un pistolet, et on a tiré deux coups. — Nous nous sommes *battus*, dit alors Brussant, et j'ai été le plus heureux. — Ils se sont battus pour cette aristocrate de Fleury, il faut qu'on l'arrête, ainsi que Brussant. L'hôte voulut s'y opposer; mais l'ex-capucin insista pour que les coupables fussent appréhendés. Les valets d'écurie furent chargés de nous conduire en prison. Brussant ne fit aucune résistance; seu-

lement il menaça de faire punir les téméraires qui osaient user de violence envers un agent du comité de salut public. A ce titre redoutable, les valets lâchèrent leurs prisonniers ; mais Laid.... dit qu'il répondait de tout, et qu'il allait prévenir le département et la municipalité. Je suivis Brussant, qui me répéta d'être sans crainte. En entrant dans la prison où Laid.... avait projeté de me faire mettre, je trouvai tous les esprits prévenus contre moi : on m'accueillit des noms d'aristocrate, de muscadine de Coblentz, et de toutes ces gentillesses, enfans chéris des patriotes par excellence.

« Vous vous doutez que je dus passer une cruelle nuit : elle le fut effet ; mais le mal actuel me concernant seule, je le supportai avec courage, et je me trouvai bien moins malheureuse que dans les jours épouvantables où l'on m'avait ravi mes chers parens.

« Brussant avait sans doute un pouvoir bien au-dessus de celui de Laid....; car le lendemain les autorités constituées vinrent lui ouvrir les portes de la prison, et lui faire des excuses. On me donna aussi ma liberté : je retournai à l'auberge, où l'on ne vit plus Laid...., et où l'on ne fit aucune mention de Bla... dont la blessure n'était pas mortelle. La diligence était partie le matin avec les voyageurs. Brussant, pressé d'arriver où l'appelait sa mission, et déjà fâché d'avoir perdu une demi-journée, prit la poste, et me souhaita moins de tracasseries pour le reste de mon voyage. Je voulus lui témoigner ma reconnaissance. — Je n'ai rien fait pour toi, je ne te connais pas, et ne te reverrai probablement plus ; mais, ennemi des injustices, je n'ai pas voulu qu'on en fît une en ma présence, quand je pouvais l'empêcher : tel est le caractère du véritable républicain. Adieu.

Je fis beaucoup de réflexions sur la conduite incompréhensible de ce jeune homme. Il punissait les injustices, et était l'agent d'un comité qui en commettait d'énormes. Brussant, je crois pouvoir l'assurer, avait naturellement le cœur droit et bon; mais on avait fanatisé sa tête, et il faisait beaucoup de mal sans mauvaises intentions.

CHAPITRE VI.

Fin du premier voyage d'Amelina. Son arrivée à Hambourg. Trait d'un honnête homme bon à imiter. Introduction d'un scélérat.

« Les divers événemens que j'avais éprouvés avaient affecté mon physique, au point que je fus obligée de rester trois jours à Str....... pour me remettre; le quatrième je m'embarquai dans une nou-

velle diligence : il ne s'y trouva qu'une seule personne, c'était une femme âgée et sourde; ce qui m'évita l'ennui et la fatigue d'une conversation.* Ainsi cette seconde partie de mon voyage se termina fort tranquillement.

« Arrivée à Hambourg, je me fis conduire chez M. Schewend, le banquier dont je vous ai parlé: il était absent; mais on m'annonça à sa femme. Elle me reçut avec politesse, quoique très-froidement, ce qui m'empêcha d'entrer avec elle dans aucun détail particulier. Je me contentai de lui dire que je venais de la part de M. le marquis de..... (mon frère.) Elle se rappela l'avoir connu.— Si j'en dois croire les papiers publics, me dit-elle, c'est une des victimes sacrifiées à la tyrannie........ Je ne la laissai pas finir, mes sanglots me trahirent, et je fondis en larmes. Cette dame me demanda mille pardons d'avoir innocemment causé le

violent chagrin dans lequel elle me voyait plongée. Je fus long-temps à recouvrer le calme nécessaire pour lui confirmer la mort de celui dont je me réclamais, et qui était mon frère. Cet aveu fit disparaître le ton réservé et cérémonieux de M.me Schewend, et je trouvai en elle une femme aimable et sensible, qui m'accueillit avec l'affabilité d'une sincère amie : non seulement elle me pria de regarder sa maison comme la mienne, mais elle me promit d'avoir pour moi la tendresse d'une mère, m'assurant que son mari se trouverait heureux de la partager.

« Au retour de M. Schewend, j'éprouvai de sa part le dévouement le plus entier. Il m'apprit que, lors de son dernier voyage, mon frère avait laissé entre ses mains une somme de dix mille francs, à titre de dépôt. — Cet argent vous appartient de droit ; ainsi, Mademoiselle, je vous prie de disposer de cette somme,

dont je dois encore les intérêts, l'ayant fait valoir dans ma banque. J'ai eu de fortes raisons de soupçonner que ce prétendu dépôt était une manière adroite de me faire accepter ce dont je pouvais avoir besoin.

« J'étais à Hambourg depuis trois mois, et, malgré les instances de M. et M.me Schewend, je m'étais refusée à toute espèce de plaisir ; la solitude convenait seule à l'état de tristesse et d'abattement dans lequel m'avaient plongée mes malheurs : cependant les preuves d'attachement que je recevais journellement de mes nouveaux amis avaient, sinon détruit, au moins un peu calmé mon chagrin ; mes larmes avaient moins d'amertume : celles qu'on donne au souvenir de l'infortune s'adoucissent, quand la main de l'amitié veut bien les essuyer.

« Le hasard me fit apprendre que mes généreux hôtes avaient un fils. Ne leur

en ayant jamais entendu parler, je les croyais sans enfans. Puisque leur fille, que mon frère avait connue, était morte depuis dix-huit mois, il me sembla extraordinaire qu'ils gardassent à ce sujet un silence aussi profond avec moi; et, quoique cette circonstance excitât ma curiosité, je savais la réprimer, et respecter un secret que je n'avais aucun droit de vouloir approfondir.

« Un jour qu'il y eut du monde à dîner, ce qui arrivait souvent, un des convives tira à part M. Schewend, et lui dit quelque chose fort bas, auquel celui-ci répondit en portant la main à son front: — C'est un monstre qui me fera mourir de chagrin, ainsi que sa mère.

« Fâché d'avoir entendu ce que M. Schewend n'avait, sans doute, voulu dire qu'à la personne avec laquelle il conversait, et craignant de surprendre encore quelques paroles que son agitation ne

lui permettait pas de prononcer à voix basse, je me retirai dans le fond du salon, et fus me placer à côté d'une dame étrangère que je voyais pour la première fois. Elle était Française, et ne faisait que d'arriver. Dès que le convive qui causait avec le banquier fut sorti, ce dernier parut extrêmement rêveur; il s'approcha de sa femme, et lui parla à l'oreille. Celle-ci se troubla, et fut triste le reste de la journée.

« M.me Schewend m'avait donné pour me servir la fille de sa femme-de-chambre, jeune personne de seize à dix-sept ans, d'une très-agréable figure, et dont tout l'extérieur annonçait la candeur. En me déshabillant, elle me demanda si M. et M.me Schewend avaient parlé de la grande nouvelle. — Je répondis que j'ignorais ce qu'elle entendait par la grande nouvelle. — Comment, ils n'ont pas dit que le fils de la maison arrive demain?

— Pas un mot de cela. — Cependant M. Fridberg, qui a dîné ici, est venu pour annoncer son retour; c'est François, son domestique, qui nous a assuré que le jeune M. Frédéric avait chargé son maître d'en prévenir ses parens. — Où donc est M. Frédéric? — Vous ne savez pas qu'il est en France? C'est, ajouta-t-elle d'un ton moitié sérieux, moitié ironique, un des plus fermes suppôts du gouvernement actuel, l'ami particulier du grand régénérateur, de Roberspierre enfin.

« Ce que cette fille venait de m'apprendre me fit éprouver un déchirement affreux. Je ne sentis que trop le danger que j'allais courir : je renvoyai Esther, et me livrai à toute l'amertume de mes réflexions. Ceci éclaircissait les raisons du silence de M. et M.me Schewend, qui, je n'en pouvais douter, avaient en horreur les barbares principes de leur fils;

et la réponse que j'avais entendue avait sûrement rapport à son arrivée, que lui apprenait M. Fridberg. Quoique craignant beaucoup de causer la moindre peine aux généreuses personnes qui m'avaient accueillie avec tant d'humanité, je crus devoir prier M. et M.me Schewend de ne pas me faire connaître à leur fils. Au premier mot que je prononçai à ce sujet le lendemain matin, le mari et la femme prirent chacun une de mes mains, et me la pressant affectueusement, ils dirent ensemble : — Ne craignez rien, ce serait le dernier à qui nous voudrions confier un pareil secret. Ils n'ajoutèrent pas un mot ; mais je vis des larmes baigner les yeux de M.me Schewend, et son mari fit plusieurs tours dans la chambre d'un air très-abattu. — Que dirons-nous qu'est notre chère de Fleury, (je continuais à porter ce nom) demanda mon amie à son époux ? — La

fille de Voumard, négociant à Strasbourg. Puis s'approchant de moi, il reprit ma main: — Je suis bien à plaindre, mademoiselle, mon fils..... Un grand bruit qu'on entendit dans la cour annonça l'arrivée de ce terrible fils; M. Schewend ne finit pas sa phrase, et se hâta de me dire: — Évitez toutes explications, soyez sans cesse sur vos gardes, un mot pourrait le mettre sur la voie.

« La porte s'ouvrit, et je vis entrer un homme de haute stature: son visage eût été superbe, si la férocité de son caractère n'y avait empreint son horrible cachet. Il portait un uniforme français de garde nationale, avec des épaulettes de commandant. Sa présence me fit frémir d'effroi; il accosta son père et sa mère avec politesse, mais sans tendresse, s'informa de leur santé, et me fit un léger salut. Après deux ou trois minutes de conversation particulière relativement à

eux, il voulut parler des affaires de la révolution; sa mère l'arrêta. — Vous savez, mon fils, que je hais toute espèce de détail sur ce sujet. — D'ailleurs, reprit le père, nos opinions sont si différentes, qu'il serait inutile d'aborder aucune question qui eût rapport avec la politique; ainsi, brisons sur ce point. Je suis charmé de voir votre santé se remettre, et je vous en fais mon compliment. — En vous quittant la dernière fois pour retourner en France, je croyais n'avoir plus que peu de jours à vivre, et je me hâtai d'aller en faire le sacrifice à ce beau pays, régénéré par le génie de la liberté; sans doute que la prospérité de mes amis a été pour moi un baume salutaire, car je me porte à merveille, et suis prêt à combattre, j'espère avec succès, tous ceux qui se montreraient les ennemis de la république française.

« En prononçant ces mots d'une voix

élevée, je crus m'appercevoir qu'il fixait ses yeux sur moi. Le tremblement me prit, et je fus au moment de me trouver mal. M.me Schewend vit mon trouble, et pour empêcher qu'il ne fût remarqué de son fils, elle se leva, et me pria de l'accompagner dans son cabinet de toilette pour me montrer une emplette qu'elle venait de faire.

CHAPITRE VII.

Déclaration d'un nouveau genre. Débris de château. Confiance trahie. Colombier.

« L'INTENTION de M. Frédéric Schewend n'était que de passer quinze jours chez son père; il venait uniquement pour obtenir de l'argent qu'il lui avait inutilement demandé dans plusieurs de ses lettres. Le banquier, qui voyait avec beau-

coup de peine le séjour de son fils en France, où il ruinait sa fortune, sa santé, perdait son temps, et se livrait à un genre de vie qui le rendait l'horreur et l'effroi des honnêtes gens, espérait qu'en se refusant à satisfaire ses demandes, il le forcerait à revenir occuper dans son pays, et chez lui, la place que son devoir et la nature lui avaient marquée; sage, mais vaine précaution, le vice était trop enraciné pour le détruire jamais.

« Quand Frédéric demanda qui j'étais, M. Schewend lui répondit, comme nous en étions convenus: il eut l'air de croire ce qu'on lui disait; mais j'ai eu ensuite de fortes preuves qu'il avait eu plus que des doutes sur la vérité de la confidence.

« Pourriez-vous penser, mylady, qu'un homme qui ne respirait que carnage, et qui voyait couler le sang de ses semblables avec délices, fût susceptible de sentimens tendres? Hélas! ce phénomène

se réalisa pour compléter mes malheurs. Ce tigre féroce prit de l'amour pour moi. Il ne présuma pas qu'il fût nécessaire d'user de délicatesse pour m'instruire de sa conquête : je devais, dit-il, être flattée de son hommage; c'était un honneur dont personne avant moi ne pouvait s'enorgueillir; je faillis m'évanouir en l'écoutant, et il me fut impossible d'articuler un mot. Etonné de mon silence, il m'en demanda la raison.—La joie quelquefois ôte la faculté de s'exprimer; serait-ce dit-il, ce sentiment qui vous fermerait la bouche?

« Révoltée de cet excès d'audace, je ne pus cacher mon mécontentement, et je lui témoignai mon dédain par un mouvement de tête trop distinct pour qu'il pût s'y méprendre. — Je pourrais me trouver offensé, reprit-il; mais vous êtes assez jolie pour obtenir de l'indulgence. Au reste, ma bonne amie, ce n'est point

une intrigue scandaleuse que je veux former avec vous, c'est tout uniment un mariage qui me paraît de tout point sortable; mon père vaut le vôtre, qui, je crois, est négociant à Strasbourg: n'est-ce pas cela, belle enfant? Et il me fit cette question d'un ton d'ironie qu'il accompagna d'un regard scrutateur. Je fis un signe affirmatif; il continua en souriant méchamment: — Vous êtes jolie fille, je suis beau garçon; vous avez quinze ou seize ans, j'en ai vingt-deux; votre fortune ne peut surpasser celle que j'attends; ainsi tout se convient, car vous me convenez fort. — Et vous ne me convenez pas du tout, lui dis-je, en me levant pour sortir du salon où nous étions. — Ceci est encore plus clair que le silence qui avait précédé, dit-il en me retenant rudement; et peut-on savoir ce qui cause l'inconvenance? — Votre ton impérieux, vos manières libres, et

sur-tout votre manque d'égards et de délicatesse envers une fille que vos parens aiment et estiment. — Je me conformerai à vos goûts, M.lle de Fleury, je serai respectueux, attentif, et même délicat; alors me sera-t-il permis de prétendre à la possession de cette belle main? — Un changement aussi total demande beaucoup de temps; d'ici là, j'aurai celui de vous faire ma réponse. Comme il voulait encore me retenir, je fis usage d'un de ces regards imposans que les méchans même ont peine à braver, et je sortis.

« Il me tardait de me trouver seule avec M.me Scheward pour lui faire part de ce nouveau malheur. Frédéric étant invité à dîner dehors, nous eûmes une longue conversation ensemble en sortant de table. Mon amie tressaillit en m'écoutant, puis elle me demanda quel parti je comptais prendre. — Ma respectable

dame, c'est à vous à me guider : vous connaissez ma situation, n'y eût-il même d'autres obstacles que le mystère qui doit m'entourer, il serait insurmontable. — Celui-là est-il le seul, parlez franchement, mon amie? — Madame, il en existe mille; Frédéric n'a qu'une qualité à mes yeux, c'est d'être votre fils. — Je vous entends, ma chère enfant, ce n'est pas là l'époux qui doit unir son sort au vôtre; mais, grand dieu! que cette circonstance va ajouter à nos maux réciproques! Vous ne connaissez pas le caractère de Frédéric, depuis sur-tout qu'ils ont *pétrifié* son cœur en France. Sa vivacité naturelle est devenue un redoutable emportement; ses goûts, de terribles passions; ses défauts, des vices; vouloir s'opposer à sa volonté, c'est essayer d'arrêter un torrent dans sa course. Son père et moi, n'avons pas le moindre pouvoir, sur son esprit. Il est douloureux de faire un sem-

blable aveu; mais, malheureusement, c'est une vérité que tout le monde connaît, parce que mon fils s'est plu à la promulguer. — Hélas ! Madame, je vois avec chagrin qu'il ne me reste d'autre moyen pour me soustraire à sa poursuite que de quitter votre maison, et de m'éloigner de ce pays. — Et où irez-vous, chère enfant ? Si jeune, oserez-vous vous exposer encore seule à des aventures de l'espèce de celle dont vous avez failli être la victime en venant ici. Ce soir, je me concerterai avec mon mari pour trouver des moyens moins dangereux que celui de votre fuite. Si vous voyez Frédéric, sachez dissimuler vos craintes et votre chagrin; demain matin vous saurez le résultat de notre secrète conférence.

« Je quittai M.me Schewend le cœur rempli de reconnaissance pour toutes ses bontés, et décidée à me laisser conduire par les avis qu'elle voudrait bien me donner.

« En rentrant dans ma chambre, je trouvai Esther qui arrangeait mon secrétaire. Comme c'était toujours moi qui me chargeais de ce soin, je fus étonnée de la voir s'en occuper. Je crus remarquer en elle un certain air d'embarras qui me fit soupçonner sa fidélité. Craignant cependant de me tromper, et ne voulant pas l'humilier, je feignis de ne pas m'appercevoir de son trouble, et lui dis doucement que je desirais être seule; j'étais beaucoup trop préoccupée de ma périlleuse situation, pour qu'il me vînt dans la pensée de vérifier si mes idées sur Esther avaient quelque fondement.

« Je vous ferai grace, mylady, des longues et douloureuses réflexions dans lesquelles je me perdis pendant un temps considérable. J'avais à la vérité une espèce de philosophie qui ajoutait à mon courage naturel; mais la crainte de retomber entre les mains de ceux qui avaient assas-

siné mon infortunée famille amollissait tellement mon énergie, qu'à la seule idée que cela pourrait arriver, mon sang abandonna mon cœur, et je me sentis défaillir. Le sommeil léthargique dans lequel j'étais plongée fut tout-à-coup interrompu par le son d'une voix haute et impérieuse, qui demandait si l'on ne verrait pas M.lle Fleury de la soirée. Cette question faite, vous le jugez bien, par le terrible Frédéric, me fit songer à une grande faute que Monsieur, M.me Schewend et moi avions commise. J'étais la fille du négociant Voumard, et je portais le nom de Fleury : on me disait Alsacienne, et je ne savais que quelques mots allemands. Cette remarque, que le peu de temps que nous avions eu pour prendre un parti ne nous avait pas permis de faire, me frappa tellement alors, que je ne doutai plus de ma perte ; elle m'expliqua les regards curieux de Frédéric, ses ques-

tions insidieuses, et ses sourires ironiques. Le mal était sans remède, je le sentis, et j'en frémis. Esther vint, de la part de Madame, savoir si je lui ferais bientôt le plaisir de descendre. Ne doutant pas que la prudence lui eût suggéré cette démarche, je crus devoir la seconder en me rendant sur-le-champ à ses desirs. Esther, en me voyant sortir, me demanda d'un air délibéré si elle acheverait de mettre en ordre les tiroirs de mon secrétaire. Je répondis, peut-être avec un peu d'humeur, que cela m'était très-indifférent.

« Je trouvai M.me Schewend seule avec son fils. —Parbleu! ma chère D.lle de Fleury, il semble que le sort se plaise à me favoriser; je desirais ardemment pouvoir vous parler devant ma mère, et justement nous voilà....... On annonça une dame parente et amie de la maison: Frédéric, sans respect ni égard, osa se

permettre un épouvantable jurement que tout le monde entendit, car la dame voulut se retirer. Sa mère le regarda d'un air sévère, et je rougis. Frédéric, que rien n'intimidait, feignit de ne pas s'en appercevoir, et conserva son air décidé; plusieurs personnes entrèrent, ce qui lui donna tant d'humeur, qu'il prit son chapeau, et dit qu'il allait faire des visites. M.me Schewend s'approcha de moi, et me dit très-bas : — Nous l'avons échappé belle, mais j'espère vous mettre demain à l'abri de toute crainte. J'ai conçu un projet que je soumettrai à M. Schewend ce soir; et si, comme je le crois, il l'approuve, nous le mettrons promptement à exécution.

« Quand les parties furent arrangées et commencées, mon amie, qui n'aimait pas le jeu, m'appela près d'elle, et me demanda si je pensais pouvoir compter sur l'attachement et la discrétion d'Esther.

Je répondis que, n'ayant mis ni l'un ni l'autre à l'épreuve, je ne pouvais en être sûre. — Si la fille ressemble à la mère, continua M.me Schevend, on ne risque rien à lui confier un secret; cependant nous n'avons pas le temps de choisir. Je chargerai Ernestine, ma femme-de-chambre, de parler à sa fille et de la prévenir. Tout en approuvant la démarche de mon amie, j'éprouvais une certaine répugnance à confier mon sort et ma vie à une fille que deux heures avant j'avais soupçonnée de vouloir me voler; mais, comme disait fort bien M.me Schewend, nous n'avions pas la liberté du choix.

« Je me retirai avant le retour de Frédéric, qui ne revint pas pour souper. Esther me parut ce soir-là plus triste qu'à l'ordinaire; je lui en demandai la raison. — M. Frédéric, quand il a de l'humeur, ne ménage personne; tantôt il m'a grondée sans raison — Mais encore, pour quel

motif? — Il n'en a pas besoin, il suffit qu'on lui déplaise. Je bornai là mes questions, fort aise intérieurement qu'elle eût à se plaindre de celui qui me causait une si grande terreur.

« La nuit me procura peu de repos; mille idées, plus tristes les unes que les autres, ne me permirent pas de me livrer au sommeil. Je descendis pour déjeûner à l'heure accoutumée; la famille était déjà rassemblée. Frédéric me salua avec sa familiarité ordinaire; son père l'emmena dans son cabinet. Restée avec madame Schewend, elle s'empressa de me communiquer ce qu'elle avait cru devoir décider avec son époux. — La fuite, me dit-elle, est tout-à-fait impraticable. Frédéric aurait mille moyens pour vous rattraper; vous me demanderez quels seraient ses droits pour vouloir diriger vos démarches : je sais qu'il n'en a pas; mais il est presque autant redouté ici qu'en

France. Les magistrats n'oseraient lui refuser une permission tacite de vous enlever [1] pour vous reconduire en France. Usons plutôt d'adresse pour vous soustraire à lui, sans courir aucun danger. Nous avons acheté, il y a dix années, une espèce de château, à quatre lieues d'ici. Depuis vingt ans, personne ne l'a habité, parce qu'il est presque entièrement détruit. J'eus, il y a deux ans, la curiosité de le voir, et voulus le parcourir. Malgré

[1] Les craintes de M.me Schewend étaient sans aucun fondement. A qui pourrait-on persuader que des magistrats d'une ville neutre auraient osé violer les droits de l'hospitalité accordée à des étrangers, en se prêtant à leur arrestation? Nous ne connaissons qu'un exemple de cette violation des magistrats de Hambourg, l'arrestation de Napper-Tandi; encore tenait-elle à une force majeure, qui pouvait, en cas de refus, compromettre la tranquillité de la ville entière. La politique force souvent à des actes injustes.

son délabrement, il restait alors trois chambres tout-à-fait intactes et très-logeables; l'escalier qui conduit à ces trois chambres est assez beau; au-dessus est un donjon, qui n'est autre chose qu'un colombier, dans lequel on ne peut pénétrer qu'à l'aide d'une échelle qui est située au dehors. Mon dessein serait de faire porter en ce lieu, secrètement, par un homme en qui M. Schewend a toute confiance, quelques meubles de première nécessité : le même homme vous accompagnera avec la fille d'Ernestine, lors de votre départ. A un quart de lieue de Lauchem, (c'est le nom de ce château) il y a un bourg à marché, où Esther ira chercher vos provisions. Le fermier de Lauchem demeure à une grande distance, et ne se doutera même pas que ces ruines soient habitées. Pour peu qu'Esther prenne des précautions pour n'être pas apperçue, l'honnête homme chargé de votre emménagement,

ira vous voir, et vous porter de nos nouvelles tous les deux jours. Au reste, ma chère enfant, cette retraite ne durera que le temps du séjour de mon fils ici; dès qu'il sera parti, vous reviendrez prendre votre place dans les bras de celle qui vous chérit comme sa propre fille. Je connais le caractère de Frédéric; du moment où il apprendra votre disparition, il tonnera, jurera, n'épargnera ni soins ni argent pour vous retrouver; mais, dès qu'il sera convaincu de l'inutilité de ses recherches, il retournera en France, et, alors, il ne songera pas plus à vous qu'à nous. A présent, quel est l'avis de ma chère bonne?

« J'avais écouté mon amie avec la plus grande attention; tout me parut praticable dans son projet, je n'y voyais qu'un côté faible, c'était la nécessité de le communiquer à Esther: je ne sais pourquoi, sans pourtant me défier de cette fille, je

n'avais pas en elle cette confiance qui met à l'abri de l'appréhension d'être trahie. Cependant je ne fis pas part de mes craintes à la digne femme qui me témoignait un intérêt si tendre. Madame Schewend me dit, qu'afin de nous donner le temps de tout disposer, son mari allait charger Frédéric d'une affaire majeure qui emploierait toute sa journée, et même la suivante. Elle ajouta qu'Ernestine, qu'elle avait prévenue, l'avait assurée, non seulement du consentement d'Esther à m'accompagner, mais aussi de sa discrétion et de son zèle. Je remerciai cent fois mon amie, et je montai chez moi pour faire les préparatifs de mon petit voyage. Esther m'attendait; elle était instruite par sa mère, et me parut fort contente de ne pas me quitter. L'air d'attachement de cette jeune personne détruisit les idées désagréables que j'avais conçues sur son compte, et je m'accusais intérieurement d'injustes préventions.

Je ne m'appesantirai pas sur la tristesse des adieux que je fis le soir même à M. et madame Schewend; je ne sais quel noir et douloureux pressentiment m'accablait en les leur faisant.

« Je ne devais partir que le lendemain vers midi; mais la crainte de n'être pas libre d'ici là engagea mes amis à prendre d'avance toutes les précautions nécessaires. L'honnête et généreux banquier voulut me faire accepter une bourse contenant, disait-il, la première année de la rente de mes dix mille francs; mais, ayant encore près de deux cents louis des trois cents que j'avais emportés de Paris, je ne voulus pas me charger d'une plus forte somme.

« Il me promit de s'échapper une ou deux fois pendant le séjour de son fils à Hambourg, pour venir me voir à Lauchem. L'homme de confiance y avait été dans la matinée, et assura, à son retour,

que je trouverais le logement très-habitable.

« Tout se passa comme nous le desirions. Une petite malle remplie des choses les plus nécessaires fut portée, sans qu'on s'en apperçût, chez la femme de M. Zelter; (nom de l'intendant) je m'y rendis à onze heures et demie du matin le jour suivant. Tout était prêt; nous montâmes dans un cabriolet à trois places: M. Zelter conduisait lui-même le cheval; ainsi, notre secret paraissait devoir être fidellement gardé, puisqu'il restait entre nous.

« L'extérieur de Lauchem était vraiment effrayant, et annonçait que la destruction du château était plutôt causée par l'effet des flammes que par son ancienneté. On ne pouvait aborder en voiture jusqu'au colombier; j'appelle ainsi le lieu que j'allais habiter, parce qu'effectivement c'était la seule dénomination qui lui con-

vint. Les trois chambres étaient très en état, ce qui acheva de me prouver que cette partie avait été préservée du feu, puisque le reste paraissait calciné, tandis que le colombier avait conservé tout son entier. Le bon M. Zelter avait eu soin que je ne m'apperçusse d'aucunes privations. Son zèle s'était étendu jusqu'aux choses d'agrémens. Il montra à Esther le bourg où elle pourrait aller chercher nos provisions : il n'était éloigné que d'un quart de lieue. Après être resté assez de temps pour donner à son cheval celui de se réposer, M. Zelter retourna à Hambourg.

« Nous ne le revîmes que quatre jours après ; il me dit que Frédéric avait pris fort doucement la nouvelle de mon départ, et qu'il n'avait fait aucune question à ce sujet : ma tendre amie m'engageait à prendre patience, dans l'espérance que nous nous rejoindrions bientôt, attendu que

son fils parlait de son départ, comme devant être prochain. Elle m'envoyait, par M. Zelter, toutes les petites douceurs qu'elle savait qu'on ne pourrait pas trouver au bourg.

« J'étais à Lauchem depuis six jours, et je passais mes journées assez tranquillement. Esther continuait à me témoigner beaucoup d'attachement; une seule chose me déplaisait en elle, c'était sa propension à faire l'éloge de Frédéric. Je lui rappelai ce qu'elle m'en avait dit la veille de notre départ de Hambourg; mais elle s'excusa de cette inconséquence, en me répondant que les gens vifs avaient meilleur cœur que les autres. Elle essaya aussi de me vanter les charmes de sa personne. Cet étrange panégyrique me fit de la peine; elle s'en apperçut, et se tut.

« La nuit du sixième jour de notre séjour à Lauchem, je fus réveillée par un bruit extraordinaire, qui paraissait venir

de la première chambre. J'appelai Esther, qui couchait dans celle du milieu; elle vint précipitamment savoir ce que je voulais. Étonnée de la voir toute habillée, quand elle devait être couchée depuis trois heures, je lui demandai ce qu'elle faisait, et pourquoi elle était encore debout; elle me répondit qu'elle n'avait pu se décider à se mettre au lit, avant de terminer la lecture d'un livre très-intéressant que lui avait prêté M. Zelter : cela me sembla si probable, que je le crus. Quant au bruit que je l'assurais avoir entendu, elle me protesta que je m'étais trompée, ou que c'était l'effet du sommeil. L'air de vérité de cette fille me persuada, et je la renvoyai en l'engageant à se coucher.

« Le lendemain j'espérais voir quelqu'un de la ville; mais personne ne parut. Esther, qui devait aller ce jour-là au bourg, prétexta un mal au pied pour s'en dispenser. Comme il nous restait suffisam-

ment de provisions pour passer la journée, je n'insistai pas. La nuit suivante, le même bruit que j'avais entendu vingt-quatre heures avant se fit entendre de rechef. Voulant m'assurer par moi-même de ce qui pouvait l'occasionner, je me levai promptement, passai une robe de chambre, et, ouvrant doucement ma porte, je me trouvai dans la chambre d'Esther. Elle n'y était pas; mais la porte qui communiquait à la première pièce, étant restée ouverte, j'y vis de la lumière, et je l'entendis parler bas avec quelqu'un. La curiosité prévalut sur la crainte; je m'approchai dans l'instant où elle disait : — Vous irez la chercher vous-même, car je ne suis pas assez forte pour la porter, et je suis sûre qu'elle ne viendra pas volontairement. Le tremblement me saisit; sans deviner le danger que je courais, je sentis que j'étais perdue. Mon premier mouvement fut de me sauver dans ma chambre pour

en barricader la porte; mais mes jambes vacillantes d'effroi s'embarrassèrent dans ma robe, et je tombai sur le plancher. Esther accourut la lumière à la main; elle voulut m'aider à me relever : sa présence fit sur moi l'effet de l'approche d'une bête venimeuse. Je retirai ma main, dont elle s'était saisie, et repoussai la sienne avec horreur. — Vous ne voulez donc pas de mon secours? dit-elle d'un air hardi. M. Frédéric, venez donc prêter votre assistance à la belle dame. — Frédéric est ici! m'écriai-je à moitié morte. O ciel! ayez pitié de moi. — Vos vœux seront exaucés, M.lle de Fleury Voumard, dit le pervers avec affectation et ironie. Vous avez desiré la retraite, je ne viens pas faire cesser la vôtre; vos desirs sont des lois pour moi. Alors il me prit dans ses bras, et me porta dans la première chambre, me posa sur une trappe qu'il avait descendue, et tirant fortement une

corde, il me fit monter jusqu'au plafond. La planche sur laquelle j'étais s'encadra dans un trou, et je me trouvai dans le colombier, dont l'échelle qui y conduisait, et qui était posée en dehors, avait disparu : un lit, une table et deux chaises composaient tout l'ameublement de cette prison d'un nouveau genre. Le jour qui commençait à poindre ne se laissant appercevoir que par une très-petite fenêtre, destinée au passage des pigeons, je ne doutai plus que Frédéric n'eût le dessein de me faire mourir en ce lieu, car nul secours ne pouvait m'en tirer.

CHAPITRE VIII.

Mariage. Retour en France. Lettre anonyme. Un mari dénonce sa femme.

« QUELQUES heures que je passai dans les angoisses les plus cruelles avaient totalement détruit mon courage ; je ne pleurais pas, mais je me tordais les bras, et ma raison commençait à s'évanouir : mes idées devenaient folles, incohérentes ; j'essayai de briser la trappe avec mes chaises et ma table. Je voulais m'étrangler avec les draps du lit ; heureusement cet excès de rage délirante fit place à un état plus calme. Je pensai à la fin cruelle de mes chers parens, je me rappelai l'exemple de courage que j'en avais reçu ; une fervente prière que j'adressai à mon Dieu me rendit à moi-même. Je me sen-

tis en état de supporter encore de plus grands maux, et j'attendis avec résignation la sentence que mon bourreau prononcerait contre moi.

« Vers midi la trappe descendit, et remonta avec des provisions, à côté desquelles était un écrit contenant ces mots :

« On n'en veut point à vos jours, soyez « sans crainte ; celui qui vous aime aura « soin de les protéger : la fin de votre cap« tivité est entre vos mains. Dans quel« ques jours vous saurez ce qu'on attend « de vous ; d'ici là, vous ne manquerez « pas du nécessaire : tous les matins vous « recevrez par la même voie votre nour« riture de la journée, n'épuisez pas vos « forces ; ce serait vainement que vous « tenteriez, ou de fuir, ou d'obtenir « des secours étrangers : vous savez bien « que personne ne pourrait vous enten« dre. Ceux qui vous ont conseillé de « chercher une retraite à Lauchem ne se

« doutaient pas que je serais votre gar-
« dien : ils vous croient bien loin. J'ai eu
« soin de les faire instruire de votre dé-
« part, afin de leur éviter une course ici,
« qui aurait été inutile. Vous imaginez
« bien que ce départ a été annoncé
« comme venant de votre part. »

« La lecture de cette lettre n'ajouta rien à ma douleur; avant de l'avoir reçue, je savais que j'étais sous l'entière dépendance du méchant Frédéric : cependant cette phrase, *la fin de votre captivité est dans vos mains*, me fit penser qu'il m'offrirait peut-être quelques moyens d'échapper à la mort. Je ne m'avisai pas de penser qu'il persistait à vouloir m'épouser malgré moi; cette idée, si elle m'était venue, aurait achevé de me tourner la tête.

« Trois jours s'écoulèrent sans que j'eusse d'autre nouvelle que l'envoi journalier de mes alimens; j'ignorais même

si Frédéric était mon pourvoyeur, ou s'il avait chargé Esther de la commission.

« Une nuit, j'entendis la trappe se déranger, sans quitter entièrement sa place. Une voix que je reconnus pour celle de Frédéric me cria de m'asseoir sur la trappe, et qu'on me descendrait. Je fus longtemps avant de m'y décider; mais réfléchissant que, rien ne pouvant me soustraire au pouvoir de Frédéric, mon refus ne ferait que l'irriter, et rendre mon sort plus affreux, j'allais me soumettre. Ces réflexions avaient pris quelques minutes; l'impatient et grossier Frédéric répéta ses ordres en jurant. Je me plaçai sur la planche, et me trouvai au milieu de cinq personnes, dont trois hommes qui m'étaient inconnus. Frédéric et Esther se présentèrent pour m'aider à descendre; je les repoussai tous les deux. Un des étrangers m'invita à passer dans la chambre que j'avais occupée: plusieurs chaises

étaient rangées autour d'une table, j'en pris une pour m'asseoir, car je ne pouvais pas me soutenir. Frédéric m'adressa la parole: — Quand je vous fis à Hambourg l'offre honorable de ma main, je savais qu'on avait voulu me tromper en vous donnant à moi pour la fille d'un négociant de Strasbourg. Je savais que le nom de Fleury ne vous appartenait pas plus que celui de Voumard; je savais les raisons qui vous faisaient quitter la France; je savais que, soupçonnée à Str.... vous y aviez été arrêtée et emprisonnée, et que, sans un jeune homme, vous le seriez encore. Vous paraissez étonnée; pauvre enfant, comment avez-vous pu vous flatter d'échapper à la surveillance d'un agent du comité de sûreté générale? Je puis aussi aisément vous perdre que je puis vous sauver; c'est à vous de choisir: dans une heure nous partons pour Paris, et je vous y ramenerai comme une émi-

grée, ou pour Metz, où je dois aller, et où je vous laisserai pour jouir de tous les honneurs et de tous les agrémens de la vie. Je l'écoutais avidement, et j'avoue que je ne devinais pas pourquoi il doutait de mon choix. Il continua : — Voilà un prêtre et deux témoins ; devenez ma femme, et tous vos dangers sont passés. Je fis un mouvement d'horreur. — Je sais, je sais que vous ne m'aimez pas ; mais, moi, je vous adore, et j'ai des principes : si je n'en avais pas, je vous forcerais d'être ma maîtresse. — Jamais ! dis-je, avec véhémence. — Ce n'est pas de cela dont il est question : avez-vous choisi ? — Oui, je préfère la mort au titre de votre épouse. Vous ne m'inspirez qu'horreur et crainte. — En ce cas, partons à l'instant. — Ma chère maîtresse, ayez pitié de vous même ! me dit Esther. — Eloigne-toi, monstre de perfidie ! m'écriai-je en détournant la tête, ta présence me fait mal. — Il faudra

pourtant bien la supporter, reprit Frédéric ; elle vous accompagnera jusqu'à Paris, et ne vous quittera qu'à la porte de la conciergerie, où je vous descendrai, afin que votre affaire soit plus tôt expédiée. — Quoi ! j'aurais la douleur d'avoir pendant tout le voyage cette malheureuse sous les yeux ? Promettez-moi que je ne la reverrai jamais, et voilà ma main. — Je vous le jure, dit Frédéric. Allons, messieurs, procédons à la cérémonie, et qu'il n'y manque rien.

« En moins d'une heure, je devins la femme de l'homme du monde que je haïssais le plus. Veuillez considérer, Mylady, jusqu'à quel point j'avais la tête égarée. Sans hésiter j'avais préféré la mort à mon union avec Frédéric, et la seule idée d'avoir à mes côtés cette misérable Esther me décida au plus terrible des sacrifices.

« Avant de monter dans la voiture qui

nous attendait, je priai Frédéric de me permettre d'écrire un mot à M.me Schewend; non seulement il s'y opposa formellement, mais, en outre, il me fit promettre sur l'honneur que je n'entretiendrais jamais aucune correspondance avec ses parens.

« Notre voyage se fit avec la plus grande célérité. Frédéric avait repris plus de douceur, il avait pour moi des attentions, même des petits soins; je remarquai dans nos conversations que son esprit était plus gâté que son cœur. Cette découverte me donna l'espoir qu'il pourrait un jour renoncer à la vie vagabonde qu'il menait, revenir à des sentimens plus humains, et rentrer dans la maison paternelle; pensée illusoire! il aurait fallu le tirer entièrement de la fange où il était plongé, et sur-tout l'empêcher de voir les gens exécrables qu'il nommait ses amis.

« Arrivés à Metz, il me logea superbement, monta ma maison sur le ton de la plus grande opulence, et me couvrit de diamans. Cet excès de luxe me surprit d'autant plus, que je savais que ses moyens étaient très-bornés, parce que son père, ne voulant pas favoriser son séjour en France, ne lui accordait que le strict nécessaire; mais j'ignorais qu'étant généralement connu pour l'homme revêtu des pouvoirs les plus étendus du gouvernement, il inspirait un tel effroi, qu'aucun marchand n'osait lui rien refuser de ce qu'il paraissait desirer : ainsi toute notre magnificence n'était due qu'à la crainte.

« Après un séjour de trois semaines, pendant lesquelles Frédéric me témoigna beaucoup de tendresse et d'égards, il partit pour la capitale. Ses adieux furent affectueux; le changement apparent de mon époux avait fait disparaître la haine de mon cœur : quelque injustes qu'eussent

été les moyens dont il s'était servi pour arracher mon consentement à un hymen pour lequel j'avais toujours témoigné le plus grand éloignement, je l'avais accordé; ainsi il était de mon devoir de repousser toute idée qui lui fût désavantageuse.

« L'air d'opulence qui régnait chez moi engagea les nouveaux riches à briguer ma connaissance, et le pouvoir illimité de mon époux me fit rechercher par ceux qui craignaient de devenir ses victimes : je fus donc accueillie et fêtée par plus des trois quarts des habitans de Metz. Dans le nombre des derniers dont je viens de parler, je distinguai bientôt une chanoinesse du ci-devant chapitre noble de Saint-Louis. C'était une des plus aimables femmes qu'on puisse rencontrer; nous nous devinâmes avant de nous faire aucun aveu, et je puis dire que nous nous estimâmes dès le premier jour que nous nous vîmes. Nous passions peu de jour-

nées sans nous visiter l'une ou l'autre; et, quoiqu'elle fût beaucoup plus âgée que moi, notre liaison devint extrêmement intime. Ce fut elle qui me parla beaucoup, et de la manière la plus flatteuse, de la belle et vertueuse mademoiselle de Bouran. M. de Bouran, qui brûlait d'impatience de faire à Amelina des questions sur sa mère, depuis qu'elle avait parlé de son arrivée à Metz, ne put se contenir plus long-temps. — Au nom du ciel! Madame, dit-il à Amelina, cette chanoinesse ne vous aurait-elle pas parlé de madame de Bouran, ma mère? Amelina se trouva fort embarrassée de répondre; car il était clair que la mort de cette dame était encore ignorée de ses enfans. De Bouran démêla sur-le-champ qu'elle n'osait dire ce qu'elle savait. — Grand Dieu! s'écria-t-il, d'une voix altérée, ma digne mère aurait-elle été aussi une des victimes? Je ne survivrais pas à cette horrible certitude. — Oh!

non, non, reprit Amelina précipitamment, ils ont respecté son âge et son infirmité. De quoi pouvoir accuser une femme aveugle? — Ma bonne maman est donc devenue aveugle? demanda tristement Félicité. — Oui, Mylady; mais, pardon de vous avoir appris une nouvelle fâcheuse, dont je vous croyais instruite. — Du moins, jouit-elle d'une bonne santé? — Pendant mon séjour à Metz, elle était bien vacillante; mais, dans ces jours de terreur, la santé la plus robuste pouvait-elle résister aux secousses perpétuelles qu'on éprouvait? La vie de chaque individu n'était qu'une agonie qui se prolongeait. Nous nous entretenions avec la chanoinesse de madame votre sœur, dont nous lisions les ouvrages avec l'intérêt qu'ils méritent: c'est une de nos plus fécondes romancières; ses écrits, marqués au coin de la sensibilité et de la décence, annoncent un cœur tendre et une ame pure.

Il paraît que la révolution ne l'a pas mieux traitée que beaucoup d'autres, et que sa fortune, ainsi que celle de son mari, qui était incarcéré à la Bourbe à l'époque où j'y étais, s'est trouvée engloutie dans le tourbillon des mesures révolutionnaires. On m'a assuré que sa plume était aujourd'hui l'unique soutien de son existence et de celle de sa famille. Qu'elle doit s'enorgueillir de la devoir à un moyen aussi honorable! »

M. de Bouran, à qui cette conversation rappelait des torts graves envers cette sœur dont il avait été tendrement aimé, et de qui il avait reçu de fréquens sacrifices dans ses étourderies de jeunesse, en détourna adroitement le sujet. L'opulence dont il jouissait lui faisait regretter amèrement d'avoir cherché à éloigner sa sœur du cœur de leurs parens, et de l'avoir fait déshériter d'un bien dont il se trouvait entièrement privé par son émigration. Madame Schewend revint à son intéressante histoire.

« Le sort cruel qui me poursuivait sans cesse semblait s'attacher à faire souffrir tous ceux qui m'étaient chers. La douce, l'aimable madame de B... fut aussi incarcérée, et il me fut impossible de la voir; je ressentis vivement ce terrible événement, et avec d'autant plus de raison, que son ancien état la rendait doublement suspecte.

« Je recevais rarement des nouvelles de Frédéric, et, quoiqu'il m'eût défendu de lui écrire, je pris sur moi de contrevenir à ses ordres, pour l'engager à faire rendre la liberté à mon amie. Sa réponse fut courte; la voici : *Je vous défends de vous mêler de pareille chose; ne m'écrivez plus.*

« Trois mois s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de mon mari, et j'en étais vraiment inquiète. Depuis quelques jours il circulait un bruit qui me parvint par les valets. Ma femme de chambre, craignant

que je ne l'apprisse d'une manière imprévue, prit des précautions pour m'en instruire. On disait que Frédéric avait perdu les bonnes grâces de Roberspierre, et qu'il tarderait peu à devenir sa victime. Cette nouvelle me fit plus de peine qu'elle ne me causa de surprise. Depuis le règne de cet homme abominable, un grand nombre de ses amis et de ses créatures avait été sacrifié à la crainte d'en être dénoncé. Je m'apperçus, dans les sociétés, qu'on ne doutait pas de la disgrace de mon mari, par la froideur avec laquelle on me reçut, et, plus encore, au ton impérieux que prirent les créanciers de Frédéric. Ceux qui, avant, n'osaient pas même demander ce qui leur était dû, menacèrent de faire vendre jusqu'aux cendres du feu. Je leur proposai de reprendre ce qu'ils avaient fourni; mais ils exigeaient un dédommagement, et je n'avais pas d'argent: mon mari m'en avait laissé très-peu,

et ne m'en avait point envoyé depuis son départ ; j'avais même été forcée de vendre une partie de mes diamans aux Juifs de cette ville pour soutenir ma maison.

« J'étais dans la situation la plus triste et la plus embarrassante, quand on m'adressa de Paris une lettre anonyme, par laquelle on m'apprenait que mon époux vivait publiquement et d'une manière scandaleuse avec une fille de Hambourg, nommée Esther, et que cette malheureuse était parvenue à me chasser entièrement du cœur de son amant.

« Ce que j'éprouvai, après la lecture de cette lettre, n'était ni colère, ni jalousie, mais un dépit mêlé de craintes. Je savais qu'un écrit non signé ne méritait, dans un temps de calme, aucune confiance ; mais, à l'époque où nous étions, le danger de se faire des ennemis, en voulant rendre service, forçait à se cacher sous le manteau de l'anonyme. C'était le seul

moyen de ne pas se compromettre. Cet avertissement, loin de m'être utile, ne fit qu'ajouter à mes inquiétudes.

Un soir, que j'étais restée chez moi, on vint m'avertir qu'un citoyen desirait me parler en particulier : j'avais quelques personnes qui faisaient des parties de jeu ; je passai dans ma chambre à coucher, ordonnant qu'on y conduisît la personne qui demandait à me voir. Je vis entrer un homme d'une cinquantaine d'années, qui, après s'être assis, m'adressa la parole d'une voix basse. Voici, mot pour mot, ce qu'il me dit : — Pour vous servir, citoyenne, je m'expose aux plus grands dangers ; écoutez-moi bien, et ne perdez pas un moment pour suivre mes avis ; votre vie dépend de votre célérité. Il y a deux heures que je suis arrivé avec votre mari ; en ce moment il est à l'assemblée populaire : dans le nombre des arrestations que nous devons faire

en vingt-quatre heures, votre nom est à la tête, non avec la simple dénomination de suspecte, mais comme une émigrée rentrée. Frédéric a été au moment d'être lui-même arrêté ; l'ordre en était donné par Roberspierre. Averti à temps, il a su prévenir l'orage, l'ordre a été révoqué, et aujourd'hui il est mieux que jamais avec son patron. Soit pour consolider le raccommodement par une preuve de grand dévouement à la chose publique, soit, et je crois plutôt cette dernière raison, que sa maîtresse, qui ne vous aime point, ait obtenu sur lui de lui faire dénoncer sa femme, le fait est qu'il a eu l'atrocité de vous représenter comme une dangereuse ennemie de la république. Remplissant à-peu-près les mêmes fonctions que Frédéric, je ne prétends pas vous donner de moi une grande idée. Que les circonstances, ou tout autre motif, m'aient jeté dans une carrière qui ne

peut être celle d'un honnête homme, tout cela doit peu vous importer; qu'il vous suffise de savoir que le vice même a ses barrières, et Frédéric me semble aller beaucoup trop loin. C'est moi qui vous ai fait écrire la lettre que vous avez dû recevoir; tout coupable que j'ai pu être jusqu'à présent, je n'ai pu voir sans horreur un mari dévouer à la mort une femme jeune, innocente et belle, parce qu'elle déplaît à sa maîtresse. J'étais ici quand vous y arrivâtes; alors l'amour enivrait Frédéric, et il m'avait fait de vous l'éloge que sûrement vous méritez.

« Je connais votre position; Frédéric, en partant, ne vous avait laissé que des dettes, et comme, pour voyager, on a besoin d'argent, voilà des assignats pour tout le temps que vous serez en France, et voilà de l'argent pour le pays étranger. Voici aussi un passe-port pour l'Allemagne, sous le nom de Kerpen, jeune

homme de quinze ans, qui est censé venir de Sar-Louis, où il était dans une pension, et qui est appelé dans son pays par la mort de sa mère; tout cela est relaté dans le passe-port qui, dans l'origine, a été expédié pour le jeune Kerpen, mort il y a six heures à l'auberge où nous sommes descendus : à onze heures ce soir je vous apporterai moi-même un de ses habits, que j'ai fait acheter par un de mes domestiques; je présume qu'il vous ira bien. Faites en sorte de partir demain aux portes ouvrantes; avec ce passe-port vous ne courez aucun danger, car il est parfaitement en règle. Je ne vous demande pas la route que vous prendrez, et je veux même l'ignorer.

« Pendant tout le temps que l'inconnu parla, je respirais à peine, dans la crainte de rien perdre de ce qu'il me disait; dès qu'il eut cessé, il se leva pour sortir: c'est avec peine qu'il me fut possible d'ar-

ticuler quelques mots de remercîmens. Il me fit signe de me taire, et dit très-bas: —Soyez discrète, prudente, et sur-tout ne perdez pas de temps. Il ne voulut pas que je l'accompagnasse, et, en me quittant, il réitéra la promesse de m'apporter un habit d'homme. A peine était-il au bas de l'escalier, qu'il remonta précipitamment.—Sur toute chose, me dit-il, point de confidence, n'importe de quel genre.

CHAPITRE IX.

Fuite. Arrivée à Hanovre. Départ pour l'Angleterre. Esther reparaît.

« RESTÉE seule, je cherchais à me persuader que ce que je venais d'entendre n'était qu'un rêve de mon imagination. Dénoncée par mon mari, avertie de ce

noir complot par un de ses complices, obligée de déguiser mon sexe, et de recommencer à courir le monde, tout cela me semblait si loin de la probabilité, que je ne pouvais y croire; cependant le passe-port que je tenais à la main, et l'argent ainsi que les assignats restés sur ma table, me confirmèrent la terrible vérité.

« Le ciel qui, sans doute, voulait m'éprouver en permettant que je fusse accablée de tant et de si fréquentes calamités, m'avait favorisé d'une force d'esprit et d'une énergie surnaturelle dans les occasions périlleuses; plus le danger me parut éminent, et plus je me sentis de courage pour le supporter. La chose la plus essentielle pour le moment était de dissimuler mon trouble, en retournant dans le salon, où l'on ne s'était pas apperçu de mon absence. Dès que tout le monde se fut retiré, je demandai mon souper, auquel je

fis peu d'honneur. A onze heures précises, l'inconnu se fit annoncer; il me remit un paquet, me souhaita moins de peines à l'avenir; réitéra le conseil de partir aux portes ouvrantes, et me dit adieu.

« Une femme craintive, et qui n'aurait pas, comme moi, été accoutumée aux traverses de la vie, se serait abandonnée au désespoir. Dans le fait, ma position était excessivement embarrassante: comment pouvoir échapper aux regards de mes gens en sortant sous mon nouveau costume? et quel pouvait être mon motif pour m'absenter de très-grand matin, moi qui ne quittais jamais ma maison avant midi? Ce fut cependant cette dernière circonstance qui favorisa ma fuite.

« Je passai la nuit à arranger dans ma tête un plan de route. Une heure avant celle de l'ouverture des portes, je me re-

vêtis de l'habit que l'obligeant inconnu m'avait apporté. Son zèle avait prévu qu'il fallait joindre à l'habit tous les accessoires de son sexe; il n'y manquait rien. Des bijoux qui me restaient je ne pris qu'une montre à répétition, sans ornement; je la plaçai dans une ceinture avec l'argent et les assignats que l'inconnu m'avait donnés, ne gardant des derniers dans ma poche que pour une médiocre somme, et je m'entourai de cette ceintures. Mes préparatifs terminés, et l'heure de mon départ arrivée, je quittai mon appartement, et descendis le plus doucement possible. Personne n'était encore levé, excepté le portier qui balayait le devant de la maison; profitant de l'instant où il avait le dos tourné, je sortis sans qu'il me vît, et passai à côté de lui, sans qu'il eût la plus légère idée que j'étais sa maîtressse.

« Après de mûres réflexions, je m'é-

tais décidée à suivre la route de Strasbourg, imaginant avec raison que, si l'on courait après moi, ce serait précisément celle où l'on ne me chercherait pas. Mon projet était, si mes forces me le permettaient, de voyager à pied les trois ou quatre premiers jours; ce que je fis sans aucun accident, ni même beaucoup de fatigues. Cet essai m'encouragea, et je continuai de marcher jusqu'à Saverne; alors, me sentant hors d'état de poursuivre de cette manière, je m'informai si je pourrais trouver une voiture pour Francfort. Il y en avait une de renvoi dans l'auberge où j'avais couché; je m'arrangeai avec le cocher, et nous partîmes le lendemain au point du jour. J'avais nommé Francfort, sans avoir précisément le dessein de me rendre là plutôt qu'ailleurs; mais ayant trouvé une occasion de m'éloigner, il était tout simple que j'en profitasse. Arrivée à Francfort, il fallut prendre un parti : j'eus l'idée

de retourner à Hambourg chez mes bons amis, qui ignoraient que je fusse devenue leur belle-fille; mais Ernestine pouvait en instruire sa fille, cette misérable Esther, cause de tous mes maux. D'ailleurs c'était en quelque sorte me replonger dans le gouffre, puisque Frédéric aurait le droit de se rendre maître de ma personne. Je n'avais aucune preuve à montrer de ses projets homicides envers moi; ce que j'en aurais dit était si peu vraisemblable, que personne, excepté M. et M.me Schewend, n'y aurait cru.

« J'avais souvent entendu parler d'Hanovre, comme d'une ville agréablement située, et dont les habitans étaient doux et humains. Je choisis donc cet endroit pour le lieu de ma retraite, et je m'y rendis à peu de frais; j'eus le bonheur d'y rencontrer une famille honnête, qui obtint bientôt ma confiance : par l'avis de ces braves gens, je repris l'habit de

mon sexe, et je passai dans cette maison trois mois, sans éprouver aucune crainte du genre de celles qui ne m'avaient pas quittée depuis la mort de mes respectables parens.

« Comme mes hôtes recevaient les papiers-nouvelles, ils m'arrivait quelquefois de les parcourir; et j'y vis que Frédéric continuait à mériter la faveur des meneurs, et qu'on ne cessait de l'employer dans les expéditions de l'espèce de celle à laquelle j'avais eu le bonheur d'échapper. Quoique je n'aie jamais ressenti pour Frédéric d'autre sentiment que celui de l'effroi, je ne voyais qu'avec douleur que le malheureux marchait à grands pas vers le précipice préparé à ceux qui suivaient la même carrière que lui. Dans mes confidences aux aimables Hanovriens chez qui j'étais logée, je m'étais bien gardée de me donner pour la femme d'un homme en horreur à l'uni-

vers ; je n'étais à leurs yeux qu'une des cent mille victimes de la révolution française, fuyant la tyrannie et la mort.

« Dans un article de la gazette de Bruxelles, on nommait plusieurs émigrés de marque qui venaient d'arriver à Londres, et qui y avaient reçu l'accueil le plus flatteur du roi et de toute la cour. Mon oncle, le ci-dev. évêque de M..... se trouvait dans la liste : aussitôt je conçus l'idée de me rendre en Angleterre, pour me mettre sous la protection du seul parent que je connusse au monde. Je sentais l'inconvenance, pour une jeune personne comme moi, de ne tenir à personne ; en outre mes ressources, malgré l'économie dont j'usais, finissaient par s'épuiser ; et alors quel serait mon sort ? Ces réflexions me décidèrent.

« Je ne prolongerai pas mon fatigant récit par les inutiles détails de mon départ de Hanovre et mon embarquement pour l'Angleterre.

« J'étais dans le vaisseau, brûlant d'impatience d'arriver pour retrouver un oncle qui m'avait toujours tendrement aimée. Parmi les passagers, il ne se trouvait que quatre femmes en me comptant; j'en vis deux à mon arrivée, la troisième était couchée, et ne parut que le soir. Concevez quelle dut être ma surprise et ma terreur en trouvant en elle mon implacable ennemie, la perfide Esther; en m'appercevant, elle fit un pas en arrière, et changea de couleur; mais, se remettant presque aussitôt, elle accourut vers moi avec un air d'empressement et de joie. — Ah! ma chère Madame, que je suis contente de vous voir! Je détournai la tête sans lui répondre. — Vous êtes donc encore fâchée contre moi? Cependant M. et M.me Schewend, à qui j'ai expliqué mes motifs, m'ont facilement pardonné. Vous devez les imiter, Madame, car si je vous ai trompée, c'est parce

que j'ai cru vous servir ; et, pour preuve que je suis rentrée en grace avec eux, c'est qu'ils ont eu assez de confiance en moi pour me charger de vous aller trouver en Angleterre, où on leur avait dit que vous étiez depuis quelques mois, et de vous engager à revenir à Hambourg, où ils vous recevront comme l'enfant de leur choix, et la veuve de leur malheureux fils. — Comment! m'écriai-je, est-ce que Frédéric?..... — Il a eu le sort de ses prédécesseurs : l'homme qu'il a servi avec zèle et attachement a fini par le sacrifier à sa défiance. — Pauvre infortuné! dis-je, en donnant un soupir à sa mort, j'avais prévu ta fin terrible, et j'ai fait ce que j'ai pu pour t'engager à t'en garantir ; mais tu n'as pas voulu m'en croire. Pendant tout ce soliloque, je n'avais pas daigné jeter les yeux sur Esther. — Serez-vous donc inexorable ? reprit-elle d'un air suppliant. Je vous demande ma grace, au

nom de M. et M.me Schewend. — Comment, dis-je enfin à cette fille, ont-ils pu recevoir une créature telle que vous ? — Mais, Madame, je n'ai pas quitté leur maison. Lorsque vous ne voulûtes pas me permettre de vous accompagner à votre départ de Lauchem, je revins à Hambourg, et me jetant aux pieds de mes maîtres, je leur avouai que je m'étais prêtée, par bonne intention, aux moyens dont M. Frédéric s'était servi pour obtenir votre consentement à son mariage avec vous, et je ne les ai quittés, comme je vous l'ai dit, que pour venir vous chercher. — Comment ! repris-je, vous n'avez pas été à Paris ? vous n'y étiez pas la compagne criminelle de Frédéric ? — Juste dieu ! Madame, qui donc a pu vous débiter des mensonges aussi atroces ? Je n'ai pas revu M. Frédéric depuis l'instant où il est monté en voiture avec vous.

« L'air de sincérité de cette fille me

persuada. Je crus que l'inconnu avait commis une erreur, et que le même nom porté par deux personnes différentes avait seul causé la méprise. Cependant Esther, en se justifiant de la plus forte accusation, n'en était pas moins coupable à mes yeux. N'avais-je pas été témoin de sa trahison, de sa duplicité ? Mais, d'un autre côté, devais-je être plus sévère que le banquier et son épouse ? Sans doute ils avaient vu plus d'imprudence que de méchanceté dans la conduite d'Esther; enfin, mylady, en dépit de moi et de la raison, je pardonnai à la fille d'Ernestine tous les maux qu'elle m'avait causés, et je consentis à la reprendre avec moi, étant décidée à aller voir mon oncle. Avant de retourner dans le sein de l'amitié, je me félicitai de n'être pas seule ; il me sembla que je ne devais pas repousser la compagne que la providence m'envoyait pour aider à mes recherches.

« Cette fille s'étudia tellement à regagner mes bonnes graces que, même avant notre arrivée à Londres, je lui avais rendu mon estime. Mon premier soin fut d'écrire à madame Schewend; il m'était si doux d'avoir enfin la liberté de lui témoigner mon attachement et ma reconnaissance. Fidelle à la parole que Frédéric avait exigée de moi, je ne la faussai pas pendant sa vie. Sa mort me rendant mes droits, je recouvrais celui de renouer une amitié si précieuse à mon cœur. Esther fut porter ma lettre à la poste, et se chargea de s'informer de la demeure de mon oncle. Je fus peu étonnée de son *insuccès*, dans une aussi grande ville que Londres. Il me parut qu'il ne devait pas être facile de découvrir l'adresse de quelqu'un, et sur-tout d'un étranger.

CHAPITRE X.

Promenade au park Saint-James. Rencontre. Changement de demeure. Découverte.

Afin de ménager les petits fonds qui me restaient, je pris un logement extrêmement modeste, et, comme ma garde-robe était très-médiocre, je ne sortais que très-rarement. Esther avait l'air de prendre beaucoup de peine pour trouver M. de M...; mais elle n'y réussissait pas, et revenait chaque jour fort triste de l'inutilité de ses démarches, pour lesquelles elle ne se rebutait point, car elle passait presque toutes les journées dehors.

« Cependant j'étais depuis plus de deux mois à Londres, et sûrement j'aurais dû recevoir la réponse de Hambourg. Ce retard m'affligea beaucoup, et fit naître mes

inquiétudes sur la santé de mes amis. Le chagrin commençait à me gagner; la difficulté de découvrir mon oncle, le silence de madame Schewend et la diminution de mon argent me causaient des tourmens continuels. Je croyais aussi m'appercevoir d'un changement dans les manières d'Esther. A la place du zèle qu'elle m'avait témoigné depuis notre réunion, je ne trouvai que négligence et humeur. Sa toilette fut infiniment plus soignée, et je vis sa garde-robe se monter dans un genre qui ne devait convenir ni à son état ni à ses finances. Aux observations que je lui en fis, elle me dit qu'elle avait apporté quelques pièces d'or, qu'elle devait aux bontés et à la générosité de M. Schewend. Cette réponse fit naître en moi une idée qui ne s'était pas encore présentée. Il était impossible que mes amis l'eussent envoyée en Angleterre pour me chercher, sans lui avoir donné une lettre de change

sur un de leurs correspondans de Londres. Cette réflexion, que je m'étonnais de n'avoir pas faite plus tôt, renouvela mes soupçons sur la fidélité d'Esther, et je me persuadai que c'était avec les fonds qu'on lui avait remis pour moi qu'elle faisait continuellement des emplettes. Rien n'est plus déplaisant que de vivre avec quelqu'un dont on suspecte la conduite.

« Un jour Esther rentra avec un air de contentement qui lui était peu ordinaire : je crus qu'elle m'apportait de bonnes nouvelles ; jugez de ma consternation en apprenant que mon oncle n'était plus en Angleterre. Il l'avait quittée avec le duc de La...... et plusieurs autres émigrés, depuis un mois. — D'où provient donc votre grande gaieté, demandai-je à Esther ? — De l'espoir que, n'ayant plus rien à faire ici, nous retournerons bientôt dans mon pays. — Il est vrai, dis-je, que c'est le seul parti qui me reste à prendre ;

mais il devient impossible à exécuter dans l'état de dénuement où je suis.—Il faut mander à M. Schewend de vous envoyer de l'argent.— A quoi sert d'écrire puisqu'on ne me répond pas ? — Peut-être la première lettre a-t-elle été égarée ; il ne faut pas perdre courage.

« Atterrée par ce dernier événement, je me livrai aux plus tristes pensées, et me sentant la tête pesante, je dis à Esther de venir faire un tour de promenade avec moi. Nous demeurions dans une rue qu'on appelle Broad-way, très-voisine du park S. James ; ma proposition parut la contrarier, car elle chercha à me faire changer d'idée : cependant, n'y ayant pas réussi, elle me suivit d'un air boudeur.

« Je choisissais pour mes promenades l'allée la moins fréquentée, nommée Bird-cage-walk ; il est rare d'y rencontrer d'autres promeneurs que des vieillards, ou des bonnes accompagnant des enfans.

Ce jour-là il s'y trouva une bande de jeunes gens, dont plusieurs, en uniforme des Gardes, s'annoncèrent par du bruit et des éclats de rire : pour les éviter, je pris un sentier qui conduit à une prairie ; mais très-malheureusement ils nous avaient vues, et voulurent satisfaire leur curiosité, que notre empressement à quitter l'allée qu'ils tenaient avait excitée. En conséquence, ils marchèrent sur nos pas avec tant de vîtesse, qu'ils parvinrent bientôt jusqu'à nous. J'étais désolée de cette aventure ; mais je sus dissimuler, et j'affectai un air calme et fort sérieux. Je continuai à marcher les yeux baissés, sans paraître m'appercevoir que nous étions presqu'entourées de cette folle jeunesse. A leur bruyante conversation avait succédé un grand silence. Quoique je ne portasse mes regards d'aucun côté, je crus remarquer qu'Esther avait ralenti sa marche : bientôt un assez long espace nous sépara,

mais je n'osai m'arrêter pour l'attendre, et savoir les raisons qui la retenaient. J'étais au moment d'atteindre l'extrémité de la prairie, quand Esther se retrouva à mes côtés ; et comme je n'entendais plus marcher derrière moi, je la fixai : elle était rouge et embarrassée. Avant que j'eusse eu le temps de lui faire des questions, elle se hâta de me dire que, voyant combien la poursuite de ces jeunes gens me fâchait, elle avait cru bien faire de leur adresser la parole pour les prier de cesser de m'importuner. Je la blâmai d'avoir agi sans ma permission ; mais, comme elle était parvenue à me débarrasser des importuns, je cessai de m'occuper de son imprudence, et de ce qui l'avait occasionnée.

« En regagnant l'allée pour retourner chez moi, je revis deux des jeunes gens qui me parurent être du nombre de ceux qui nous avaient suivies ; leur uniforme

me les fit reconnaître : ils semblaient attendre mon retour, car, dès qu'ils m'eurent examinée, ils retournèrent sur leurs pas, et je ne les revis plus.

« Le lendemain, en m'approchant de ma fenêtre, j'apperçus, à celle d'une maison en face de la mienne, un homme qui avait les yeux fixés sur moi. Je me retirai précipitamment : toute la journée cet homme ne quitta pas sa croisée, et ne cessa de regarder chez moi.

« Depuis plus de six jours l'inconnu s'était constamment tenu à la fenêtre, où il n'avait d'autre occupation que de me considérer, ou du moins mon appartement, et Esther ne l'avait pas encore remarqué. Un matin elle l'apperçut : j'avais alors, sans aucune intention, les yeux sur elle ; je la vis pâlir, rougir, et dans une minute sa figure se décomposa, au point que j'en fus effrayée. Sans répondre à une question d'intérêt que je venais de lui

faire sur sa santé, elle sortit de ma chambre comme un trait, et ne reparut que quatre heures après. La curiosité est, dit-on, le défaut dominant de mon sexe, il n'est donc pas étonnant que j'en sois un peu atteinte. La conduite de mon voisin paraissait si singulière, que je voulus voir à quoi elle devait aboutir; en conséquence je regardais de temps en temps ce qu'il devenait; mais j'avais soin de me placer de manière à n'en être pas apperçue. Pendant l'absence d'Esther, il ne parut pas, mais aussitôt qu'elle fut rentrée, il se remit à son poste, et continua son étrange manége. Cependant je commençais à m'en ennuyer; ce qui me fit accepter avec empressement la proposition que me fit Esther, de changer de logement jusqu'à l'arrivée de la réponse de mes amis; réponse que j'attendais toujours, ne pouvant me persuader qu'ils m'eussent oubliée. Je ne sais de quel

prétexte se servit Esther pour m'engager à aller habiter ailleurs ; comme cet arrangement me convenait pour n'être plus sous la surveillance de l'inconnu, je ne songeai pas à approfondir son intention ni ses motifs. C'est alors que je vins loger dans la maison, où, sans le secours de ces deux messieurs, j'aurais péri misérablement.

« Etonnée de nous voir seules habiter une grande maison, je demandai à ma femme-de-chambre si elle avait envie d'épuiser ma bourse en loyer. Elle me dit que nous n'avions à payer que les trois chambres du premier, que le reste ne nous appartenait pas, mais que les personnes qui l'occupaient étaient en ce moment à la campagne. Le lendemain de notre nouvel établissement, une voiture s'arrêta devant chez moi, et l'on frappa à la porte ; je crus que c'était quelqu'un qui venait de la part de M. Schewend,

et qui, s'étant d'abord rendu à Broadway, y avait appris ma nouvelle adresse. Esther s'était hâtée d'aller ouvrir, et moi j'attendais au haut de l'escalier pour savoir si j'avais deviné juste. Quelqu'un suivit Esther dans la hall, en disant : — Je veux absolument que vous m'introduisiez près de votre charmante maîtresse. — Je n'ai pas de maîtresse, la personne dont vous parlez est mon amie, et je ne souffrirai pas que vous vous présentiez devant elle. — Cessez, ma bonne, de vouloir me tromper, je ne puis être votre dupe plus long-temps ; d'ailleurs, pourquoi vous plaindriez-vous de moi ? j'ai tenu tout ce que je vous ai promis. La légère impression que vous aviez faite sur moi est passée, soyez assez juste pour sentir que quiconque a vu votre maîtresse ne peut plus s'occuper de vous. — Ingrat ! dit Esther en pleurant, vous joignez l'insulte à la perfidie ; mais crai-

gnez tout de mon amour outragé : je vous aime trop pour vous perdre sans me venger. — Et de quoi, et de qui vous venger, ma petite ? — De vous, de celle qui me ravit votre cœur. — Voilà de jolis projets ; mais croyez-moi, mon enfant, mettez tous ces grands airs de côté : vous savez qui je suis, et franchement avez-vous pu penser qu'un jeune homme tel que moi pût faire durer une intrigue subalterne plus de six semaines? Au reste, faisons un nouvel arrangement, où votre intérêt ne perdra rien : annoncez-moi à votre maîtresse, et procurez-moi les occasions de la voir souvent ; à chacune de mes visites je vous remettrai dix guinées ; ce sera votre affaire de les multiplier. — Monstre ! n'espérez pas me séduire par de telles propositions ; non, jamais je ne vous la céderai volontairement, ne vous en flattez pas. — Vous ne voulez donc pas m'introduire près de votre maî-

tresse? — Non, non. — Eh bien! je trouverai les moyens de me passer de votre secours. — Je saurai la soustraire à vos recherches.

« J'étais demeurée sur l'escalier, sans oser ni rentrer, ni descendre; Esther me trouva fixée à la rampe. — Vous avez entendu notre conversation, à ce que je vois, me dit-elle d'un ton impudent; ainsi, je n'ai rien à vous apprendre. — Esther, Esther, dis-je, en regagnant ma chambre, vous êtes une fille perdue. Votre conduite me déshonore, je ne puis vous garder plus long-temps. — Comme il vous plaira, je ne demande pas mieux que de vous quitter. — Demain matin vous emporterez vos effets, et ne reparaîtrez jamais devant moi. — Demain, soit, je sors pour chercher un logement qui me convienne.

CHAPITRE XI.

Incendie. Grand danger. Amelina échappe à la mort par un miracle.

« Restée seule, je sentis la nécessité de changer encore une fois de demeure, afin de me soustraire aux poursuites de l'homme qui voulait absolument me voir. Je ne doutais pas que ce ne fût le même qui s'était logé vis-à-vis de chez moi, et il me paraissait tenir beaucoup à ses entreprises. Le renvoi d'Esther allait me causer un peu d'embarras; mais ce léger inconvénient devait céder à la nécessité de me défaire d'une malheureuse, qui se livrait au libertinage; et, vous l'avouerai-je, cette fille excitait fréquemment ma défiance. Portée à la juger avec rigueur, d'après mes idées sur son compte, il m'eût été impossible de l'aimer; mais les circons-

tances m'avaient en quelque façon forcée à la supporter. Ce dernier événement ayant entièrement levé le masque qui me cachait une partie de ses difformités, j'éprouvai un grand allégement de m'en trouver débarrassée.

« Elle rentra à neuf heures du soir, et fit son service comme à l'ordinaire. Je prenais mes repas dans la première pièce; pendant que je soupais, elle resta assez long-temps dans ma chambre à coucher, sous le prétexte de tout mettre en ordre. A onze heures elle m'aida à me déshabiller; quand je fus au lit, elle continua à arranger encore diverses choses tant sur la table que dans les armoires. Ennuyée de ce qu'elle ne s'en allait pas, je lui dis que je voulais dormir; mais, au lieu de sortir de ma chambre, elle ouvrit mes rideaux, et s'assit à deux pas de mon lit. Surprise d'une liberté qu'elle n'avait jamais osé prendre, je lui fis remarquer

qu'elle s'oubliait. — Non, non, dit-elle d'une voix furieuse, non, je ne m'oublie pas. Ce n'est plus l'instant d'observer les distances; dans peu vous ne vaudrez pas mieux que moi. Ce langage décousu me fit penser qu'elle avait perdu la tête, et, effrayée de me trouver seule avec une folle furieuse, je lui parlai doucement pour l'engager à se retirer. — Mon parti est pris, reprit-elle : vous avez causé tous mes maux, il faut que je me venge; mais, avant, sachez que vos torts envers moi sont irréparables. Ses yeux devinrent si terribles que je craignis les effets de sa rage, et, pour les éviter, je voulus sortir de mon lit, et quitter la chambre. Elle tira un pistolet de sa poche, et m'ordonna de demeurer, ou qu'elle me tuerait. Tremblante, je me replaçai, et attendis dans des transes mortelles la fin de cette horrible scène. — Avant votre fatale arrivée à Hambourg, reprit-

elle, j'étais heureuse. Frédéric m'aimait; il avait ma tendresse, et rien, excepté son séjour en France, ne troublait ma félicité. Votre vue a tout détruit, et l'amour le plus violent s'est emparé de toutes les facultés de son ame. La crainte et ma tendresse lui donnaient sur moi un pouvoir absolu. Il exigea que je me dévouasse à sa volonté; je n'osai résister, et ne sus qu'obéir. Dévorée de chagrin et de jalousie, il me fallut affecter des dehors tranquilles. Votre indifférence lui fit soupçonner qu'il avait été prévenu dans votre cœur, et que vous en aimiez un autre; en conséquence, il me chargea de tâcher de découvrir la cachette de votre secrétaire dans laquelle vous placiez vos papiers, et dont je m'occupais un jour que vous rentrâtes sans bruit dans votre chambre.

« Un matin je lui remis une lettre apportée par un courrier; il l'ouvrit avec

empressement, et s'écria d'un air joyeux : — Je m'en étais douté! c'est une émigrée, elle ne m'échappera pas.

« Sa passion devint si forte qu'il se décida à vous épouser. Vainement je me jetai à ses pieds pour le supplier de ne pas me causer l'horrible spectacle de le voir l'époux d'un autre, quand il m'avait juré mille fois de devenir le mien. Loin d'avoir égard à mon désespoir, il me traita avec dureté, et m'enjoignit d'obéir sans oser me permettre la plus légère opposition à sa volonté suprême. A présent il ne doit plus vous paraître étonnant que le secret qui me fut confié par ma mère cessât à l'instant d'en être un pour Frédéric; vous savez quels en furent les suites. Cependant je l'aimais avec tant de fureur, que je soutins ce cruel affront avec courage, dans l'idée de ne pas le quitter; car je croyais bien partir avec vous : mais vous, qui semblez

être née pour mon tourment, vous vous opposâtes à mon départ. Charmé de faire ce que vous desiriez, le monstre n'hésita pas à me sacrifier à votre fantaisie, et je fus abandonnée à Lauchem, sans secours d'aucun genre. Il ne m'était pas possible de retourner à Hambourg sans m'exposer aux mauvais traitemens de M. et M.me Schewend, et sur-tout de ma mère: par le plus heureux hasard vous aviez laissé votre bourse dans un tiroir de votre chiffonnier, je m'en emparai, et partis sur-le-champ pour B...., petite ville à trois lieues de Lauchem. Là, je pris une voiture et des chevaux, et dirigeai ma marche vers Paris, où je savais que Frédéric ne pouvait pas se dispenser de se rendre bientôt avec vous, ou sans vous.

« Arrivée dans la capitale de France, j'en adoptai les modes, et mon costume fut celui d'une petite-maîtresse jacobine.

Il m'était aisé de savoir quand Frédéric serait à Paris; je n'avais qu'à me rendre tous les jours aux jacobins; il ne manquait jamais d'y aller avec son ami Roberspierre. Mes démarches ne furent pas vaines; au bout de quinze jours j'apperçus Frédéric à la tribune, où il fut très-applaudi suivant sa coutume. A la fin de la séance, je l'attendis au passage: à mon abord il parut mécontent; mais bientôt son front se dérida, et me donnant son adresse, il me dit de me rendre de mon côté chez lui, tandis qu'il allait terminer une affaire, et qu'il m'y rejoindrait.

« Je retrouvai Frédéric aussi tendre et aussi amoureux qu'avant qu'il vous eût vue : cependant il témoignait de temps à autre un léger desir de faire un voyage à Metz ; mais j'eus l'art d'éloigner de jour en jour l'exécution de ce projet. Des rapports, faux ou vrais, faits

à Roberspierre faillirent dès ce temps causer sa perte ; mais ses dénonciations et son patriotisme le rendaient si précieux, que les ordres de l'arrêter furent révoqués presque aussitôt que donnés.

« Craignant toujours qu'il ne m'abandonnât pour vous, je cherchai à faire naître ses soupçons sur votre conduite ; il m'écouta, me crut, et suivit l'avis que je lui donnai de vous dénoncer comme une émigrée, rentrée au mépris des lois. Non, je ne pourrai vous peindre l'excès de ma joie quand, la veille de son départ pour Metz, il me montra votre nom inscrit parmi ceux des victimes vouées à la mort.

« Il revint douze jours après ; son premier mot en m'embrassant fut : — Elle a été sans doute avertie, car elle nous a échappé. — Comment ! m'écriai-je, elle respire encore, et n'est plus sous votre pouvoir ? — Vainement j'ai envoyé

sur toutes les routes.—Vantez-vous donc de votre inimitable surveillance, lui dis-je avec humeur? une femme, une enfant en sait plus que vous. Quelle honte! — Ne me grondez pas, ma chère Esther, car ce malheur, ou je suis bien trompé, m'en occasionnera un irréparable. Il allait me faire part de ses craintes, quand la porte s'ouvrit: trois hommes l'arrêtèrent au nom de la loi. Il ne fit aucune résistance, et, sûr de n'être pas compris des autres, il me dit en allemand: — Munis-toi du plus d'argent que tu pourras, et sauve-toi, s'il est possible, en pays étranger. Reçois mon dernier adieu : on ne sort du lieu où je vais que pour aller à celui du supplice

« Frédéric était à peine hors de la maison que je suivis son conseil. Il m'avait, lors de son départ pour Metz, laissé plusieurs passe-ports à l'effet d'en faire de l'argent; j'en avais vendu deux douze

mille livres en or. Je pris cet argent, et sortis de la maison avec le projet de n'y jamais rentrer. Il me restait deux passe-ports de femmes dont le signalement pouvait être le mien; ils étaient sous deux noms différens, et pour une destination opposée. J'en cachai un dans mes cheveux, et je laissai l'autre dans mon porte-feuille pour en faire usage. Je me retirai chez une femme dont l'état obscur n'excitait aucune curiosité; je lui avais fait du bien, et elle crut devoir me recueillir en signe de reconnaissance. Je restai huit jours chez elle; le sixième, j'entendis crier la liste des suppliciés. Frédéric était du nombre, comme coupable d'avoir introduit en France, sous le titre de son épouse, une femme envoyée par le cabinet britannique, à l'effet de travailler les esprits. Ainsi vous voyez, dit Esther, en interrompant le fil de sa terrible narration, que l'infortuné a péri victime du

fatal amour qu'il ressentit pour vous.

« Il me semble inutile de vous instruire de tout ce qui m'est arrivé, continua cette fille, depuis cette époque, jusqu'à celle qui vous offrit à mes yeux sur le vaisseau, lors de notre passage en Angleterre. Mon premier mouvement à votre abord dut vous convaincre que je ne vous voyais qu'avec peine; mais je réfléchis bien vîte que je devais profiter de la circonstance de cette étrange réunion, pour chercher à satisfaire la haine que je vous avais jurée, et tâcher par tous les moyens possibles de venger les cendres de mon bien aimé Frédéric. Vous vous doutez bien, sans doute, que toutes vos lettres sont demeurées entre mes mains, et que je ne me suis pas donné la peine d'aller à la découverte de la demeure de votre oncle.

« Un hasard que je crus heureux me fit lier connaissance avec un jeune homme

de haute qualité, réunissant en lui tous les agrémens de la taille et de la figure; c'est celui que vous avez vu à la fenêtre, et le même dont vous avez entendu la conversation aujourd'hui : il m'aimait à la folie, et devait m'emmener sous un mois dans une de ses terres, située dans le nord de l'Angleterre; c'est encore vous qui avez renversé ce nouvel édifice de ma félicité future : ce jeune homme était un de ceux qui vous virent au park S. James, et sans doute le seul que vos charmes captivèrent. Depuis ce jour sa tendresse pour moi s'est affaiblie visiblement; et enfin vous avez pu juger par son cruel discours du peu d'espoir qui me reste de conserver son cœur; mais ne pensez pas que je souffre tranquillement une pareille perfidie : je vous haïssais avant ce dernier trait, à présent je vous abhorre. Mon parti est pris, dans deux heures je n'existerai plus; mais il

faut que votre mort précède la mienne, et qu'elle soit affreuse.

« Cette conclusion fit dresser mes cheveux sur ma tête : une sueur froide me couvrit le visage. Je fixai la misérable Esther d'un air égaré ; ses yeux terribles m'annonçaient assez qu'il ne me restait aucun espoir ; ses lèvres, que la fureur faisait trembler, s'ouvrirent pour prononcer ma sentence : — Je ne tremperai pas mes mains dans votre sang ; je veux bien vous laisser choisir le genre de mort qui vous conviendra : voilà un verre rempli de poison, et un pistolet tout armé, en me montrant la table sur laquelle je vis effectivement ce qu'elle m'annonçait, et qu'elle venait sans doute d'y placer. En terminant, la forcenée prit un flambeau et mit le feu à mon lit ; je voulus crier, elle me présenta le pistolet, qu'elle n'avait pas quitté tant qu'avait duré son cruel discours. Dès qu'elle vit que je ne

pouvais manquer de périr, elle sortit de ma chambre et de la maison, que je l'entendis fermer à double tour. Je me précipitai à bas du lit, passai une robe, ouvris une fenêtre, et me mis à crier au secours. C'est alors que le ciel permit que M. de Bouran et mylord Annesley entendissent mes cris; peut-être d'autres à leur place se seraient contentés d'appeler des secours, qui, donnés avec moins de zèle et d'humanité, seraient infailliblement arrivés trop tard, puisque la malheureuse Esther, craignant que sa victime lui échappât, avait eu la barbare précaution de parsemer mon lit de soufre et de matières inflammables. »

Ici se termina l'histoire affligeante de l'intéressante Française.

Mylady Douglas, dont les larmes qui sillonnaient encore ses joues attestaient le vif intérêt qu'elle avait pris aux pénibles

situations dans lesquellcs s'était trouvée Amelina, la pressa de nouveau sur son sein, et lui répéta qu'elle pouvait, qu'elle devait compter sur son éternelle amitié. Mylord comte Douglas, se joignit à sa femme, pour donner à la belle étrangère les mêmes assurances. M. de Bouran, entièrement absorbé dans les tristes réflexions qu'avait suscitées le douloureux récit de sa compatriote, la fixait d'un œil immobile : l'affreuse situation de son pays pesait horriblement sur son cœur. Quel est l'homme, en effet, qui voit, sans gémir, la destruction de sa patrie ! Félicité, toujours attentive à distraire son père quand elle le voyait plongé dans ses tristes souvenirs, chercha à porter l'attention générale sur un autre objet. Herbert lui parut en ce moment tout à fait propre à faire diversion. A la vérité, sa figure, son regard, et jusqu'à son attitude, avaient quelque chose de si extraordinaire, qu'on

ne pouvait s'empêcher de le regarder avec surprise. Amelina ne parlait plus, et Herbert l'écoutait encore. Les malheurs de cette jeune infortunée avaient fait sur lui une impression si forte, qu'il ne voyait ni n'entendait rien de ce qui se passait ou se disait autour de lui. Mylady fut le tirer par le bras; mylord Annesley revint à lui, et crut que tout ce qu'il venait d'entendre lui offrait l'idée d'un songe douloureux, plutôt que l'image d'une horrible vérité. — Comment, s'ecria-t-il, en s'adressant à Amelina, avez-vous pu résister à tant de maux, de peines, de fatigues et de dangers? — La providence, toujours juste, répondit la jeune personne, a cru ne pas devoir me faire trop acheter le bonheur dont je jouis aujourd'hui; et ses yeux se fixèrent sur Mylady: un baiser fut la seule réponse de cette dernière.

La conversation tomba sur l'evêque de M..., oncle d'Amelina. M. de Bouran,

se chargea de prendre des informations certaines, pour savoir s'il était encore à Londres. — Croyez, madame Schewend, lui dit-il, que je ne négligerai aucune démarche pour m'en assurer. — Je vous supplie, mon père, reprit Mylady, ne l'appelez pas Schewend. — Pourquoi ? dit Douglas ; c'est le nom de ses honnêtes amis de Hambourg. — C'est aussi celui d'un grand scélérat. Pardon, ma douce amie ; il fut votre mari, et je devrais....
— Mylady a tous les droits ; d'ailleurs, il n'a été connu dans toute la France que sous le nom de Frédéric. — Gardez, je vous le demande en grace, celui d'Amelina ; il est joli, et me plaît d'autant plus, qu'il doit être celui de la première fille que j'aurai, ayant été celui de la mère de mon époux. — Vous avez trouvé le moyen, Mylady, de me le rendre cher, et jamais je n'en veux porter d'autre. Le récit d'Amelina ayant occupé toute la

soirée, on se sépara avec promesse de se réunir le jour suivant.

CHAPITRE XII.

Nouveau voyage. Séparation douloureuse.

Monsieur de Bouran apprit dans ses recherches que M. de Mo...... habitait Abington, ville du Berkshire; Amelina s'empressa de lui écrire, devoir qu'elle ne négligea pas de remplir vis-à-vis de M. et M.me Schewend. En attendant les réponses à ses lettres, elle se livra au plaisir de la société charmante dans laquelle elle avait le bonheur de se trouver. Chaque jour l'attachait davantage à l'aimable lady Douglas, qui, de son côté, chérissait sa nouvelle amie à l'égal d'une sœur.

L'amour de mylord Annesley devint bientôt la plus chère et l'unique occupa-

tion de sa vie ; cependant il s'efforça tellement de le cacher, que mylady fut la seule à s'en appercevoir. Elle était trop bonne pour se permettre des plaisanteries qui eussent pu lui déplaire, et trop délicate pour vouloir le forcer à lui confier un secret qu'il paraissait soigneux de conserver. Le caractère d'Herbert, naturellement ouvert et gai, prit une teinte de tristesse, et une apparence de réserve : ses amis Douglas et de Bouran ne furent pas les seuls à le remarquer ; Mylord Anglesey, son père, lui témoigna d'abord de la surprise de son changement, puis s'en inquiéta, et lui fit à ce sujet un déluge de questions, qui, cependant, n'avaient en vue que la crainte que sa santé ne s'altérât. Herbert sentit la nécessité de prendre sur lui.

La première réponse qu'Amelina reçut fut celle de son oncle. Le plaisir de retrouver, dans un proche parent, un protecteur

et un ami, fut un peu troublé par la cruelle nécessité de se séparer de ses nouvelles connaissances. M. de Mo.... après avoir félicité sa nièce sur le bonheur qu'elle avait eu d'échapper à d'aussi périlleux dangers, lui marquait de partir, dès qu'elle recevrait sa lettre, pour venir le trouver dans la retraite où il s'était fixé. A cette lettre il en avait joint une de remercîmens pour mylady Douglas. Dans la juste idée qu'Amelina était sans argent, il avait cru devoir lui envoyer pour le voyage une bank-note de vingt livres sterlings.

Félicité ne voulait pas absolument laisser partir son amie. — Je lui ai promis, disait-elle, de ne jamais l'abandonner, et l'on veut que je manque déjà à ma parole. M. de Bouran essaya de faire entendre à sa fille que ce n'était pas abandonner Amelina que de la remettre entre les mains de son oncle. — Mais, qui me

dit que cet oncle, qui me paraît un homme austère, rendra la chère enfant heureuse? La société unique d'un évêque convient peu à la manière de vivre d'une jeune femme. De quels agrémens pourra-t-elle jouir près de lui?—J'ai particulièrement connu l'évêque de Mo..., dit M. de Bouran, c'est un des plus honnêtes hommes de la France; et, quoiqu'il soit un peu froid, je puis vous certifier que sa société, loin d'être ennuyeuse pour qui que ce puisse être, comme vous parraissez le craindre, fera, au contraire, le charme de la vie de notre chère Amelina, à moins que les malheurs n'aient changé son caractère.

Le comte Douglas aimait trop sa charmante femme pour ne pas partager le chagrin que lui causait le départ d'Amelina; cependant il lui paraissait si injuste de refuser une nièce à son oncle, qu'il voulut à son tour convaincre Félicité que ce serait s'exposer au blâme général, que

de vouloir retenir la jeune Française. Mylady, se voyant condamnée de deux côtés, se retourna vers mylord Annesley, dans l'espérance qu'il l'aiderait à soutenir et à gagner sa cause. Le pauvre Herbert, qui se félicitait que la légère discussion survenue dans la famille eût empêché de remarquer son agitation et sa douleur, se déconcerta tellement à la requête que lui présenta Mylady, qu'il lui fut impossible de lui faire aucune réponse, ni de la seconder. Un coup-d'œil qu'il jeta sur Amelina acheva de le troubler, et de le rendre muet. Je n'ai donc plus d'espoir, s'écria Mylady, en se précipitant dans les bras de son amie. On vous enlève à moi, et peut-être ne vous reverrai-je jamais.

C'en était trop pour la sensible Amelina; ses larmes, qu'elle retenait avec peine, s'échappèrent, et furent se mêler à celles de sa tendre amie. Quelle scène pour un amant qui ne peut donner un libre cours

à sa douleur! Annesley fut incapable d'en supporter plus long-temps le déchirant spectacle, et, portant son mouchoir sur ses yeux, il sortit précipitamment de l'appartement.

La journée suivante fut employée aux préparatifs du fatal voyage. Mylady, au nom de l'amitié, exigea qu'Amelina la laisserait seule s'occuper de ce qui lui convenait d'emporter. La refuser eût été l'affliger ; Amelina n'en eut pas le courage.

La riche et généreuse Félicité eut soin que son amie eût à profusion tout ce qui plaît aux jeunes et jolies femmes. Plusieurs coffres furent remplis de robes, modes, bijoux, etc.... Un spectateur étranger eût pensé qu'Amelina allait se marier, et qu'elle emportait son trousseau.

Enfin le terrible jour du départ arriva. M. de Bouran devait conduire Amelina à Abington, et la remettre entre les mains de M. de Mo...; mais, la veille au soir,

il s'était foulé le pied. Mylord Douglas partait au point du jour pour aller trouver le prince de Galles à Brighthelmstone. Quel embarras ! laissera-t-on voyager seule Amelina? Celle-ci eut beau dire qu'elle était accoutumée à ne rien craindre, Mylady ne put se décider à la voir partir, sans avoir au moins sa première femme de chambre. Elle aurait proposé de l'accompagner elle-même ; mais, depuis peu, elle se trouvait fort incommodée d'un commencement de grossesse. Herbert, qui était venu le matin pour dire adieu à Amelina, brûlait d'offrir ses services ; mais la crainte de paraître indiscret lui fit garder le silence. Tout-à-coup Mylady s'écrie comme venant d'être inspirée : — Pourquoi n'iriez-vous pas avec mon amie, Herbert? A cette douce proposition, Annesley, tremblant de joie, répondit qu'il se ferait un plaisir d'être utile à miss Amelina, et qu'il ne demandait que le temps

d'aller chez lui, pour prévenir mylord Anglesey qu'il serait quelques jours absent. Amelina, en rougissant beaucoup, remercia Herbert de sa complaisance, mais le pria de ne pas en prendre la peine sans aucune nécessité, puisque Mylady voulait bien se priver d'une de ses femmes en sa faveur. — L'une n'empêche pas l'autre, dit Félicité. Mistriss Hood partira aussi avec vous, et Herbert veillera sur vous deux. Il est bon d'avoir avec soi un protecteur en cas d'accident. Cet arrangement ne déplut à personne, et mylord Annesley se hâta d'aller se préparer au départ.

CHAPITRE XIII.

Départ. Arrivée chez le ci-devant évêque. Une famille irlandaise entre en scène. Prévoyance de mylord Annesley.

A DIX heures du matin, Amelina, Mylord Annesley et mistriss Hood, montèrent en chaise de poste, et se mirent en route pour Abington. On croira peut-être que l'amoureux Herbert se trouvait le plus heureux des hommes. Il semble, en effet, que sa situation était digne d'envie. Voyager avec l'objet aimé est, au premier apperçu, une délicieuse jouissance; être assis à côté l'un de l'autre, se voir, se parler sans cesse, respirer le même air, et profiter souvent du bénéfice des cahots pour toucher un bras ou une main; sans

doute il existe peu d'amans qui n'ambitionnassent de parcourir le monde avec la personne qui leur serait la plus chère : cependant Annesley, qui d'abord avait accepté avec transport la proposition de la comtesse Douglas, ne fut pas jusqu'à la première poste sans s'appercevoir qu'il avait entrepris la plus pénible tâche. Obligé de se surveiller sans cesse, pour ne pas laisser échapper le secret de son cœur, il éprouvait une gêne continuelle, qui bientôt dégénéra en tourment. La présence de mistriss Hood adoucissait un peu, à la vérité, ce que son silence forcé avait de douloureux ; sa bouche n'aurait osé interpréter ses tendres sentimens devant un tiers, mais du moins ses yeux s'en seraient dédommagés ; ils auraient exprimé la passion la plus vive et la plus délicate : mais, hélas ! toute espèce de langage lui était interdit ; il fallait se taire et souffrir. On devine les raisons qui lui imposaient

une aussi dure loi. Amelina avait une haute naissance et une grande beauté; mais on doit se souvenir que, dans l'esquisse que j'ai donnée du caractère de mylord Anglesey, le père d'Herbert, homme aimable, juste et bon d'ailleurs, avait la fureur de vouloir marier son fils à une princesse de la maison royale : ce projet, dont l'exécution, vu son impossibilité, tenait à un excès d'orgueil, était le côté faible de mylord Anglesey : et quel homme n'a pas le sien? Un autre défaut qui le caractérisait encore, c'était un amour exclusif pour la religion qu'il professait; il était tel, qu'il assurait que, si la princesse royale, fille aînée de Georges III, avait été élevée dans une autre religion que la sienne, il ne la voudrait pas pour sa belle-fille. Herbert aimait et respectait son père; mais il savait que rien au monde ne serait capable de changer ses idées, que l'âge semblait rendre chaque jour plus enracinées;

ainsi la prudence et le devoir lui faisaient une loi, non seulement de cacher son amour, mais même de s'en guérir, si la chose était possible. Malheureusement elle ne le fut pas, et le pauvre Herbert eut long-temps à souffrir et à être malheureux.

Amelina, qui n'avait pas les mêmes raisons de se contraindre, se livrait sans inquiétude au plaisir de parler de sa reconnaissance à son libérateur; elle lui répétait sans cesse que, quelle que fût la destinée qui l'attendait, jamais elle ne l'oublierait, et qu'il serait toujours placé dans son souvenir à côté du respectable M. de Bouran et de sa charmante fille. De pareilles assurances causaient à Annesley des mouvemens de joie accompagnés de déchiremens affreux.

Le second jour, à trois heures après midi, ils entrèrent dans Abington, et se rendirent à l'adresse que M. de Mo.....

avait envoyée à sa nièce : c'était chez un marchand de soieries. La maîtresse de la maison pria miss Amelina de descendre, et, après l'avoir conduite dans un parloir où la table était mise, elle instruisit les voyageurs que M. de Mo.... n'habitait pas ordinairement la ville, où il n'avait qu'un très-petit pied à terre chez elle; mais qu'il ne fallait guère plus d'une demi-heure pour se rendre à sa maison de campagne; elle ajouta qu'elle était chargée de recevoir la jeune dame et de la conduire à Light-House, après qu'elle se serait rafraîchie. L'heure du dîner étant arrivée, mistriss Horary engagea miss Amelina et son compagnon à prendre place avec sa famille.

En sortant de table, on envoya chercher une voiture de louage, sur laquelle on chargea les malles. Amelina, Herbert, la femme de chambre de mylady Douglas et l'obligeante marchande, y montèrent.

On se mit en route, et bientôt on arriva au village attenant Light-House.

M. de Mo... vint au-devant de sa nièce, qui, après les premiers complimens, lui présenta mylord Annesley, cousin de mylord comte Douglas, et un de ses libérateurs. M. de Mo... avait un abord très-froid; il était naturellement sérieux avec les personnes qu'il ne connaissait pas, et les chagrins dont il avait été accablé depuis son départ de France, ne pouvant qu'ajouter à sa gravité, lui donnaient l'air extrêmement sévère. Cependant il fit un accueil assez gracieux à Herbert, et, après lui avoir témoigné sa reconnaissance pour la conservation de sa nièce, il le pria de l'excuser s'il ne l'engageait pas à séjourner à Light-House; mais que l'exiguité de ses moyens ne lui avait permis de faire garnir, dans la maison qu'il occupait, que les appartemens strictement nécessaires à sa famille. Il tâcha d'adou-

cir ce que ce compliment avait de désagréable par des assurances d'un souvenir éternel pour toutes les obligations que sá nièce avait contractées avec lui et la respectable mylady Douglas, à laquelle il le priait de vouloir bien présenter son hommage respectueux. Herbert comprit que la fin de cette phrase ampoulée n'était autre chose que son audience de congé. En conséquence, il se leva ; et, après avoir salué l'évêque, il se tourna vers miss Amelina, et lui demanda ses commissions pour sa cousine. La jeune personne, qui sentit l'inconvenance de renvoyer Annesley, sans seulement lui offrir un asile pour vingt-quatre heures, et qui, d'ailleurs, aurait desiré pouvoir écrire à son amie, eut l'air très-embarrassé, et ne savait que répondre ; Herbert la devina, et se hâta d'ajouter : — Des affaires me forçant à séjourner à Abington, si vous avez quelque chose à faire dire ou à envoyer à my-

lady Douglas, je pourrai le faire prendre ici demain dans la journée. Amelina saisit avec avidité l'occasion d'adresser de nouvelles assurances d'amitié à sa chère Félicité. Il fut décidé que le jour suivant le jardinier de Light-House, porterait à mylord Annesley, à la ville, le paquet dont Amelina le chargerait pour sa cousine. Herbert fit ses adieux à miss Amelina, et, le cœur malade, il retourna à Abington avec mistriss Hood et la marchande.

Pendant ce court voyage, cette dernière, dont la loquacité naturelle était fortement excitée par les questions multipliées de mistriss Hood, eut bientôt informé ses deux compagnons de voyage de tout ce qu'ils desiraient savoir, l'un par le vif intérêt qu'il prenait à la jeune Française, et l'autre par un motif de curiosité ordinaire dans les gens de sa sorte. Mistriss Horary commença par plaindre

de tout son cœur la jeune et belle dame qui allait passer de tristes et ennuyeux jours à Light-House.—Ce n'est pas, continua-t-elle, que j'aie rien à dire contre son oncle : c'est vraiment un fort honnête homme; mais il est d'un caractère si étrange, si triste, que je doute que ceux qui sont dans le cas de vivre continuellement avec lui puissent être heureux.—Le connaissez-vous depuis long-temps? demanda la femme de chambre. —Il y a six mois qu'il arriva dans notre ville; il m'était adressé par un de nos correspondans de Londres. Pendant tout l'hiver, il occupa, avec un vieux domestique français, un appartement dans notre maison; au printemps, il fit l'acquisition de la campagne où il est, ne s'étant réservé en ville qu'une chambre et un cabinet.—Voyait-il du monde chez vous? demanda encore mistriss Hood. —Il n'a jamais vu qu'un Irlandais, que personne ne peut souffrir,

parce qu'il est méchant et envieux. Cet homme est capable de tout pour satisfaire son intérêt. — Je vous prie, dit Herbert, quel est le nom de cet être abominable, s'il est tel que vous le dépeignez? — Si vous pensez, Mylord, que mon rapport soit exagéré, demandez à tout le monde; il est généralement connu et généralement détesté : il se fait appeler M. O-Meara. Avant qu'il ne connût M. de Mo.... sa garde-robe se bornait à une chétive redingote noire, aussi vieille que lui ; sa femme et sa fille n'osaient pas sortir faute de vêtemens : aujourd'hui, ces gens-là ont des habits de rechange, et la fierté s'en est mêlée. Mistriss O-Meara ne salue plus personne; et sa fille, qui était trop heureuse de recevoir de moi, par semaine, une demi-douzaine de *muffins* [1], détourne la tête dédaigneusement quand

[1] Espèce de galette qu'on enduit de beurre, et qui se mange avec du thé.

elle rencontre Lucy, l'aînée de mes filles. Depuis peu de jours la famille est augmentée d'un grand fils fort laid, et qui n'est pas meilleur que les autres. — D'après tout ce que vous venez de dire de désavantageux, reprit Annesley, sur le compte de la famille irlandaise, je suis surpris que M. de Mo... ait pu en faire son intime société. — Certes, Mylord, vous avez bien raison de vous en étonner, et vous n'êtes pas le seul; je vous assure que toute la ville en cause : les uns pensent que c'est la religion qu'ils professent qui les a réunis, d'autres assurent que M. O-Meara a des correspondances en France, et qu'il y sert M. de Mo....; on est même persuadé que le jeune James O-Meara arrive de Paris, et qu'il a apporté de l'argent. — S'il est vrai que ce jeune homme se soit exposé au danger d'être arrêté pour rendre service à M. de Mo..., il doit lui en savoir beaucoup de

gré. — Votre lord Ship ne parle ainsi que d'après les apparences; mais, Mylord, si vous connaissiez la duplicité de ces êtres là, vous ne pourriez douter qu'ils n'aient plutôt consulté leur intérêt, que le desir de servir leur bienfaiteur. Dans l'état actuel des choses, on n'ose pas écrire. L'homme envoyé est censé mériter toute la confiance ; on lui remet une forte somme, et l'intermédiaire en garde la moitié : nous avons déjà eu plus d'un exemple de ces sortes d'infidélités.

La voiture s'arrêtant alors à la porte du marchand, mistriss Horary descendit, et invita Herbert à venir se reposer : il la remercia, mais n'accepta pas; il la pria seulement de lui indiquer la meilleure auberge de la ville, puis il prit congé d'elle.

Après avoir dit à la femme de chambre de mylady Douglas de demander tout ce qui pourrait lui faire plaisir pendant leur petit séjour à Abington, il se retira dans

la chambre qui lui fut donnée. Le discours de mistriss Horary occupait fortement son esprit; sa séparation d'avec Amelina lui parut plus pénible, par l'appréhension qu'elle ne fût pas aussi heureuse qu'elle méritait de l'être. Le peu qu'il avait vu de M. de Mo.... confirmait l'idée qu'en avait conçue Félicité. Nul doute qu'il ne fût un homme probe ; mais son abord avait quelque chose qui semblait dire : Je me soucie peu d'être aimé; je hais l'univers entier, depuis que ceux qui se disoient mes concitoyens m'ont forcé d'abandonner ma patrie, pour éviter de leur voir tremper leurs mains criminelles dans mon sang. La famille irlandaise lui causait aussi de grandes inquiétudes ; car, supposant même que la marchande eût mis plus d'animosité que de vérité dans son récit, il resterait toujours assez de défauts aux O-Meara pour troubler la tranquillité d'Amelina. Le projet de pren-

dre des informations sur le compte de ces Irlandais lui vint à l'idée, et il s'empressa de l'effectuer. Ce moyen, bien loin de faire cesser ses craintes, les aggrava d'une manière alarmante : mistriss Horary n'avait exagéré sur aucun point. La haine que chacun portait à tous les O-Meara ne laissait aucun doute sur leur affreux caractère ; ainsi la douce, la sensible et vertueuse Amelina allait se trouver au milieu d'une société de méchantes et méprisables créatures : si du moins, pensait-il, elle était prévenue, elle pourrait se tenir sur ses gardes ; mais qui l'instruira du danger qu'elle court? Je n'ose retourner à Light-House ; l'accueil sérieux et presque repoussant de son oncle m'a fait clairement entendre qu'il ne m'y verrait pas avec plaisir : il faudra donc que je parte avec l'affligeante pensée qu'Amelina peut devenir la victime de la confiance mal placée de M. de Mo...

Le jardinier de Light-House apporta le jour suivant, comme on en était convenu, un paquet pour mylady comtesse Douglas. L'homme était aussi chargé, de la part de M. de Mo... et de sa nièce, d'assurer mylord Annesley de leurs sincères complimens. Herbert donna une guinée au messager pour le payer de sa peine, et, avec son air de bonté, qui captivait tous les cœurs, il l'engagea à servir sa nouvelle maîtresse avec zèle et fidélité ; ce que le paysan promit avec d'autant plus de plaisir, dit-il, que la jeune dame paraissait si douce, qu'il y aurait conscience à ne pas lui être sincèrement attaché. La bonhommie de ce rustre donna l'idée à Annesley de s'en servir dans un cas d'urgence. — Je viens quelquefois dans ce pays, lui dit-il, et comme les affaires qui m'y appellent exigent que je me serve d'une personne de confiance, et que vous me paraissez mériter la mienne, si, lors

de mon premier voyage, vous pouvez, sans toutefois que votre service en souffre, me donner deux ou trois heures de votre temps, je vous paierai assez bien pour que vous n'y ayez pas de regret. L'honnête villageois n'avait qu'un défaut, c'était d'aimer l'argent par-dessus toute chose; il se garda donc de laisser échapper l'occasion d'en gagner. La manière dont Herbert avait débuté ne pouvait laisser de doute sur sa générosité; ainsi il assura Mylord qu'il serait toujours à ses ordres, et même qu'il ne serait aucunement obligé de demander permission à M. de Mo... puisqu'il n'était pas uniquement à lui; son jardin étant trop peu étendu pour pouvoir l'occuper sans cesse, il en cultivait deux autres dans le même village. — Il est donc inutile, dit Herbert, d'informer M. de Mo... de notre arrangement. — Oh! je me garderai bien de lui en parler; il est si singulier, qu'il s'y opposerait sûrement.

— Comment, reprit Herbert, pourrai-je vous avertir de mon arrivée ici? — Vous n'aurez qu'à envoyer un garçon d'écurie chez nous, en le prévenant de ne s'adresser qu'à ma femme; nous demeurons dans la maison de M. de Mo......, mais notre logement est tout-à-fait séparé : la porte donne dans le village. — Cela suffit, mon ami, descendez et faites-vous donner de la bière. Bon jour.

Annesley partit d'Abington un peu soulagé par l'espoir qu'il pourrait savoir des nouvelles d'Amelina; il se proposait de revenir tous les trois mois, et de veiller lui-même à la sûreté de celle qu'il était décider à aimer toute sa vie. D'après un pareil projet, il est clair que Herbert se flattait de n'être pas indifférent à la belle Française. La conduite d'Amelina, toujours sage et prudente, ne pouvait admettre des preuves certaines; mais un amant ne les exige pas pour se livrer à

l'espérance; il devine ce qu'on n'ose lui dire; un regard, un geste, une rougeur involontaire, une émotion à peine visible; tout trahit le secret du cœur dans une femme, et Annesley, quoiqu'il ne fût point présomptueux, pouvait bien avoir des idées qui flattaient son cœur.

CHAPITRE XIV.

Portraits.

AMELINA prit possession du petit appartement que son oncle lui avait destiné; il était simplement, mais proprement meublé, et sa position était si agréable, qu'il lui parut un séjour enchanté. Les fenêtres de sa chambre donnaient sur la plus riante et la plus fertile campagne: la vue, très-étendue, offrait plusieurs sites infiniment variés; celle de son cabinet de toilette regardait uniquement un joli petit bos-

quet, attenant la maison, et dont les arbres en ombrageaient une partie : c'était pour Amelina la plus heureuse situation. Elle aimait beaucoup ce jour intercepté à moitié par un feuillage toujours vert. Dès le matin elle était réveillée par le doux chant des oiseaux.

L'accueil froid de M. de Mo.... l'avait beaucoup moins frappée que mylord Annesley. De tout temps il avait eu cet abord sévère ; mais elle savait qu'il était bon, sensible, humain : dans son enfance, il lui avait donné mille preuves d'attachement dont elle s'était plu à conserver le souvenir : ce fut donc avec empressement et satisfaction qu'elle lui promit la même soumission qu'elle aurait eue pour son père.

M. de Mo... avait, pour tout domestique, un vieux serviteur français qui était à son service depuis trente-cinq ans, et qui s'était fait un devoir et un plaisir de n pas l'abandonner dans ses malheurs.

une vieille cuisinière anglaise, honnête, fidelle, dont le cœur était excellent, et qui avait en horreur l'injustice; une jeune servante, espèce de fille de peine, bavarde, menteuse, intéressée, et le jardinier qu'on connaît déjà, complétaient l'état de maison de M. de Mo.... Il menait une vie très-réglée; ce qu'on avait fait la veille devait être très-exactement répété le lendemain: tous les jours il disait sa messe, que servait le vieux Michel.

Le surlendemain de l'installation d'Amelina à Light-House, elle fut très-étonnée de voir arriver, dans la matinée, deux dames et deux messieurs, qu'elle crut être des visiteurs. Sa surprise venait de ce que son oncle lui avait dit qu'il ne voyait et ne recevait absolument aucun voisin. M. de Mo..... ayant apperçu la compagnie au travers des croisées, alla avec empressement au-devant d'elle: en rentrant, il prit sa nièce par la main, et la

présenta aux arrivans, en les priant de lui accorder leur amitié. Se tournant alors vers Amelina : — M. O-Meara, ma chère enfant, lui dit-il, est l'homme du monde que j'aime et estime le plus. Voilà sa digne épouse et ses aimables enfans : une pareille société sera pour vous une source de plaisirs ; je desire que vous ayez pour mon ami le même dévouement que pour moi. Vous trouverez en mistriss O-Meara une mère tendre, et dans sa fille une amie. Ce sont les seuls êtres avec lesquels je me permets de penser tout haut ; ils ont mon entière confiance et connaissent tous mes secrets.

Amelina, pour se conformer aux desirs de son oncle, témoigna beaucoup d'égards à M. et mistriss O-Meara, et fit toutes sortes d'amitiés à M. James O-Meara, et à miss Georgia sa sœur.

Pour mettre le lecteur à même de juger de l'impression que ces nouvelles con-

noissances durent faire sur l'esprit de mon héroïne, je vais tracer un léger portrait de l'extérieur de chaque individu.

Le chef de la famille, l'honorable Patrick O-Meara, était prêtre, et professait alternativement la religion catholique, apostolique et romaine, et l'anglicane, suivant les occasions. Son costume était celui d'un homme d'église; sa taille gigantesque n'avait aucune proportion, et sa figure noire et dure faisait craindre qu'elle ne fût l'enseigne d'un méchant cœur. Il parlait purement, soit l'anglais, le français, ou l'italien; phénomène pour un Irlandais, qui très-ordinairement écorche, sans pitié même, sa langue naturelle.

Mistriss O-Meara avait de moins, quant à la taille, ce que son mari avait de trop; sa figure, son teint et son ensemble, ne présentaient pas trop mal l'idée d'un potiron. Cependant ses traits étaient assez agréables : quoiqu'elle parlât beaucoup,

elle ne se laissait jamais emporter dans la conversation la plus échauffée, jusqu'à dire ce que la prudence lui conseillait de taire; mais les termes dont elle se servait annonçaient une éducation très-négligée.

M. James était un garçon de cinq pieds huit pouces, aussi fluet à vingt-deux ans, que l'enfant le moins formé à quinze. Sa tête était très-petite, et soutenue par un cou très-épais. Ses yeux, ronds et gros, avaient une singularité remarquable; la prunelle du droit était une fois plus large que l'autre: au surplus, M. James était rempli de talens; il jouait cinq ou six airs sur la harpe galloise; savait fabriquer en un clin-d'œil une petite maison avec des cartes, ou un soldat prussien avec du liége; imitait le chant du coq, et, au moment où vous vous y attendiez le moins, vous entendiez le miaulement d'un chat, dont on écrasait la queue, de manière à vous y méprendre; enfin, pour compléter

son éducation, on lui avait appris à boxer. Il est vrai qu'il n'était pas très-âpre à cultiver ce charmant exercice, parce qu'il recevait plus qu'il ne donnait [1]. Un garçon aussi aimable devait nécessairement capter la tendresse de ses parens ; aussi M. et Mistriss O-Meara s'occupaient-ils exclusivement du bonheur de ce cher enfant.

Miss Georgia O-Meara était bien plus loin que son frère du cœur de ses père et mère ; il est vrai qu'elle ne possédait pas le quart de ses agrémens ; elle n'était ni grande, ni petite, mais sa taille avait de la souplesse, et même une certaine grace. Son visage blanc et rose annonçait la santé ; une chose, cependant, le déparait

[1] Il ne manquait au jeune O-Meara, pour être un garçon accompli, que de roucouler des airs aussi agréablement que nos petits-maîtres de Paris, à larges pantalons et à collets d'habits juponnés.

beaucoup, c'était une multitude innombrable de ce qu'on appelle taches de rousseurs: ce défaut annonçait la couleur de ses cheveux. Georgia était du roux le plus décidé; et comme l'usage, dans les provinces de l'Angleterre, est de ne pas porter de poudre, rien ne cachait ce désagrément. Peut-être, lui dut-elle l'indifférence de mistriss O-Meara; car souvent on lui entendait dire qu'elle ne concevait pas pourquoi sa fille était si dissemblable à toute sa famille. Alors elle montrait la tête à moitié chauve de son digne époux, ainsi que la sienne presque grise, et assurait qu'ils avaient l'un et l'autre les cheveux du plus beau noir, et qu'en cela, comme en beaucoup d'autres choses, James avait avec eux plus de ressemblance que Georgia, qui regrettait tous les jours de n'être ni noire comme sa mère, ni grande comme son père, ni fluette comme le bien aimé James.

Quoique, suivant la famille O-Meara, la jeune fille fût la moins aimable d'eux tous, Amelina eut assez peu de discernement pour lui donner la préférence. Cette jeune personne, abrutie en quelque sorte par les paroles dures que son père ne cessait de lui adresser, avait contracté une si forte timidité, que rien ne ressemblait plus à la stupidité. Dans les premiers jours de leur connaissance, Amelina y fut trompée au point de la regarder comme un objet de pitié; mais, quand l'habitude de se voir eut établi une espèce de familiarité entr'elles, Amelina fut très-étonnée de trouver, à la place de l'automate, une fille ignorante, à la vérité, mais ayant infiniment d'esprit naturel, et sur-tout du bon sens et de la droiture.

Amelina avait, comme je l'ai déjà dit, reçu une excellente éducation; elle se fit un plaisir de montrer à sa nouvelle amie tout ce qu'en des temps plus heureux

elle avait appris. Le zèle de la maîtresse, étant secondé par un grand desir d'apprendre de la part de l'écolière, rendit bientôt Georgia la fille du canton la plus aimable. Elle n'avait pas encore atteint la supériorité d'Amelina dans les talens que le temps seul peut perfectionner, comme la musique et la peinture; mais elle brodait au tambour et à l'aiguille aussi bien qu'Amelina, et elle était en état de figurer avec avantage dans un bal. La jeune personne, infiniment reconnaissante des bontés d'Amelina, tâchait de la payer de ses soins par un attachement sans bornes.

Cependant il s'en fallait de beaucoup que Patrick O-Meara sût le moindre gré à la Française du grand service qu'elle avait rendu à sa fille; il prétendait, et sa chère épouse était de son avis, que l'instruction et les talens, sur-tout dans une femme, n'étaient bons qu'à lui donner de l'orgueil, et à lui ôter des vertus. Ces criti-

ques indirectes n'étaient jamais hasardées en la présence de M. de Mo...... Le rusé couple s'extasiait alors sur les obligations sans nombre que leur famille avait à la sienne.

La franche et peu défiante Amelina n'avait nullement remarqué la différence du ton et des discours de l'ecclésiastique, quand il était devant son oncle, ou lorsqu'elle se trouvait seule avec lui : dans ces derniers cas, le manteau de l'hypocrisie tombait, et l'homme pervers se montrait à découvert ; mais Amelina, considérant O-Meara comme l'ami intime de son oncle, ne cherchait pas à lui trouver des défauts.

CHAPITRE XV.

Bataille à coups de poings. Amelina a deux nouveaux adorateurs. Preuve de faiblesse de M. de Mo.... Projet de mariage.

Il faut que je revienne à l'époque qui précéda l'instant de l'arrivée d'Amelina à Light-House. M. de Mo....., qui avait contracté l'habitude de tout confier à son ami, lui avait communiqué la lettre de sa nièce, en lui faisant part du desir qu'il avait de l'appeler près de lui. Le prudent Patrick n'avait fait aucune objection, se réservant d'y revenir dans le cas où, d'après une conférence qu'il aurait avec sa femme à ce sujet, ils jugeraient que la présence d'Amelina leur serait désavantageuse, ou non. D'après un mûr examen, on décida de permettre que la nièce fût admise chez son oncle : voici les raisons de

leur détermination. Amelina, quoique sans fortune, puisqu'elle n'avait rien à espérer de celle de ses parens restés en France, aurait encore un fort joli bien du seul héritage de M. de Mo.....; ainsi ce serait un parti tout trouvé pour leur aimable fils, le charmant James. Nul doute ne s'éleva dans leur esprit prévenu, qui pût contrarier un arrangement aussi favorable aux deux partis. Par un motif digne de leur tendresse, ils ne voulurent pas prévenir James de leur dessein, afin de lui ménager une satisfaction plus vive par le plaisir de la surprise.

M. de Mo....., charmé d'avoir eu l'approbation du sage O-Meara, avait envoyé sa réponse, et fait préparer pour sa nièce le petit appartement dont j'ai donné la description plus haut. L'arrivée d'Amelina était annoncée, et l'on pouvait calculer, à un jour près, celui où on la verrait à Light-House. La famille O-Meara,

qui y passait presque sa vie, comptait bien se trouver à son arrivée; mais une aventure malheureuse y avait mis empêchement: je vais en rendre compte.

M. James O-Meara tenait peu de son papa sur certains articles; par exemple, il était taquin et emporté. Accoutumé à ne céder à personne, il croyait que son droit de prépondérance s'étendait sur tous ceux qui avaient le bonheur de l'admettre dans leur société. Il avait été invité d'un dîner à quelques milles au-delà d'Abington. En sortant de table, il marcha rudement sur le pied d'un des convives: je dois convenir que ce n'était nullement de sa faute; sa marche vacillante ne lui permit point de donner de l'aplomb à son corps. Une grossière apostrophe de l'offensé excita son humeur irascible, et sans égard pour les dames présentes, ni respect pour les personnes qui l'avaient reçu, il appliqua un soufflet sur la joue

de celui qu'il avait déjà failli estropier. Cette hostilité fut le signal d'une guerre ouverte. James, comme je l'ai dit, n'aimait pas à boxer; mais la circonstance était une loi impérieuse. D'une voix unanime on proclama l'indispensable nécessité de vider la querelle dans la partie la plus découverte du jardin. Les deux champions s'y rendirent, suivis de toute l'assemblée, les dames exceptées. L'intempérance avait donné du cœur à James, et doublé ses forces. Son adversaire succomba; et, quoique le brave O-Meara ne fût guère mieux traité, il fut complimenté, fêté, et reconnu pour le meilleur boxeur de la province de Berkshire.

Son adversaire, peu satisfait des suites du combat, porta une plainte en forme chez le juge de paix du canton, comme ayant été d'abord insulté, puis battu par un Irlandais. Le cas parut grave au magistrat; car, quoique l'Angleterre soit

le pays de la liberté, on n'a pas celle de se faire justice soi-même. James fut amené, interrogé; et, comme ses réponses furent très-peu civiles, le juge l'envoya en prison. A cette terrible nouvelle, M. et mistriss O-Meara pensèrent mourir de désespoir. Et vîte courons l'arracher d'un séjour si peu fait pour un homme comme lui. Arrivés sur les lieux, ils apprennent le délit; Patrick pâlit. — Frapper le premier est un tort affreux, s'écria-t-il; James voulut pallier sa faute en répétant les paroles injurieuses que lui avait adressées son antagoniste. — Mon fils, reprit Patrick, il fallait vous souvenir de l'offense, et attendre pour vous venger un moment où il n'y aurait pas eu de témoins qui pussent déposer contre vous: voilà comme doit agir l'homme prudent; vous vous êtes conduit comme un écolier. Contez-moi avec détail comment la chose s'est passée Après avoir écouté James attentivement,

il courut chez le juge de paix. — Mylord, lui dit-il, on a surpris votre religion dans l'affaire concernant James O-Meara, mon fils : son arrestation n'est fondée que sur ce que son adversaire se plaint d'en avoir reçu un soufflet; mais vous ignorez que mon fils lui en a donné toute satisfaction en se battant avec lui, d'après son appel; ainsi, Mylord, il ne peut exister de délit, puisque le combat n'a eu lieu qu'après la querelle, et qu'il s'est fait en présence de vingt personnes qui peuvent et doivent affirmer que mon fils s'est comporté en homme d'honneur. Le juge convint qu'on lui avait caché la seconde partie de l'histoire, et, d'après informations faites, il donna ordre que le jeune prisonnier fût mis sur-le-champ en liberté. C'est au retour de cette importante affaire que la famille O-Meara trouva Amelina arrivée et établie chez son oncle.

Le genre de vie qu'on menait à Light-

House eût été infiniment triste pour une jeune personne moins accoutumée aux privations qu'Amelina ; peut-être elle-même s'en serait fort ennuyée, si son oncle ne lui eût accordé la liberté de passer une grande partie de la journée dans sa chambre, où elle admettait souvent Miss Georgia. Que serait-elle devenue si elle avait été obligée de faire compagnie à l'insipide société de Patrick, de sa femme et de James? Ces trois personnages étaient une preuve que l'ignorance n'est pas incompatible avec la ruse et la duplicité.

La vérité, qui doit guider la plume d'un auteur, le force à surmonter la répugnance qu'il éprouve à raconter des actions atroces, et à suivre pas à pas la conduite des scélérats: malheureusement le monde ne renferme pas uniquement des gens de bien; si l'on ne parlait que de ces derniers, on prendrait toutes les histoires pour autant de fables.

Il était sans doute de la terrible destinée d'Amelina de rendre sensibles les cœurs les plus pervers; celui de Frédéric ne put lui résister; James éprouva aussi la force irrésistible de ses charmes : mais ce qu'on aura sans doute peine à croire, c'est que Patrick O-Meara lui-même osa concevoir le coupable projet de satisfaire l'odieuse passion qu'il ressentait pour elle. Le monstre! ce fut à l'instant où il paraissait plongé dans un pieux recueillement qu'il arrangea le plan d'enlever la nièce de son bienfaiteur, d'arracher à son fils la femme de la main de laquelle il croyait pouvoir disposer, et de détruire à jamais l'honneur d'une fille innocente à laquelle il devait les sentimens les plus respectueux. Qui l'eût vu les deux genoux en terre, la tête humblement baissée, entendre la messe de son ami, aurait cru pouvoir assurer que l'amour divin seul l'animait, tandis que son recueillement n'é-

tait que le résultat de la plus noire hypocrisie ; de ce vice odieux qui ternirait toutes les qualités, s'il était possible que l'homme, imprégné de cette plaie dégoûtante, en possédât quelques-unes. Je ne connais que l'athée, qui soit plus méprisable à mes yeux que l'hypocrite, en matière de religion. James, accoutumé à obtenir tout ce qu'il desirait, dit tout bonnement à sa mère qu'il aimait Amelina, et voulait l'épouser. Mistriss O-Meara, ne soupçonnant pas les nouveaux sentimens de son époux, s'empressa d'annoncer à son fils que ce qu'il demandait lui serait accordé sans peine, puisque la jeune personne n'était venue que pour être sa femme, et qu'ainsi l'affaire serait bientôt conclue. L'amoureux James se frotta les mains en signe de joie, et se mit à rire avec éclat : cette manière naïve de témoigner sa satisfaction prouva clairement à mistriss O-Meara que son cher

enfant serait parfaitement heureux dans la possession d'Amelina. Il ne restait plus à faire que deux choses bien légères ; la première, d'obtenir le consentement de M. de Mo....., l'autre de prévenir sa nièce qu'elle allait devenir l'épouse du plus aimable des maris.

Après avoir entendu la messe de M. Mo....., comme je l'ai dit ci-dessus, Patrick était parti pour Abington : ce voyage avait un but que l'on saura quand il en sera temps.

Pour satisfaire à l'impatience de son cher fils, mistriss O-Meara chercha Patrick pour qu'il pût, dans la journée, terminer tous les arrangemens avec M. de Mo...... Quand on lui apprit que M. O-Meara était allé à la ville, elle fut surprise qu'il ne l'en eût pas prévenue ; mais, sûre, comme elle croyait l'être, de ses intentions, elle ne pensa pas que son absence dût mettre du retard au bonheur de James.

En conséquence, elle se rendit dans la chambre de l'évêque, pour lui faire elle-même l'ouverture de leur projet. M. de Mo..... fut un peu étonné de ce que d'autres que lui avaient arrêté un mariage pour sa nièce; à la vérité, il aimait beaucoup O-Meara, mais il n'avait jamais eu la moindre idée de s'allier à sa famille. Le sentiment de sa haute naissance lui faisait envisager tout mariage pour Amelina, avec de simples particuliers, comme avilissant, en quelque sorte, et il espérait qu'imbue des mêmes principes sa nièce consentirait à garder le célibat, plutôt que de se mésallier. La proposition de mistriss O-Meara fut faite si brusquement, qu'il n'eut pas le temps de déterminer la réponse qu'il lui convenait de faire. Pour se tirer d'embarras, il répondit qu'il s'occuperait de cet objet, et qu'il donnerait sa réponse à son ami Patrick. Mistriss O-Meara se retira fort mécontente du peu

d'empressement de M. de Mo...... Il s'en occupera et rendra sa réponse; mais, j'espère qu'il n'imagine pas nous faire une grace. Cette Amelina n'est rien autre chose qu'une pauvre proscrite, et, sans l'amour extrême que mon fils a pour elle, et l'héritage de son oncle qui doit lui revenir, je ne voudrais pas avoir une pareille bru. Tel fut le soliloque de mistriss O-Meara. En retournant dans sa chambre, où James l'attendait, elle composa son visage un peu altéré par la colère, pour ne pas donner d'inquiétudes à son fils; elle lui dit seulement que M. de Mo..... ferait toutes les dispositions avec Patrick, à son retour d'Abington.

Les ridicules prétentions des O-Meara avaient d'abord singulièrement affecté M. de Mo...... Sa partialité pour le père ne le rendait pas aveugle sur le compte du fils, qu'il regardait comme un sot mal élevé; et, certes, un pareil mari ne convenait,

sous aucun rapport, à la belle, la spirituelle et la douce Amelina; en outre, que dirait-on, en apprenant que la fille d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France s'était unie à un Irlandais d'une naissance obscure, et qui avait été banni de son pays, pour des raisons que tout le monde ignorait? Ces réflexions semblaient annoncer qu'un refus positif en serait la suite; mais, après celles-là, il s'en présenta d'autres. O-Meara avait son entière confiance; aucun de ses secrets ne lui était inconnu; d'ailleurs, James devait faire encore un voyage en France, pour lui rapporter le reste des débris de sa fortune. Cette famille lui avait rendu de grands services, et, en reconnaissance, il lui ferait éprouver une cruelle mortification. D'ailleurs, il était plus que probable que les émigrés français ne reverraient jamais leur patrie: ainsi personne ne serait dans le cas de le blâmer.

A la vérité, le jeune homme n'était ni beau, ni aimable ; mais il aimait Amelina, et pourrait la rendre heureuse. Tout considéré, il se décida à donner son consentement à la recherche de James.

Patrick O-Meara ne revint que le lendemain au soir. Avant d'entrer dans la maison, il rencontra son ami, qui l'invita à venir faire un tour de promenade avec lui. M. de Mo.... s'empressa de dire à l'Irlandais que la demande que mistriss O-Meara lui avait faite de la main de sa nièce pour James était non seulement bien accueillie par lui, mais qu'il acceptait la proposition avec plaisir. Patrick s'attendait si peu à cet événement, qu'il fut confondu, et resta muet pendant une minute : cependant, il n'était pas homme à perdre la tête si facilement ; et, se remettant aussitôt, il eut l'air d'être au comble de la joie, et fit à son bienfaiteur un grand nombre de remercîmens, et autant de promesses d'un dévouement éternel

Mais comme il brûlait d'aller exhaler sa fureur contre celle qui l'avait si imprudemment, quoique innocemment causée, il prit le prétexte d'une grande fatigue pour rentrer, et courut trouver sa femme : il débuta par lui adresser une kyrielle d'injures. — Vous êtes bien osée, lui dit-il, d'agir sans mes ordres! Quels sont vos droits pour vous permettre une seule démarche qui ne vous est pas prescrite par moi? Est-ce à vous qu'il appartient de former l'établissement de mon fils? Ne suis-je donc pas le maître? Malheureuse! vous vous repentirez de votre témérité. Mistriss O-Meara fut atterrée de l'étrange sortie de son mari. Comment, ayant suivi le plan formé entre eux, pouvait-elle recevoir d'aussi outrageans reproches pour une chose dont ils étaient convenus? — Répondez donc, femme imprudente, continua Patrick d'un ton furieux; quels ont pu être vos motifs? — Que dois-je dire?

vous êtes en colère, et me grondez sans raison légitime. — Sans raison légitime! insensée! jamais je n'eus plus de raison pour vous en vouloir. — Mais qu'ai-je fait? Rien; excepté de vouloir hâter la félicité de notre cher James: il aime Amelina avec passion. — Il l'aime avec passion, le misérable qu'il est! je n'entends pas cela; non, Madame, je ne veux pas qu'il l'aime. — Mon ami, vous m'étonnez! pourquoi trouver mauvais que notre fils ressente une vive tendresse pour la fille qu'il doit épouser? — Qu'il doit épouser! je vous répète que je ne le veux pas..... Une lueur de prudence éclaira l'Irlandais en ce moment; il sentit qu'il allait divulguer son secret, et s'arrêta. — Vous ne voulez pas; Patrick, expliquez-vous: d'honneur, je ne comprends rien à vos discours. — Je dis que je ne veux pas que James ait la faiblesse d'aimer cette fille avec passion, comme vous l'assurez.

Un homme sage cherche à éviter tous les excès; mais puisque le mal est fait et que M. de Mo.... est instruit, il faut former d'autres projets, et changer totalement de marche.

Mistriss O-Meara pensa que son mari n'était nullement dans son bon sens, et, ne voulant pas exciter sa bile plus long-temps, elle sortit de sa chambre.

La réflexion rendit un peu de calme à l'esprit de M. O-Meara.—Quelle ineptie à moi, se dit-il, de m'affecter d'une chose qu'il est en mon pouvoir d'empêcher! J'ai de l'argent et deux hommes dont je puis disposer: toute difficulté doit s'aplanir devant moi. Femme, enfant, ami, ce sont à mes yeux de bien faibles considérations à mettre en balance avec mon bonheur et mes plaisirs.

Pour réparer l'inconséquence de sa précédente conduite, Patrick fut joindre sa femme dans le jardin, et mit sur le compte

des excès qu'il avait faits à son dîner à Abington l'incohérence de ses propos; et, pour ôter tout soupçon, il ajouta qu'il était ravi de la démarche qu'elle avait faite, et qu'il fallait profiter de la bonne volonté de M. de Mo...... pour hâter le mariage. James, qui arriva en ce moment, fut informé de l'heureuse tournure que prenait son affaire, et tous les trois rentrèrent différemment occupés.

M. de Mo.... était un peu embarrassé pour faire à Amelina l'ouverture de son projet; il sentait bien que sa proposition ne pouvait que déplaire à sa nièce; mais il comptait beaucoup sur l'obéissance qu'elle lui avait promise. Au premier mot de ce mariage, Amelina pâlit, et eut à peine la force d'écouter ce que son oncle crut devoir alléguer pour lui faire envisager son union d'une manière moins désagréable. Dès qu'il eut cessé de parler, Amelina tomba à ses genoux, et le pria de ne pas

user de son autorité pour la rendre la plus malheureuse des femmes. — Il me serait impossible, dit-elle en rougissant, de surmonter le dégoût que m'inspire James : peut-être est-il injuste ; mais il existe, et la mort me serait moins affreuse que de devenir sa femme. — A Dieu ne plaise, mon enfant, que je veuille exiger de vous un sacrifice qui vous coûterait si cher ! O-Meara peut, s'il le veut, et comme tout me porte à croire qu'il le fera, il peut, dis-je, abuser de tous mes secrets pour me perdre ; je saurai souffrir plutôt que de compromettre l'éternelle félicité de l'enfant de mon frère. — Comment ! reprit Amelina d'un air effrayé, M. O-Meara a connaissance de choses qui pourraient vous exposer à des dangers ? — Les circonstances, encore plus que mon amitié, ont nécessité des confidences importantes. — Et vous le pensez capable de vous trahir ? — Les hommes, en général,

ma chère amie, et en particulier ceux de son pays, sont rarement intègres et généreux, quand il s'agit de leurs intérêts. Patrick desire ardemment votre mariage avec son fils, parce que ce dernier vous aime, et peut-être aussi, parce qu'il sait que mon intention est, non seulement de vous doter convenablement, mais encore de vous laisser toute ma fortune à ma mort.—Si James est de moitié dans cet indigne calcul, il ne peut que m'être plus odieux.—Ce jeune homme est simple; je lui crois beaucoup de candeur, et ne puis imaginer que ses, vues s'étendent au-delà du desir de vous posséder.—Me permettez-vous, mon oncle, de réfléchir jusqu'à demain?—Prenez plus de temps, Amelina, et que nulles autres considérations que celles qui peuvent avoir rapport à vous, ne fixent votre détermination.—Demain, mon oncle, demain sans faute, vous aurez ma réponse. Amelina

se retira tristement chez elle, où je la laisserai se livrer à des réflexions trop tristes, pour que le lecteur puisse regretter de ne pas l'accompagner.

En témoignant à sa nièce des craintes sur la discrétion d'O-Meara, M. de Mo.... n'avait eu en vue que d'intéresser la générosité d'Amelina : il lui connaissait le cœur si bon et si sensible, qu'il ne douta pas que la seule considération de le préserver d'un danger ne la décidât en faveur de James. Certes! l'évêque était bien éloigné d'avoir des soupçons sur la fidélité de son ami Patrick : ce n'était donc qu'un adroit subterfuge dont il avait fait usage auprès d'Amelina. Il ne faut pas en conclure que M. de Mo..... était un homme faux et égoïste; sa conduite, dans cette circonstance, n'avait pas, il est vrai, cette franchise, cette loyauté qu'on devrait trouver dans un homme de son rang; mais, au fond de son ame, il croyait assurer le sort

et le bonheur de sa nièce; et, en lui peignant le caractère de James, il ne lui avait dit que ce qu'il en pensait.

CHAPITRE XVI.

Grand sacrifice d'Amelina. Trahison insigne. Mariage rompu. Encore un voyage. Fureur de James.

La réponse d'Amelina fut telle que son son oncle l'attendait; elle ajouta à ce pénible sacrifice celui de cacher tout ce qui lui en coûtait pour le faire.

Les O-Meara parurent au comble de la joie; et, de fait, ils étaient tous contens: la mère, par intérêt et par amour pour son fils; James, pour celui que lui avait inspiré Amelina, et aussi dans l'espoir qu'il serait plus souvent à même de se livrer à des parties de débauches avec ses amis d'Abington; Georgia, la douce et

bonne Georgia, ne vit dans ce mariage que des sujets de se réjouir. Son amie, son aimable institutrice, allait devenir sa sœur, vœu qu'elle formait depuis long-temps en secret, mais dont elle croyait l'exécution impossible, sur-tout quand elle voyait son frère à côté d'Amelina. Un contraste aussi frappant ne semblait pas devoir un jour les rapprocher. Patrick lui-même se ressentit de l'influence : cet événement nécessitait et hâtait l'exécution de son infernal projet. Un mois fut le terme fixé pour l'hymen d'Amelina; jusques-là elle eut la liberté d'être souvent seule : il était naturel de lui donner le loisir de réfléchir sur ses devoirs futurs. Georgia tarda peu à s'appercevoir que son amie était une victime dévouée à l'obéissance : cette découverte lui fit beaucoup de peine ; mais elle n'osa laisser voir à Amelina qu'elle avait deviné son secret.

Le temps s'écoula avec lenteur pour les uns et avec rapidité pour les autres. L'époque fatale approchait; encore trois jours, et la vertu était forcée de s'allier au vice.

L'avant-veille, à l'issue du dîner, O-Meara proposa à son ami de faire une promenade dans la campagne. Le fourbe eut l'adresse d'intéresser tellement M. de Mo..... dans sa conversation, qu'il ne s'apperçut, ni du chemin qu'il faisait, ni de la route qu'il tenait. Ce méchant homme, connaissant le faible de son ami, l'entretenait du second voyage que son fils ferait bientôt à Paris, de la certitude qu'il avait d'en rapporter une somme beaucoup plus considérable que la dernière, etc..... Le monstre savait bien que celle que son fils avait obtenue, soit de ses fermiers, soit du peu de parens qui lui restait en France, était tout ce qu'il devait espérer, et qu'il ne pouvait compter, désormais, sur le plus léger secours.

Il n'y avait plus que cinquante pas à faire pour entrer dans un bois, quand M. de Mo..... remarqua qu'ils s'étaient sûrement égarés; car il ne se souvenait pas d'être jamais venu où ils se trouvaient. Patrick joua la surprise, et assura qu'il ignorait le chemin qu'il fallait prendre pour retourner à Ligt-House. Pendant que M. de Mo..... cherchait à s'orienter, deux hommes fondirent sur lui le pistolet à la main, et lui ordonnèrent de les suivre. M. de Mo..... appela son ami à son secours; mais l'ami avait disparu, et l'infortuné Français se vit au milieu de trois féroces ennemis qui l'entraînèrent à l'entrée du bois. Là, il se trouva une voiture attelée de deux chevaux; un des hommes en monta un pour conduire; l'autre et O-Meara se placèrent dans la chaise avec M. de Mo....., dont la pénible situation ne peut être dépeinte. Il dédaigna de s'abaisser à la prière avec un scélérat qui

l'avait si cruellement trompé; il ne voulut même pas lui faire de questions sur le lieu où il le conduisait. La crainte qu'il ne le ramenât en France faisait couler une sueur froide de toutes les parties de son corps. Patrick ne connaissait que trop bien les appréhensions de sa victime, et c'est sur sa faiblesse qu'il avait le plus compté pour l'entière exécution de ses iniques projets. Ce n'était point en France où il envoyait M. de Mo....: en le rendant à sa patrie, il n'en tirait aucun avantage, et c'était moins pour faire du mal à son ci-devant ami, que pour arriver à ses horribles fins, qu'il s'en était emparé. Les chevaux allèrent grand train pendant deux heures: il faisait nuit fermée quand ils s'arrêtèrent à la porte d'une auberge isolée. Une jeune fille vint éclairer, et l'hôte, homme âgé et de mauvaise mine, conduisit les voyageurs dans une chambre haute. Patrick, sachant que M. de Mo....;

était sans armes, ne craignit pas de rester seul avec lui; en conséquence il dit à ses compagnons de mettre les chevaux à l'écurie, et de manger un morceau. Il ajouta bas à l'un d'eux ces mots : — Ne vous éloignez pas, afin de venir promptement, dans le cas où votre présence me serait nécessaire.

La servante mit le couvert, et servit à souper. M. de Mo..... ne voulut ni manger, ni se placer à table. O-Meara but et mangea comme à son ordinaire. Nul remords ne troublait sa tranquillité habituelle. Après le repas, Patrick demanda une plume, de l'encre et du papier; puis, ayant ordonné qu'on ne vînt pas les interrompre, il adressa le discours suivant à M. de Mo.....— Des raisons impérieuses que je ne puis vous révéler aujourd'hui, mais que vous saurez bientôt, ont nécessité la conduite que je tiens avec vous, et dont vous croyez, sans doute, avoir vive-

ment à vous plaindre. Les apparences étant absolument contre moi, je dois me soumettre à d'injustes soupçons, jusqu'au temps où il me sera permis de me justifier, et alors je le ferai facilement. Quelles que soient les idées que vous ayez de moi, j'espère que vous n'avez pas celle que je sois capable d'abuser de votre confiance, pour vous conduire à vos bourreaux : ce dont il est question ne vous expose à aucun danger; votre vie est aussi en sûreté que la mienne : tout ce que j'exige de vous est d'écrire à votre nièce une lettre que je vais vous dicter ; y consentez-vous ? — Non, répondit sèchement M. de Mo...... —Est-ce là votre dernier mot ? — Oui. — En ce cas, ce n'est pas moi, mais vous-même, qui décidez de votre sort ; je vous conduirai en France, j'ai un vaisseau à mes ordres. Un tremblement convulsif prit à M. de Mo...... Patrick continua. — Je vous le répète, aucun péril ne vous menace, si

vous avez la prudence de vous soumettre à la nécessité. L'état de M. de Mo..... ne lui avait point donné ce courage, cette énergie familière aux militaires. On a dû remarquer, quand il fut question du mariage de James avec Amelina, qu'il était naturellement faible, sur-tout quand il pouvait courir des risques en tenant à ses idées : on ne sera donc point étonné de voir cet évêque composer avec lui-même, et finir par accéder à la proposition de l'Irlandais. Voici la lettre que M. de Mo..... écrivit à sa nièce, sous la dictée du perfide O-Meara.

« Une circonstance bien urgente, et « qui doit rester secrète pendant quel- « que temps, me force à quitter Light- « House, sans dire adieu à ma chère Ame- « lina, que je recommande aux soins de « mon ami O-Meara. Il est le seul qui soit « instruit de mon départ, mais il ignore « absolument où je vais; il ne m'a pas été

« permis de le lui dire. Je desire, ma bien « aimée nièce, que votre mariage avec « James O-Meara soit rompu sans retour. « S'il en est nécessaire, considérez ma « prière comme un ordre. Je veux aussi, « et c'est pour notre mutuelle satisfaction, « que vous vous laissiez conduire en Ir- « lande par mon ami. Il connaît les rai- « sons qui me font insister sur ce point. « Vous ne serez accompagnée que par « Louisa, notre servante, le vieux Michel « restera avec Deborah, pour veiller à « mes intérêts pendant mon absence et la « vôtre. Mistriss O-Meara et ses enfans « habiteront chez moi tant qu'il leur con- « viendra ; je ne laisserai échapper au- « cune occasion pour vous donner de mes « nouvelles : soyez sans inquiétudes sur « mon compte, et ne doutez pas du tendre « attachement de votre oncle F. de Mo.... »

Deux passages de cette étrange lettre, ayant infiniment surpris M. de M....., il

s'arrêta, en fixant Patrick. Celui-ci, le regardant à son tour, l'engagea à continuer. Au premier article concernant la défense qu'il faisait à sa nièce d'épouser James, M. de Mo..... ne fit qu'une très-courte pause, et reprît la plume; mais quand il fallut mander à Amelina qu'il voulait qu'elle se laissât conduire par O-Meara en Irlande, la plume lui échappa, et il eut bien de la peine à consentir à la reprendre. Où prétends-tu mener ma nièce? misérable! Que peux-tu sur cette infortunée? — Qu'il vous suffise de recevoir ma parole, qu'il ne lui sera fait aucun mal, pas plus qu'à vous. — Ta parole, malheureux! quelle confiance puis-je avoir dans un parjure? — Je laisse au temps le moyen de me justifier, et de vous faire sentir que je ne mérite que des éloges. La lettre terminée, M. de Mo..... y mit la suscription, et la cacheta de ses armes, gravées sur un cachet attaché à sa montre.

Les débats avaient été si longs, que le temps de se remettre en route était arrivé. O-Meara remit M. de Mo..... à ses hommes de confiance, et les fit partir devant lui. Dès qu'il cessa d'entendre le bruit de la voiture, il fit seller un cheval de l'auberge, monta dessus, et, accompagné d'un guide, il prit le chemin d'Abington. Après avoir reposé trois heures, il retourna à Light-House, composant si bien sa figure, qu'il était impossible de ne pas croire qu'il était vivement affecté. Il trouva toute la maison en alarme : on courut à sa rencontre, et les questions se succédaient si rapidement les unes aux autres, qu'avec la bonne volonté d'y répondre, et même le desir, il ne pouvait trouver jour à placer un mot. Amelina, impatiente de ce retard à l'instruire de ce qu'était devenu M. de Mo....., pria de vouloir bien faire silence pour pouvoir entendre M. O-Meara. On se tut : Patrick, d'un air consterné,

dit qu'il était porteur de bien mauvaises nouvelles, et remit à Amelina, la perfide lettre qu'il avait fait écrire par M. de Mo..... La main de la jeune personne trembla en la recevant, et, avant de pouvoir la lire, il lui prit un étourdissement qui la força de s'asseoir. On croyait qu'elle allait s'évanouir; Georgia, presqu'aussi inquiète que son amie, lui fit respirer des sels. Pendant qu'elle recouvrait ses sens, mistriss O-Meara voulait qu'on lui prît la lettre pour en faire tout de suite la lecture. Patrick lui lança un regard sévère, et lui dit durement de contenir sa curiosité. James attendait dans un stupide silence la fin d'un incident qu'il ne soupçonnait guère devoir lui être aussi contraire. Le vieux Michel n'osait plus réitérer ses questions; mais on lisait dans ses yeux ses craintes et son anxiété. La vieille Deborah pleurait, sans doute par pressentiment, et Louisa ne laissait appercevoir aucune espèce de sentiment.

Enfin Amelina fut en état de décacheter sa lettre. Après l'avoir lue, elle la passa à mistriss O-Meara. — Je suppose, dit-elle à Patrick, que vous avez connaissance de ce qu'elle contient : il fit un signe affirmatif. Mistriss O-Meara rougit considérablement en apprenant que le mariage de James avec Amelina n'aurait pas lieu, et elle ne sut que penser du voyage que son mari devait faire dans leur pays, où plusieurs raisons leur défendaient de retourner ; cependant, espérant que Patrick l'instruirait de tout, elle ne parut pas autant s'occuper de cet objet que de l'autre. — Eh bien, dit-elle à James, voilà une belle nouvelle : votre mariage est rompu : M. de Mo..... ordonne à sa nièce de renoncer absolument à vous. — Oh ! répondit le jeune étourdi, je me soucie fort peu des ordres du vieil homme ; Amelina m'est promise, nous devons nous marier demain, et nous nous marierons ; n'est-ce

pas, Amelina? — Je respecte trop la volonté de mon oncle pour ne pas lui obéir: ainsi, M. James, recevez mon invitation de porter vos vœux à d'autres. Les ordres de M. de Mo..... secondent parfaitement mon inclination; je vous estime, mais je ne puis vous aimer. — Ingrate! sans cette vilaine lettre, vous auriez été demain ma femme, pourtant. — Mon oncle l'avait desiré. — Croyez-vous que je puisse me contenter de vos raisons? — M. O-Meara, dit Amelina en s'adressant au père, et sans avoir l'air d'écouter le fils, pourrais-je avoir un entretien particulier avec vous? — Très-volontiers, Miss: passons dans la chambre de mon ami.

Vainement Amelina chercha à obtenir quelques éclaircissemens de l'Irlandais sur la cause extraordinaire du prompt départ de son oncle; il feignit d'ignorer ou de ne pouvoir pas dire ce qu'elle desirait savoir. — Du moins il ne saurait y avoir d'incon-

vénient à me dire si nous le trouverons où nous devons aller ensemble. — Au nom de l'amitié qui me lie à M. de Mo....., Miss, ne me faites aucunes questions! la moindre indiscrétion lui serait fatale. — Il est donc exposé à de terribles dangers? — Aucun, je vous proteste. — En ce cas, pourquoi ces craintes et cette scrupuleuse discrétion? — Il l'a exigé. — Pouvait-il se défier de son Amelina, et la comprendre dans le nombre des confidentes indiscrètes? — Encore une fois, il l'a voulu ainsi.

Persuadée qu'elle ne pourrait tirer rien de plus de M. O-Meara, elle le quitta pour remonter chez elle. Miss Georgia vint l'y rejoindre, et lui témoigna le chagrin qu'elle ressentait de son départ. Sa mère avait dit à tout le monde, quand son mari avait quitté la salle avec Amelina, ce que renfermait cette lettre. James, se livrant à l'emportement naturel de son ca-

ractère, avait maudit l'évêque, Amelina, et tous les Français du monde. Le fidèle Michel reçut cette nouvelle avec un serrement de cœur affreux; son maître, qui l'aimait tant, et qui connaissait son attachement, ne pouvait être parti volontairement sans lui permettre de l'accompagner.—Bon, lui dit en souriant Louisa, vous nous la donnez belle avec votre amitié: comptez-y donc, pauvre Michel; vous n'êtes pas plus préféré que Deborah et moi.—Ne dites pas cela, Louisa, reprit Deborah, puisqu'il ordonne que vous suiviez sa nièce, la douce et charmante miss Amelina.—C'est de la peine de plus pour moi.—Voulez-vous que nous changions de place, Louisa? Restez ici, et je partirai.—Vous êtes trop vieille pour supporter les fatigues d'un voyage.—Malgré la différence de nos âges, la jeune dame sera mieux servie par moi que par vous: voyons, le voulez-vous?—Puis-

que Monsieur m'a désignée, il faut remplir sa volonté. Cette conversation fut rendue par miss Georgia à Amelina, qui eut quelques regrets de ce que son oncle n'avait pas nommé Deborah au lieu de Louisa. Il lui paraissait plus convenable d'être accompagnée d'une femme d'un certain âge, plutôt que d'une jeune fille vive et étourdie. Elle partagea bien sincèrement le chagrin que causait à son amie l'idée d'une séparation dont elles ignoraient le terme.

Les préparatifs du voyage se firent le lendemain, et le jour suivant Amelina dit adieu à Light-House et à toutes les personnes qu'elle y laissait : le matin elle avait eu un entretien avec Michel, qu'elle chargea de recevoir et de garder les lettres qui lui seraient adressées ; elle attendait des nouvelles de mylady comtesse Douglas, et n'avait pas encore perdu l'espérance de recevoir une réponse de ses amis de Ham-

bourg. Avant de monter en voiture, elle embrassa sa chère Georgia, qui pleurait amèrement; elles se jurèrent une amitié éternelle, et se firent la promesse de s'écrire exactement; engagement qui ne fut pas ratifié par M. O-Meara. James, pour ne point voir partir sa bien-aimée, avait été s'enivrer au cabaret voisin avec le jardinier. En rentrant, il était tellement hors de raison, qu'il se livra aux plus horribles excès. Après avoir injurié Michel et Deborah, il s'amusa à briser tous les meubles du parloir. Sa mère et sa sœur accoururent; il insulta la première et battit l'autre : c'était un lion déchaîné; il fallut appeler du secours pour pouvoir le lier jusqu'au moment où le sommeil aurait dissipé les funestes fumées du vin, de la bière et de l'eau-de-vie qu'il avait bus sans ménagement.

CHAPITRE XVII.

Le château. Captivité. Maladie. Craintes. Consolations d'un enfant.

Le voyage de M. de Mo.... fut long et fatigant ; ses conducteurs eurent soin d'éviter le plus possible les grandes routes et les chemins fréquentés ; précaution qui mettait sans cesse la voiture en danger d'être brisée. Un jour il fallait traverser un bois, un autre côtoyer des précipices, le suivant, parcourir de vastes et désertes bruyères, sans suivre aucune voie frayée. Chaque soir on s'arrêtait, mais c'était toujours à de misérables auberges, semblables à des cavernes de voleurs. Cependant M. de Mo..... n'eut à se plaindre d'aucun mauvais traitement : les deux individus auxquels il était confié

ne manquèrent ni de politesse ni de soin ; sa table fut toujours décemment servie, et le temps de son repos suffisant pour le remettre de ses fatigues de la journée. Ils arrivèrent le cinquième jour, vers midi, au sommet d'une haute montagne, où ils ne parvinrent qu'avec beaucoup de peine : le chemin qui leur restait à faire pour arriver à un vieux château, qu'on appercevait difficilement parce qu'il était situé dans un bois, n'était autre qu'une gorge escarpée, dont l'idée seule de la descendre en voiture causait de telles frayeurs à M. de Mo....., qu'il proposa de quitter la chaise ; mais l'homme qui l'occupait avec lui s'y opposa formellement, sans cependant abandonner le ton civil qu'il n'avait pas cessé d'observer durant le voyage. Ils atteignirent le fond de cette espèce de précipice sans accident, et bientôt ils se trouvèrent à la porte du château. Elle fut ouverte à l'instant ; ils entrèrent dans une cour assez spacieuse, et qui, par

la quantité d'herbes qui y avaient cru, ressemblait plutôt à une prairie. Il faisait encore grand jour, et M. de Mo..... put remarquer que ce lieu n'était point ordinairement habité. Le bâtiment, quoiqu'en apparence très-vieux, avait encore un reste de noblesse. L'architecture, recouverte de mousse, n'avait rien perdu de sa régularité : aucune des colonnes soutenant la partie la plus saillante n'avait été mutilée par la main destructive du temps. Ce fut un petit garçon âgé de dix ans qui ouvrit la porte; et, comme M. de Mo..... ne le revit pas dans la cour, il crut qu'il avait été envoyé uniquement pour le recevoir.

L'homme qui ne l'avait jamais quitté; (l'on sait qu'un des complices de M. O-Meara conduisait la voiture et devait conséquemment s'occuper des chevaux : par cet arrangement, M. de Mo..... n'eut de communication particulière qu'avec un seul) celui-là donc, dès qu'il fut des-

cendu de voiture, le pria de vouloir bien le suivre : en traversant le vestibule, le même petit garçon lui présenta un paquet de clefs, et les montrait les unes après les autres, en lui parlant un langage barbare dont M. de Mo..... n'avait aucune connaissance ; mais il n'était pas difficile de deviner qu'il lui désignait celles dont il devait faire usage. Son conducteur lui fit traverser un grand nombre d'appartemens entièrement nus. Enfin, ils arrivèrent à l'aile faisant face à l'occident, ils montèrent un escalier étroit, mais commode, au haut duquel se trouva une porte que son guide ouvrit ; une seconde porte se présenta immédiatement : quand elle fut ouverte, ils entrèrent dans une chambre qui semblait nouvellement arrangée. M. de Mo..... put présumer que c'était en ce lieu que se terminerait son voyage, puisque c'était le seul endroit de la maison où il y eût quelques meubles ; une chambre assez grande et un cabinet fort petit composaient tout le logement.—

C'est donc ici où l'on vous a chargé de me conduire? demanda M. de Mo..... à son conducteur; et, sur la réponse affirmative, il le pria de lui dire si l'on était dans l'intention de le laisser continuellement avec le même linge. L'homme lui assura qu'il ne manquerait d'aucune des choses d'absolue nécessité, mais qu'il devait renoncer au superflu, auquel, malheureusement pour sa situation présente, il avait toujours été accoutumé. Il ajouta que sa nourriture serait saine, mais nullement délicate. On était au commencement de l'automne, les soirées devenaient fraîches, et M. de Mo..... était très-sensible au froid. Il demanda du feu : le pourvoyeur donna des ordres pour qu'on en fît, et lui ajouta que le petit garçon et lui seraient seuls chargés de lui procurer ce dont il aurait besoin; puis il se retira.

C'est alors que les réflexions les plus douloureuses vinrent assaillir l'esprit de M. de Mo.....: il se perdait dans une mer

d'idées plus tristes et plus désolantes les unes que les autres. Quelles pouvaient être les raisons d'O-Meara pour le priver de sa liberté ? Cet acte de tyrannie venait-il de lui, ou servait-il l'injustice ou la barbarie d'un autre? Il ne se connaissait aucun ennemi dans le pays qui lui avait accordé l'hospitalité; cependant si Patrick avait eu l'intention de le livrer aux bourreaux de sa patrie, il l'aurait indubitablement conduit en France. Comme la peur grossit les dangers, M. de Mo..... pensait donc qu'O-Meara avait en propriété un vaisseau sur lequel il transporterait sans obstacle ni difficulté l'évêque en France : les grandes craintes ôtent le pouvoir de raisonner. Quelquefois il cherchait à se persuader que celui qu'il avait considéré comme un sincère ami n'avait aucun mauvais dessein, et que peut-être sa conduite était une suite de son attachement. Il se rappelait qu'il lui avait répété deux fois de ne pas s'en rap-

porter aux apparences, et d'attendre pour le juger. Une aussi cruelle incertitude prit sur sa santé. Le sommeil n'approchait plus de ses paupières; le peu de nourriture qu'il prenait lui causait des maux d'estomac continuels et douloureux. Son sang s'échauffa, et une inflammation d'entrailles le mit aux portes du tombeau. Sans secours d'aucune espèce, l'infortuné perdait l'espoir de la guérison. Cependant la religion soutint son courage, et lui fit chercher tous les moyens de conserver ses jours. Après un mois de souffrances, il entra en convalescence : son geolier eut pour lui toutes les attentions possibles. Pendant dix nuits le petit garçon le veilla soigneusement. L'aimable enfant paraissait vivement affecté de ses maux, et n'épargnait rien pour les adoucir; mais il lui était impossible de répondre à ses questions qu'il ne comprenait pas; tout ce que M. de Mo..... put deviner, c'est qu'il était dans le pays de Galles. Son gardien, en causant

un jour avec lui sur les différens idiomes, et sur la presque impossibilité de ne pas conserver l'accent de sa langue naturelle, lui dit qu'il pouvait prouver par lui-même que ce n'était pas une chose sans exemple, puisque lui, qui était Napolitain, parlait l'anglais aussi bien que l'italien. M. de Mo..... n'eut pas l'air de faire attention à cette légère indiscrétion, qui lui donna l'espoir d'en apprendre peut-être un jour davantage.

La privation d'air était ce qui nuisait le plus à l'entier rétablissement du convalescent. Les croisées de son appartement étaient garnies d'un double rang de gros barreaux, qui rendaient sa chambre infiniment sombre et très-mal saine. Une fois, il témoigna le desir de se promener dans le jardin qu'il appercevait de ses fenêtres; mais son geolier lui répondit qu'il fallait y renoncer absolument; qu'il avait reçu les ordres les plus rigoureux pour

qu'il ne quittât jamais son appartement. M. de Mo..... n'en parla plus.

Depuis six semaines qu'il habitait le vieux château, nul bruit n'avait troublé le silence effrayant qui l'entourait. Une nuit, il crut entendre quelque chose qui ressemblait à la marche de plusieurs chevaux, et au roulement d'une voiture; son cœur battit avec force dans la crainte qu'on ne vînt le chercher pour le conduire en France: c'était sa plus grande appréhension, et toujours elle se présentait à son esprit. Il se leva, ouvrit sa fenêtre et prêta l'oreille avec attention; ce n'était point un rêve de son imagination: sans aucun doute, il était entré un carrosse dans la cour, et les chevaux hennissaient fortement. M. de Mo..... passa le reste de la nuit dans l'état le plus affreux; cependant, vers le matin il s'endormit, et ne fut réveillé que par l'arrivée du petit garçon qui lui apportait un bouillon, son déjeûner habituel depuis sa maladie. Quoiqu'il se fût interdit toutes

questions dont il avait reconnu l'inutilité? il ne put se refuser au desir de savoir qui était arrivé au château, et en fit la question au petit garçon, qui, depuis le temps que M. de Mo..... était dans cette retraite, commençait à comprendre quelques mots d'anglais. Au rouge qui couvrit sa figure, l'évêque ne put douter qu'il l'avait entendu, et son silence, accompagné de larmes, le confirma dans cette idée. — C'est la crainte de la désobéissance qui vous ferme la bouche, continua M. de Mo....., il n'est ni dans mes principes ni dans mon caractère d'exciter personne à manquer au secret qui lui a été prescrit; mais, mon cher petit, ma position est si cruelle, que je crois ne pas faire une faute en vous réitérant la prière de m'apprendre si c'est pour moi qu'on est venu, et s'il vous paraît qu'on veuille m'emmener d'ici [1]. L'enfant n'y put tenir plus long-

[1] M. de Mo.... ignorait que depuis trois mois le tyran de la France, le féroce Ro-

temps; son cœur se gonfla, et il se mit à sangloter. — Ils me tueront s'ils veulent, dit-il à la fin; mais il m'est impossible de vous voir souffrir ainsi, faute d'un mot de consolation. Non, Monsieur, on ne vient pas vous chercher : ne m'en demandez pas davantage, et sur-tout gardez-moi le secret. M. de Mo....., un peu tranquillisé, lui promit de cacher soigneusement ce qu'il venait de lui d'apprendre.

A présent que la santé de M. de Mo.... est meilleure, et que ses plus grandes inquiétudes sont un peu calmées, je puis le quitter pour rejoindre un être non moins malheureux, et encore plus intéressant par la faiblesse ordinaire à son sexe.

berspierre, avait subi la punition due à ses crimes. M. O-Meara s'était bien gardé, dans les derniers temps de son séjour à Light-House, de lui laisser lire les papiers-nouvelles qui en parlaient. C'était sur cette ignorance que le monstre avait formé ses plans de perfidie.

CHAPITRE XVIII.

Deux personnes projettent la perte d'Amelina. Un Napolitain et sa femme. Déclaration.

PAUVRE Amelina ! où vas-tu ? et quel destin te préparent les deux monstres qui t'accompagnent ? tous deux veulent ton déshonneur ; l'un, pour satisfaire d'infâmes desirs ; l'autre, pour gagner l'argent que ton ravisseur lui a promis. O-Meara, en confiant son secret à Louisa, fit avec elle un arrangement bien digne d'un scélérat tel que lui. — Si je parviens à obtenir les bontés d'Amelina, lui dit-il, je te donnerai cent guinées ; dans le cas contraire, tu n'en auras que dix ; ainsi c'est ton intérêt de seconder mes efforts. Je n'exige pas qu'elle se donne à moi avec toutes les graces qui accompagnent un sentiment partagé ; mais je la veux sans que nuls

moyens violens soient employés pour la mettre dans mes bras. Louisa, presque aussi perverse que son maître, lui voua ses services, et s'engagea à ne rien négliger pour lui procurer le bonheur auquel il mettait un prix si haut. Telles étaient les abominables intentions des compagnons de la vertueuse Amelina.

La voiture dans laquelle Amelina voyageait etait douce et commode. Dès que la nuit approchait, on s'arrêtait à la meilleure auberge du lieu, et l'attentif Irlandais veillait à ce qu'elle n'éprouvât aucune privation. De bons lits, d'excellens soupers, un repos que nul bruit ne pouvait interrompre. Patrick et Louisa semblaient s'étudier à deviner tout ce qui pouvait être agréable à leur victime. Amelina, sensible à des soins en apparence si délicats, témoigna plusieurs fois sa reconnaissance à M. O-Meara en termes affectueux. L'amoureux Patrick crût qu'il serait possible de la faire passer d'un sen-

timent à un autre, et que l'amour naîtrait de la gratitude ; grossière erreur ! sans doute l'un est très-compatible avec l'autre ; mais il arrive très-rarement qu'un tendre attachement soit la suite d'un service rendu, et jamais quand le protecteur et le protégé sont, au moral et au physique, diamétralement opposés.

Le terme du voyage fut une petite maison située dans une ville dont Amelina ne put savoir le nom. C'était encore un secret que M. de Mo..... lui avait recommandé de garder : tel fut la réponse que fit Patrick à la demande d'Amelina. Cette mauvaise excuse n'en doit pas être une pour le lecteur : qu'il sache donc que cette ville s'appelait Saint-Davids ; elle est située dans le pays de Galles, en Pembrockshire. La maison où elle descendit appartenait à un des geoliers de M. de Mo..., celui qui était destiné à son service personnel. On sait déjà que cet homme était Napolitain ; quelques distractions qu'il avait

commises dans sa patrie, ayant été mal interprétées, on lui fit une invitation de s'en absenter pendant le reste de sa vie : il obéit, et fut suivi par sa femme, jeune alors, et extrêmement jolie. Avec de l'intrigue on n'est embarrassé de rien. M. et Mme. Larino quittèrent Naples, très-peu chargés d'argent, mais remplis de bonne volonté d'en acquérir. Quand on n'est pas difficile sur le choix des moyens, il est rare que l'espoir ne se change pas en réalité : mon intention n'étant pas d'écrire leur histoire, je n'en ferai mention que quand les événemens qui ont rapport à mon héroïne me forceront d'en parler ; il suffit de savoir, pour le moment, que M. Larino et sa digne épouse occupaient une maison à Saint-Davids, et que ce fut chez eux que Patrick conduisit Amelina. Theodosia Larino avait atteint l'âge où l'on ne plaît plus par les charmes de la figure ; elle comptait quarante hivers : même avant que le temps n'eût détruit ses attraits, une

maladie, fléau de la beauté, l'avait rendue un monstre de laideur; la petite vérole semblait s'être plu à détruire, sur le visage de la Dona, jusqu'à la plus petite apparence de ce que la nature lui avait prodigué avec largesse. Ce changement entraîne souvent celui du caractère, même des mœurs : j'aime à supposer, pour l'honneur de mon sexe, que Théodosia ne fut pas toujours telle que le lecteur va la voir.

Amelina reçut l'accueil le plus flatteur de M.me Larino; elle la conduisit elle-même à un joli appartement donnant sur un jardin entouré de murs, lui en fit voir les propriétés, la pria de disposer de tout ce qui était dans la maison, et de se regarder comme chez elle. Malgré la politesse de l'Italienne, malgré le ton doucereux dont elle avait accompagné les complimens les plus flatteurs, malgré ses offres de service, Amelina éprouva à son abord un certain éloignement, une espèce

de dégoût dont elle ne chercha pas à se guérir, sûre de n'y pas réussir. D'ailleurs, une série de malheurs lui avait donné de la défiance; elle se souvint de la perfide Esther, et ne crut pas devoir rejeter un second pressentiment. Combien de fois elle s'était reproché de n'avoir pas écouté le premier? Pourquoi son bon génie, qui semblait vouloir la servir, en lui inspirant de l'éloignement pour M.me Larino, ne l'avertissait-il pas d'étendre ses soupçons sur une créature non moins dangereuse, la misérable Louisa?

Les premiers jours se passèrent en échange de civilités réciproques. M. O-Meara sortait peu, et ne quittait presque pas sa jolie pupille, nom d'amitié qu'il donnait à Amelina quand il s'absentait un instant: M.me Larino s'extasiait sur ses vertus et son amabilité; c'était, disait-elle, le meilleur des amis; et certes, il le prouvait bien à M. de Mo..... La première fois que cette conversation eut lieu, Ame-

lina crut l'occasion favorable pour apprendre des nouvelles de son oncle, puisqu'il était évident que l'Italienne avait connaissance du sujet de son voyage; mais elle fut bien vîte désabusée, car Theodosia se hâta de lui dire que M. O-Meara ne l'avait informée que du sacrifice qu'il faisait à l'amitié, en quittant pour elle son ménage, où sa présence était nécessaire, sa femme qu'il aimait, et des enfans qui lui étaient bien chers. Cette réponse adroite ôta tout espoir à Amelina de découvrir un secret d'où dépendait son bonheur. Pouvait-elle en goûter jamais tant que le sort de son oncle lui serait inconnu?

Cependant Louisa jouait aussi son rôle en ne laissant échapper aucune occasion de faire l'éloge de Patrick. Existait-il un homme aussi bon, aussi sensible, aussi humain? Amelina, qui n'avait remarqué ni trait de bonté, de sensibilité, d'humanité, dans la vie privée de M. O-Meara, ne répondait rien, et souvent même n'é-

coutait pas. J'ai dû dire que mon héroïne n'avait jamais admis ses domestiques à la familiarité ; elle n'était pas haute, mais elle croyait que la différence d'éducation, en mettant beaucoup dans le caractère, peut-être aussi dans les mœurs, la société d'une femme-de-chambre est la moins convenable pour une jeune personne bien née. Ce défaut d'Amelina, car c'en était un très-grand aux yeux de Louisa, mettait celle-ci rarement à même de sonder les dispositions de sa maîtresse. Patrick s'informait souvent à elle si bientôt il pourrait hasarder une déclaration. Louisa le lui avait conseillé; mais Théodosia, étant un des membres du comité secret, l'en dissuada. La jeune personne, disait-elle, ne paraissait pas encore assez sensible à ses bonnes qualités. Voici les raisons qui faisaient parler ces deux femmes dans un sens contraire : la première brûlait d'obtenir les cent guinées promises ; et l'autre, recevant une forte pension, craignait que

M. O-Meara ne vînt à se dégoûter d'Amelina, et ne la quittât après avoir satisfait ses desirs, ce qui aurait infiniment nui à ses intérêts. Pour profiter de l'avis de l'une et de l'autre, Patrick prit un juste milieu : sans dire à Amelina je vous aime, il chercha tous les moyens de le lui prouver; mais toute démonstrative qu'était sa conduite, Amelina n'en devina pas le motif; je doute même qu'elle s'en fût apperçue. Elle était trop éloignée de concevoir une idée aussi ridicule, pour que jamais elle se fût douté de l'amour de l'Irlandais, si, lassé d'attendre inutilement, il ne s'était enfin décidé à s'expliquer sans détour.

Sans avoir précisément rendu compte des sentimens d'Amelina pour mylord Annesley, le lecteur a pu entrevoir qu'il ne lui était pas tellement indifférent, qu'elle n'eût éprouvé une véritable peine à s'en séparer, peine qu'il ne lui fut pas difficile de voir qu'il partageait. Que l'on se figure donc l'impression désagréable qu'elle dut

éprouver, en écoutant le hideux Irlandais lui exprimer en termes clairs et précis qu'il l'adorait, et qu'il espérait être payé de retour. La tête de Méduse n'eût pas opéré en elle un changement plus complet; elle resta sans mouvement, les yeux fixés sur M. O-Mera; mais son corps seul éprouva cette apparente insensibilité, car jamais sa pensée ne fut plus active qu'en ce moment: elle lui présenta les objets dans toute leur vérité. Patrick est un scélérat qui a cherché à m'abuser, en supposant d'absurdes mystères: mon oncle a été sa première victime; il l'a sans doute livré à ses ennemis, et il veut me couvrir d'opprobres. Ah! Herbert, où êtes-vous? et vous ma chère Félicité, quelle serait votre douleur, si vous soupçonniez seulement le sort de votre amie? Toutes ces idées se succédèrent si rapidement dans son esprit, qu'Amelina n'avait pas changé de situation. Patrick, qui attendait sa réponse, fut surpris de son air distrait: croyant qu'elle

ne l'avait pas compris, il voulut répéter ce qu'il avait déjà dit; ce nouvel outrage rappela l'attention d'Amelina. — Arrêtez, Monsieur, et n'oubliez ni qui je suis, ni qui vous êtes. La nièce de M. de Mo....., qui voulut bien vous nommer son ami, ne devait pas craindre une pareille insulte d'un père de famille qui vient de quitter sa femme, et qui semblait s'être dévoué au service de l'amitié. Ce que je viens d'entendre fait cesser toutes mes incertitudes: à la place de l'homme que je croyais vertueux, je ne vois plus que l'hypocrite et le méchant. Je présume que je suis en votre pouvoir; mais apprenez que mon énergie me met au-dessus de la crainte: vous pouvez en user mal avec moi, m'ôter ma liberté; mais vous ne me priverez pas du premier des bonheurs de ce monde, l'estime de soi-même. Je ne vous demande pas ce que vous avez fait de mon oncle: celui qui projette la séduction et le déshonneur d'une femme, peut, sans scru-

pule, avoir trahi l'amitié et la confiance de son bienfaiteur..... Je lis dans vos yeux que vous êtes coupable du crime le plus odieux. M. de Mo....., en vous tirant de la fange, votre élément naturel, a alimenté une vipère qui a fini par déchirer le sein qui l'avait nourrie. Le bandeau que le peu d'expérience avait placé sur mes yeux est tombé: je commence à démêler vos infernaux projets; je devine le but de tous les mystères d'iniquités dont vous avez voulu m'envelopper : croyez-moi, rentrez dans votre véritable caractère, cessez de feindre; il n'y a plus personne à tromper; mais si vous n'avez pas la férocité du tigre qui se plaît à voir souffrir ses victimes, épargnez-moi la vue de l'homme que je méprise le plus.

Patrick écouta cette longue tirade avec l'apparence de la patience, je dis l'apparence, car des mouvemens intérieurs d'une fureur qu'il voulait dissimuler faillirent le suffoquer. Le ton noblement impérieux

d'Amelina lui en imposait; mais ses épithètes peu ménagées allumaient sa bile et le poussoient à riposter par des menaces. Cependant il se contint, et dès qu'Amelina eut cessé de parler, il lui dit avec tout le calme dont sa vive agitation lui permit de faire usage: — Amelina, cette déclamation n'est nullement convenable, et vos injures sont déplacées; je vous aime, il est vrai; mais est-ce donc un erime? — C'en est un de le dire. — Quant aux accusations relatives à M. de Mo....., il me sera facile de vous en démontrer l'injustice. Dans peu de jours nous partirons d'ici, et je vous conduirai dans un lieu où vous pourrez recevoir des nouvelles de votre oncle. Vous apprendrez par lui si je mérite les reproches injustes dont il vous plaît de m'accabler. Patrick, en finissant ces mots, se leva et sortit.

Amelina ne savait que penser. O-Meara était-il coupable ou non? Lui tiendrait-il la promesse qu'il venait de lui faire avec le

ton de la vérité? Aurait-elle le bonheur de retrouver son oncle? Si Patrick était sincère, elle avait eu tort de le traiter si mal; mais, d'un autre côté, si effectivement cet homme eût eu de l'honneur, simplement de la délicatesse, aurait-il osé lui parler tendresse, quand toutes les lois de l'équité le lui défendaient? Attaché par des nœuds indissolubles à une autre femme, comment pouvait-il avoir l'audace de se déclarer l'amant d'une jeune personne, respectable à ses yeux sous tous les rapports? Ce seul trait suffisait pour autoriser ses soupçons.

FIN DU PREMIER VOLUME.



